SCIENCES HUMAINES

N°378/MAI 2025

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

NOUVELLE FORMULE

Face au chaos du monde

POURQUOI AVONS-NOUS BESOIN DE RÉCITS ?



Le « Néolithique » a-t-il vraiment existé ?

par Jean Guilaine

Emma Goldman

L'anarchisme au féminin

Neuropsychologie

Sylvie Chokron : « L'intelligence humaine repose sur la subjectivité »

L'enfantisme, la nouvelle cause des enfants • Ying-Yang, une vision du monde
Le ski, c'est fini ? • **Laurène Renaut, une chercheuse au cœur du jihad 2.0**

L 18925 - 378 - F: 6,90 € - RD

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN: 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

19 000 cahiers citoyens !

Un sondage géant et spontané où s'expriment des sentiments d'abandon, d'impuissance, d'injustice et l'exigence de réformes



LES GRANDS DOSSIERS N° 78
MARS-AVRIL-MAI 2025

ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE WWW.SCIENCESHUMAINES.COM


© Samuel Berthet

ÉDITO

Par **Héloïse Lhérété**
Directrice de la rédaction

L'animal fabulateur

Nous sommes tissés de récits. Ils constituent la toile de fond de notre identité. Pour moi, ce furent les comptines de ma mère et les épopées rocambolesques de mon père. *La Petite Poule rousse, Les Trois Brigands, Sans famille* ; les nouvelles publiées par mon parrain, Marc Soriano, que je pensais adressées à moi seule ; les *Club des cinq*, Roald Dahl, tout Zweig ; Tintin, Phèdre, Barry Lyndon et Ted Lasso. Je suis peuplée de personnages de fiction. Certains m'ont terrifiée, d'autres éveillée ; ils ont suscité mes premiers émois, mes plus grands effrois, ma vocation d'écrire. Beaucoup sont restés des compagnons d'ombre.

Il y eut aussi les récits familiaux, ou du moins ceux que j'ai retenus – et parfois mythifiés – pour comprendre qui j'étais. Dans mon roman personnel, il y a des Basques partis faire fortune en Uruguay, des Sépharades venus d'Égypte, un noble déchu « ruiné aux chevaux », une scandaleuse aux mille amants, des hussards noirs et d'opiniâtres paysans occitans. Je me suis longtemps pensée issue d'une lignée de militants laïcards, avant de me découvrir récemment, non sans stupeur, cousine de Bernadette Soubirous. Les récits sont des espaces de variations infinis. Qu'ils soient intimes ou collectifs, leur force tient à leur métamorphisme : ils évoluent pour donner sens à l'expérience humaine.

Le besoin de narration semble inscrit dans notre chair. Dès leur premier mois, les nourrissons sont sensibles à l'intonation des récits. À l'autre bout de la vie, les mourants cherchent à en fabriquer, parfois intensément, à partir de bribes mémorielles. Entre les deux, nous passons notre temps à en réclamer. « *Aucune des créatures qui nagent, rampent, marchent ou volent ne raconte des histoires. Seul l'homme est l'animal fabulateur* », écrit l'écrivain Salman Rushdie.

Cette singularité traverse toutes les civilisations. Elle s'explique par un défaut : pour notre espèce, le présent brut ne suffit pas. Contrairement au lézard ou à la baleine, nous sommes projetés dans le temps, lestés d'un passé et tendus vers un avenir incertain. Il faut imaginer, mettre des mots, trouver des modèles, tisser des liens, dérouler des fils. Or la vie seule, la vie nue, est chaotique par principe. Elle n'a pas de continuité, pas de syntaxe. Notre « je » lui-même est flou. La fonction des récits, depuis les premiers mythes, est d'extraire des formes de cet amalgame : puiser des matériaux dans le réel, les ciseler, les organiser pour nous offrir des univers parallèles clairs et ordonnés où aller rêver, penser, nommer, questionner.

Dans les années 1990 ont fleuri les pronostics sur la « mort du roman » et « la fin des grands récits ». Nous vivons à l'inverse aujourd'hui un âge de fièvre narrative. C'est le propre des époques inquiètes. Peut-être parce que nos identités, personnelles et collectives, se fissurent, et que nous avons besoin pour les recomposer du détour de fables, séries et autres stories. Sans doute aussi parce que raconter nous aide à tenir debout quand le réel paraît instable ; et à trouver le souffle pour repartir de l'avant. ●

ILS ET ELLE ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO



© Cédric Pilard

Jean-Laurent Cassely

Coauteur du best-seller *La France sous nos yeux* (Seuil, 2021), ce chroniqueur et conférencier a l'art de raconter les **métamorphoses silencieuses de notre société**. Il a récemment fondé Maison Cassely, un bureau de tendances, d'études et de conseil.

Page 20



© J. Belondrade

Jean Guilaine

Professeur émérite au Collège de France (chaire d'archéologie « Civilisations de l'Europe au Néolithique et à l'âge du bronze »), Jean Guilaine est **le grand spécialiste de la longue histoire des sociétés rurales**. On lui doit de très nombreux ouvrages, dont le récent recueil *L'Aube des moissonneurs (entretiens avec Laurence Turetti et Georges Chaluleau)*, Verdier, 2023.

Page 36



© Didier Goupy/Signatures

Denis Salas

Les réflexions sur **l'histoire et le fonctionnement de notre justice** sont au cœur des recherches de cet ancien magistrat. Denis Salas est le directeur scientifique de la revue *Les Cahiers de la justice* et l'auteur de *Le Déni du viol. Essai de justice narrative* (Michalon, 2023).

Page 54



© Anabell Guerrero

Christian Salmon

Fondateur du Parlement international des écrivains, un réseau de villes refuges pour les artistes persécutés dans leur pays d'origine, chercheur en littérature et écrivain, Christian Salmon est, depuis la publication de *Storytelling* en 2007 (La Découverte), le **théoricien de l'usage du récit dans la communication politique**, le management et le marketing.

Page 62



© Bénédicte Roscot

Tiphaine Samoyault

Universitaire, journaliste, écrivaine, Tiphaine Samoyault est directrice d'études à l'EHESS (Paris). Spécialiste de Roland Barthes, elle s'intéresse aux **relations entre littérature et sciences humaines**. Elle tient depuis trois ans le feuilleton du *Monde des livres*.

Page 42



© MQB-JC

Philippe Charlier

Plutôt que choisir entre médecine, archéologie et anthropologie, il est devenu docteur dans ces trois disciplines. Philippe Charlier les réunit dans ses recherches consacrées à un sujet éternel : **la mort, et ce qu'elle fait aux vivants.**

Page 56

SCIENCES HUMAINES

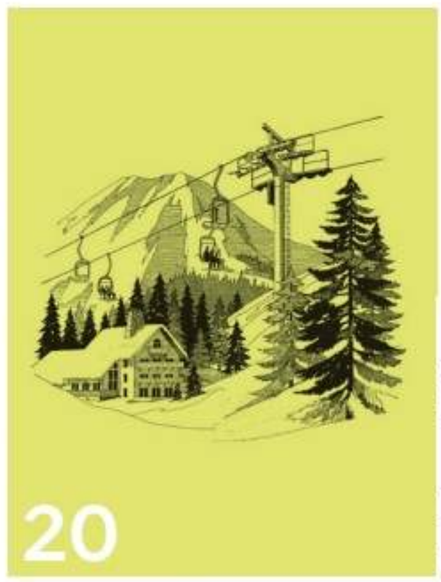
Sciences Humaines
38 rue Rantheaume 89000 Auxerre
Ventes et abonnement
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière
Directrice de la rédaction : Heloïse Lhérété
Rédactrice en chef adjointe : Cécile Peltier
Rédacteurs, chefs de rubriques : Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix
Premier secrétaire de rédaction : Frédéric Peylet
Secrétaire de rédaction : Renaud Beauval
Conseillères de la rédaction Martine Fournier, Sophie Gherardi
Ont participé à ce numéro Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Jean-Laurent Cassely, Ève Charrin, Léo Fabius, Catherine Halpern, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Frédéric Manzini, Jean-François Marmion, Maud M'Bondjo, Régis Meyran, Romain Pigeaud, Laurence Serfaty, Mariette Thom
Création graphique et direction artistique : Sophie Villette
Graphiste et direction artistique : Isabelle Mouton
Iconographie : Marie-Laure Fior
Chef de projet Web : Steve Chevillard
Assistant webmestre : Alexandre Lepême
Promotion publicité : Patricia Ballon
Comptabilité : Carole Charreau
Directeur de publication : Fabrice Gerschel

Imprimé en France,
Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 €
RC Auxerre B379865975
Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS
Diffusion : MLP - Réassort joindre Opper : 01 40 94 22 23
Impression : SIEP
ZA Les Marchais 77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Autriche
39 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0.011 kg/t
Commission paritaire : 0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Couverture : ©Nishant Choksi
Conception : Isabelle Mouton

PEFC 10-32-2813

LE TRI + FACILE BAC DE TRI


© Léa Crespi pour Sciences Humaines
6


20
© Jupiter Images/Getty Images


© Mylène Blanc/Plainpicture
30


36
© Necmi Karul


© Courtesy of Ben Blackall/2024 Netflix, Inc.
42


© Bettmann/Getty Images
72


© Ryan Lane/Getty Images
84


© Aloest distribution/Dark Star
96

Sommaire

RENCONTRE : SYLVIE CHOKRON

P. 6 **« L'intelligence humaine repose sur la subjectivité »**

Brèves de SAVOIR

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P. 18 **MA THÈSE EN 3 POINTS**
Laurène Renaut : Au cœur du jihad 2.0

P. 20 **NOS LIEUX COMMUNS**
Chronique de Jean-Laurent Cassely : Le ski, c'est fini ?

P. 22 **L'OBJET DU MOIS :** Le panneau des toilettes

P. 26 **PORTRAIT DE CHERCHEUR**
Fabien Truong - Dans l'intimité des cités

GRANDS ANGLES

P. 30 **LE MONDE EN DEVENIR**
L'enfantisme, la nouvelle cause des enfants

P. 36 **L'ŒIL DU CHERCHEUR**
Le Néolithique en pleine révolution

DOSSIER

Pourquoi avons-nous besoin de récits ?

P. 42 Le récit, trame de **l'humanité**

P. 48 Les **théories des récits** au 20e siècle

P. 50 **Jean-Marie Schaeffer :**
« Quand nous ne savons plus nous raconter, c'est notre identité qui vacille »

P. 54 « **Écoutez-moi !** C'est de ma chair qu'il est question »

P. 56 Inventer **l'au-delà**

P. 59 Comment Netflix façonne **nos imaginaires**

P. 62 Quand le **storytelling** prend le pouvoir

P. 68 **À l'aveugle :** Qui a écrit ce texte ?

P. 70 Bibliographie sélective

RÉFÉRENCES

P. 72 **EMMA GOLDMAN**
L'anarchie au féminin

P. 80 L'illustre inconnue : **Pauline Kergomard**

P. 82 Mythologie : **Le Yin-Yang, une vision du monde**

Les livres et la culture

P. 84 - 97

P. 98 **La question qui fâche**
S'habituer ou s'indigner ?

Sylvie Chokron

Neuropsychologue et directrice de recherches au CNRS, elle a créé et dirige l'Institut de neuropsychologie, neurovision et neurocognition (I3N) au sein de la Fondation ophtalmologique Rothschild, à Paris.

« L'intelligence humaine repose sur la subjectivité »

Le développement de l'intelligence passe par le plaisir d'apprendre, créer, explorer, rire. Un ingrédient essentiel que l'IA, malgré toutes ses prouesses, s'avère incapable d'éprouver ou de reproduire. Rencontre avec une neuroscientifique qui défend notre singularité face aux machines.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS MARMION, PHOTOS LÉA CRESPI POUR SCIENCES HUMAINES.

Neuropsychologue, Sylvie Chokron est directrice de recherche au CNRS et à l'université de Paris, et directrice scientifique de l'association Les yeux dans la tête, qui tente d'améliorer la connaissance, le dépistage et la prise en charge des troubles neurovisuels et cognitifs. Elle a notamment analysé comment les troubles neurovisuels influencent le développement cognitif et les apprentissages des enfants, soulignant l'importance d'un dépistage précoce pour garantir une prise en charge efficace. Son dernier ouvrage, *Plongez dans votre cerveau* (Presses de la Cité, 2025), rend compte des dernières découvertes au sujet du plus énigmatiques des organes humains. Elle a ouvert sa porte à *Sciences humaines* pour une rencontre. L'occasion de découvrir son parcours, sa fascination pour le cerveau et ses mécanismes inconscients qui, à l'heure de l'IA font tout le sel de notre humanité.

Vous êtes une des rares chercheuses à concilier expérimentations, soins, et vulgarisation scientifique pour le grand public. Quel est votre parcours ?

Au début, j'étais orthophoniste. J'ai commencé ma carrière avec la prise en charge de patients porteurs de troubles très lourds, aphasiques, avec d'importantes altérations de la mémoire et de la perception… Assez rapidement, j'ai compris que j'avais très envie d'être dans le soin, mais aussi de saisir l'origine de ces troubles. Comme j'étais encore très jeune, j'ai repris tout un cursus en psychologie. Et comme je n'arrivais pas à choisir entre la psychologie clinique et les neurosciences, j'ai suivi les deux parcours ! Je fais partie des rares personnes à avoir à la fois l'équivalent d'un master en psychologie clinique et pathologique, et un master en psychologie cognitive et neurosciences.



Après ma thèse de psychologie, tout en continuant la clinique en neuropsychologie, je voulais étudier la perception et la cognition. Comme j'avais bien assimilé que, pour faire de la recherche, il valait mieux occuper un vrai poste d'enseignant-chercheur ou de chercheur, j'ai d'abord été maîtresse de conférences, puis trois ans plus tard, je suis entrée au CNRS. Mon intérêt pour l'interaction cerveau-esprit n'a jamais disparu, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je m'intéresse beaucoup aux liens entre la vision et l'autisme, ainsi qu'aux approches cognitives et psychologiques. Cela me confère une représentation sans doute plus intégrée que certains de mes collègues qui sont exclusivement chercheurs, ou exclusivement dans le soin.

À vos yeux, quelles sont les avancées ou découvertes les plus importantes en neurosciences, depuis le début de ce siècle ?
Je pense que la découverte selon laquelle notre perception n'est pas une photographie du monde extérieur, mais une construction de toutes pièces, échafaudée par notre cerveau, et que nous ne percevons que ce que nous avons déjà appris à percevoir est une découverte majeure. Les études sur la mémoire ont aussi montré qu'un souvenir n'est pas une cellule, un neurone précis, mais une route, que nous empruntons et que nous consolidons à chaque nouveau rappel : voilà un autre exemple de ce que nous ont enseigné les recherches de ces dernières décennies.

Je suis également fascinée par les travaux sur la conscience, et de fait, sur l'ensemble des processus cognitifs qui sont réalisés sans conscience, à notre insu. Ou encore par les avancées dans l'étude de la plasticité cérébrale, c'est-à-dire la possibilité pour le cerveau de se modifier à la suite d'une expérience ou d'un apprentissage.

Le cerveau en fonctionnement normal vous paraît donc aussi surprenant que lorsqu'il est lésé ?
Oui, les deux m'ont beaucoup appris, de manière complémentaire. Notre cerveau, par exemple, détecte la dilatation de la pupille de la personne à qui on s'adresse. Il l'interprète pour décrypter les intentions et l'intérêt d'autrui, et évaluer si l'interaction mérite d'être poursuivie. Je suis toujours émerveillée par tout ce qu'on fait sans en avoir conscience. C'est d'ailleurs ce qui me prémunit de l'angoisse de l'intelligence artificielle. Je ne suis pas du tout inquiète parce que je mesure toute la part non consciente de nos processus cognitifs, qu'on se montre bien incapables de modéliser.

Vous voulez dire que pour qu'une IA devienne un jour dotée de conscience, il lui faudrait d'abord un inconscient ?
Exactement ! Pour moi, l'enjeu de l'IA, ce n'est pas du tout l'accès à la conscience. Si l'IA n'imite que nos processus conscients, elle restera vraiment très limitée. Nous serons protégés en tant









qu'humains, tant qu'on ne pourra pas modéliser tous les processus non conscients qui interagissent avec la conscience et qui, à mon avis, donnent toute sa richesse à notre vie mentale, et toute son efficacité.

Il y a trente ans, on espérait modéliser le cerveau pour augmenter ses capacités, et le guérir des troubles psychiatriques… Ces projets étaient biaisés parce qu'on ne songeait pas à modéliser aussi l'inconscient, donc la partie immergée de l'iceberg ?
Bien sûr ! Je ne vais pas jouer à celle qui avait vu le coup arriver, mais je n'étais pas la seule à en douter. Venant de la neuropsychologie clinique, je savais très bien que cela paraissait impossible. Même chez les patients lourdement affectés par une lésion cérébrale dans leur langage, leur perception ou leur attention, certains processus non conscients continuent d'être assurés. Par exemple, même pour des patients devenus aveugles, quelque chose en eux continue à détecter les obstacles ou les mouvements, sans qu'ils en soient conscients.
Cette complexité nous échappe complètement, et prétendre modéliser la conscience sans en tenir compte n'a aucun sens. Il est donc illusoire de faire croire aux gens qu'on va fabriquer un cerveau artificiel similaire en tous points au cerveau humain. En tout cas, pas avant plusieurs générations !
Pour l'instant, ce qu'on essaie de modéliser n'en représente qu'une infime partie. Mais on n'est pas beaucoup à dire ça… J'aspire à un vrai rapprochement entre les neurosciences, la psychologie clinique et pathologique, pourquoi pas la psychanalyse – qui n'a pas, selon moi, porté assez d'intérêt au cerveau alors que c'est pourtant le siège de la pensée. Je souhaite, à travers ce rapprochement, le retour à une médecine individualisée, tenant compte de la neurodiversité des patients, de leur vie, de leur personnalité. Je suis attachée à l'idée d'un individu unique doté d'une conscience et d'un inconscient, plutôt qu'à des groupes de sujets réduits à des statistiques sur la moyenne de leurs performances.

Vous décrivez un cerveau romancier ou magicien, qui construit des histoires permanentes sur notre destinée. Il dresse des probabilités plus ou moins justes, et prend ses simulations pour la réalité…
C'est la confirmation qu'il se passe des choses dans notre cerveau qui nous échappent complètement. On ne peut pas tout contrôler, c'est impossible. Notre mémoire est une construction, pas un espace neutre et objectif de stockage : notre histoire personnelle est émotionnelle, subjective et partiale. C'est la beauté du cerveau humain. De notre personnalité. Même s'il faut savoir s'en détacher pour éviter de trop succomber aux biais et aux préjugés, et retrouver l'impartialité. L'amour qu'on porte aux gens et ce qu'on imagine qu'ils pensent de nous influencent notre jugement. Heureusement que notre cerveau est ainsi fait : ça signifie que notre sensibilité s'exprime aussi, et on doit la protéger à l'ère de l'IA et de la robotisation. Il faut garder cette subjectivité, cette influence des émotions, de la sensibilité, cette partialité. C'est ce qui fait notre humanité.

En lisant votre livre, on constate que notre cerveau a été ciselé au fil de l'évolution pour une vie sociale où on vivait en petit groupe, en regardant les autres dans les yeux, au grand air, en marchant. Bref, pour un environnement qui n'est plus le nôtre ?
C'est comme un palimpseste : au fond de nous, notre cerveau se montre sensible à des situations qui ne se présentent plus de la même façon. Il nous incite à chercher ce qui peut lui rappeler les conditions de vie du Paléolithique : la nature, la marche, les petits groupes… Autant de stimulations associées au plaisir pour être préservées au fil de l'évolution.

Nous portons tous une machine à remonter le temps sensible à tout ce qui peut rappeler le mode de vie des chasseurs-cueilleurs ?
Oui, mais l'environnement actuel nous pousse à réagir trop vite, et en permanence. Quand les adolescents passent quatre ou

« Il est illusoire de croire qu'on va fabriquer un cerveau artificiel similaire au cerveau humain. »

six heures sur TikTok, avec peu de marge de manœuvre dans le choix des contenus, ils manquent de sens critique, de recul, d'analyse, et ne mémorisent pas grand-chose.

Leur cerveau est-il poussé à choisir la facilité ?
À la subir, plutôt ! Pour moi, ce qu'on vit aujourd'hui, c'est la défaillance du choix, de la décision. Le fait que de plus en plus de gens ne prennent plus seulement de la cocaïne pour faire la fête, mais aussi dans leur milieu professionnel – les cadres, les traders, mais aussi les pêcheurs, les ouvriers –, montre qu'ils s'efforcent d'adopter le même fonctionnement que les machines, de peur qu'elles les remplacent. Ils cherchent l'efficacité des machines, donc, sans la réflexion typiquement humaine.

Plutôt que de stimuler notre cerveau par des logiciels ou avec des Omega 3, le meilleur moyen d'en prendre soin serait donc d'essayer d'agir sur notre environnement ?
C'est ce que je pense, même si je ne suis pas du tout versée dans le développement personnel. On fait du bien à notre cerveau en le nourrissant. Ce qui lui convient mieux comme nourriture, c'est la curiosité, le plaisir, l'exploration, la réflexion, l'apprentissage, les interactions sociales. C'est ça qui le pousse à vraiment travailler. Les réseaux sociaux et les écrans en général sont pour lui comme des bonbons. Du mauvais sucre. Pour ma part, je refuse de recourir à ChatGPT. Cela me permettrait, certes, de gagner du temps, mais pour pas grand-chose d'intéressant au plan intellectuel. Ses utilisateurs prennent trop souvent plaisir à corriger les réponses de l'IA jusqu'à ce qu'elle reflète exactement leur propre pensée. Ils n'ont même plus le goût de produire une idée, la malaxer, la critiquer, revenir dessus, essayer autre chose. Ils n'ont plus le bonheur de penser. Ça, ça m'affole ! Certains scientifiques eux-mêmes sont censés réfléchir professionnellement, et traitent d'imbéciles ceux qui ne veulent pas utiliser l'IA au quotidien. Mais ils n'éprouvent que l'illusion d'être intelligents.
L'intelligence, c'est apporter une solution adaptée et originale à un nouveau problème. L'IA, c'est tout sauf ça, il y a tricherie sur le terme… Et je suis très embêtée de constater que beaucoup appellent à s'aligner sur elle. Or, l'IA n'est qu'un outil. Imaginez par exemple que je veuille comparer les scanners de tous les patients que j'ai suivis en trente ans pour leur trouver un point commun. Là où j'aurais eu besoin d'un grand nombre de collaborateurs pour m'aider, l'IA va pouvoir m'apporter la réponse quasi instantanément. Ce n'est pas elle qui nous rend plus intelligents, mais toutes les informations auxquelles elle nous donne accès. De même, ce ne sont pas les télescopes qui changent le cerveau de l'astronome, mais les savoirs qu'ils lui permettent d'acquérir. Le constat vaut ici pour l'IRM fonctionnelle. A-t-elle modifié notre cerveau ? Non. Elle nous a apporté des connaissances, c'est tout. Personnellement, l'IRM m'a appris moins de choses que chacun de mes patients et leurs familles.

Vous avez récemment publié un nouveau livre, *Dans le cerveau de…* dans lequel vous décrivez ce qui se déroule dans le cerveau de différentes personnalités. Et que se passe-t-il dans le cerveau de Sylvie Chokron ?
Plein de choses, comme tout le monde ! Pas plus, pas moins, je pense. Je suis très versée dans l'introspection. Je cultive aussi beaucoup l'autodérision, et j'ai de quoi faire ! Je me lance des défis. Par exemple, écrire des cartes blanches pour le journal *Le Monde*, je n'imaginais pas y arriver ; j'ai demandé à faire des essais. J'aime les situations un peu difficiles dans ma profession. À travers des émissions, des livres ou des conférences, la vulgarisation s'avère toujours un challenge, et une excuse en or pour défricher de nouveaux terrains. J'ai récemment découvert que ce type d'exercice pouvait me plonger dans un véritable *flow*, cet état de grâce, cette euphorie décrite par la psychologie positive. Je me sens complètement emportée, au point que je n'ai pas l'impression de travailler. On me dit sans cesse que je suis hyperactive, mais pas du tout, j'aime faire des choses différentes et complémentaires.

Notre choix de lectures

Sylvie Chokron est capable de s'adresser aussi bien aux chercheurs (***Approche neuropsychologique des troubles des apprentissages***, dirigé avec Jean-François Démonet, De Boeck, 2012) qu'aux enfants (***Vert… jaune… rouge ! Tourne et découvre… les couleurs***, avec Caroline Dall'Ava, Fleurus, 2024). Entre les deux, plusieurs courts ouvrages parus au Pommier décryptent les mécanismes cérébraux de la perception : ***Pourquoi et comment fait-on attention ?***, ***Comment voient les bébés ?*** (avec Arlette Streri), ***Comment voyons-nous ?*** (avec Christian Marendaz). Sylvie Chokron excelle enfin à décrire le cerveau de différents personnages au fil des contextes les plus variés, tels ***Une journée dans le cerveau d'Anna. Notre quotidien décrypté par les neurosciences*** (Eyrolles, 2020), ou ***Dans le cerveau de…*** (Presses de la Cité, 2024), en l'occurrence dans le cerveau d'un pianiste, d'un champion de ski, d'un optimiste… Paru en 2025 chez le même éditeur, ***Plongez dans votre cerveau*** annonce que « *l'explorer, c'est l'apprivoiser* ». Dans diverses situations : tomber amoureux, vieillir, commettre des erreurs… Sylvie Chokron s'impose donc comme une adepte de l'éclectisme. Ou de la flexibilité cognitive, dirait-elle…





Et justement, ça, c'est bon pour le cerveau : le dépaysement, l'exploration, un peu comme un enfant qui ne peut pas s'empêcher de manipuler un objet, d'aller voir ce qui est caché…
Quand j'étais petite, j'adorais lire. Des romans, des contes, des choses légères qui m'emmenaient loin. Et là, je redécouvre le même plaisir. Pour *Dans le cerveau de…*, j'ai adoré écrire le chapitre consacré à la traductrice. Sa gymnastique intellectuelle est fascinante. Pourtant, personne ne parle jamais du cerveau des traducteurs. Même chose pour ce qui se passe dans le cerveau des cuisiniers !

Vous avez vous-même abordé l'humour et l'autodérision, des sujets très peu étudiés alors qu'ils font, par définition, du bien au cerveau ?
Mais oui ! En France, les neurosciences et les sciences cognitives se cantonnent souvent à des thèmes très sérieux, la motivation, l'attention, la perception, la prise de décision… Moi, grâce à la vulgarisation, je vais sur des terrains différents, considérés à tort comme plus légers. Dans mon laboratoire, une chercheuse a montré que l'humour est un moteur d'apprentissage pour les enfants, qui leur permet d'apprendre plus rapidement que les autres, et ce dès 18 mois. Dans la foulée, j'ai exploré le sujet de l'humour et j'ai appris qu'il booste l'attention, la mémoire, qu'il aide à retenir. Il fait du bien physiquement, par exemple parce qu'il a un effet sur le système immunitaire, ou qu'il réduit la douleur en libérant des endorphines. J'ai donc écrit qu'il faut prendre l'humour au sérieux du point de vue cognitif. Pour moi qui me trouve souvent ridicule, le meilleur moyen d'y survivre, c'est de rire de moi-même. C'est ce qui garantit de rester soi. ●

4 choses à savoir sur Sylvie Chokron

1. Son rituel d'écriture
Elle aime écrire ou prendre des notes n'importe où, dans un carnet ou sur un écran. « *J'aime bien pouvoir me balader, m'arrêter et écrire. Il n'y a pas de règle.* »

2. Son livre de chevet
Toujours un roman et de n'importe quel genre. Zeruya Shalev, Aaron Appelfeld, Zola, Maupassant… « *Les auteurs qui s'intéressent vraiment à la personnalité de leurs personnages.* »

3. La personnalité qui l'a le plus influencée
Blanche Ducarne (1926-2018), pionnière des troubles du langage, son « *maître en neuropsychologie* ». Mais aussi les mères de ses petits patients présentant des troubles neurodéveloppementaux, qu'elle décrit comme une source d'inspiration. « *Ce sont des guerrières. Des femmes qui mènent tout de front, et qui savent traduire le langage de leur enfant pour ceux qui ne comprennent pas son fonctionnement. Des femmes incroyables. Elles ont tout compris au cerveau.* »

4. Si elle n'avait pas été neuropsychologue, elle aurait été…
Styliste, comme sa maman.

Pour aller plus loin

« 24 octobre 1985 : Sylvie Chokron découvre la neuropsychologie à la Salpêtrière »,
podcast Une journée particulière, France Inter, 26 novembre 2017.

L'IMAGE DU MOIS

C'EST UNE MAISON BLEUE… ACCROCHÉE À LA BANQUISE

Les maisons colorées de Kullorsuaq sur fond de glaciers qui plongent dans l'océan ont tout du dépliant touristique. Avec ses 470 âmes, le village groenlandais, situé au nord du cercle polaire, semble offrir un refuge à la violence du monde. «*La maison bleue est une des plus anciennes*, commente Julian Jonas Schmitt, qui a saisi cette photo en août 2023, en vue d'une exposition cinématographique du Musée alpin suisse sur les mutations du Groenland contemporain, actuellement à l'affiche. *Les poissons et les phoques sont éviscérés et préparés sur les rochers devant la maison, comme le signalent les traces noires.*»

L'image cache une réalité bien plus complexe. Ces maisons de bois ne présentent rien de typique; elles sont un héritage de la période coloniale. Dès les années 1950, au nom de la modernisation et de l'assimilation, la tutelle danoise a poussé les Inuits à quitter les villages et à s'installer dans des immeubles en ville. Déracinés, nombre d'entre eux ont sombré dans l'alcoolisme, la dépression et les troubles identitaires.

Pour ceux qui restent à la campagne, la vie s'avère un tiraillement permanent entre tradition et modernité. À Kullorsuaq, la concurrence de la pêche industrielle et l'instauration de quotas poussent de plus en plus de pêcheurs à abandonner le kayak devenu «*trop lent*», témoigne un pêcheur. De même que le remplacement des traîneaux à chiens par la motoneige bouleverse la chasse traditionnelle. La survie du village dépend de l'extérieur: l'été, tous les 15 jours, un bateau l'approvisionne en biens de toutes sortes et repart chargé de poisson. Mais quand il s'agit de rejoindre l'hôpital à 200 km de là, l'hélicoptère ou l'avion s'imposent.

Si la directrice de l'école de Kullorsuaq, originaire de Copenhague, se réjouit d'élever ses enfants loin de la ville, tous les habitants ne partagent pas ce goût de l'isolement. À l'instar de beaucoup de jeunes Inuits, Atsiannguaq, 18 ans, fan de musique électronique, rêve de partir.

Que restera-t-il demain de Kullorsuaq? Le réchauffement climatique, le tourisme et les appétits des grandes puissances attirées par les ressources minières du Groenland font peser de sérieuses menaces sur l'avenir de ce territoire stratégique, en quête d'indépendance. ● CÉCILE PELTIER

À VOIR L'exposition cinématographique « Groenland, tout va changer » est présentée au Musée alpin suisse de Berne, jusqu'au 16 août 2025.





© Julian Jonas Schmitt/ALPS

Brèves de SAVOIR

L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE
EN SCIENCES HUMAINES

BIODIVERSITÉ

LES PAPILLONS SE MEURENT



Alerte ! Les papillons disparaissent. Une étude parue dans la revue *Science* montre que leur population a chuté de 22 % aux États-Unis au cours des vingt dernières années. Pour parvenir à cette conclusion, les auteurs ont eu recours à des méthodes participatives : ils ont mobilisé des volontaires dans toutes les régions américaines. Les données recueillies pointent que le phénomène touche l'ensemble du pays, même s'il est plus marqué dans les zones chaudes et sèches. Ce constat, qui corrobore des observations faites en Europe, est un « *cataclysme écologique* », avertissent les auteurs. Comme les abeilles, les papillons jouent un rôle clé dans la chaîne alimentaire et la pollinisation. Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer cet effondrement : le changement climatique, l'utilisation de pesticides et la destruction des habitats naturels par l'urbanisation et l'agriculture industrielle. **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

SOURCE Collin B. Edwards *et al.*, « Rapid butterfly declines across the United States during the 21st century », *Science*, 6 mars 2025.

© Sarayut Thaneerat/Getty Images

GÉNÉTIQUE

ATTILA RATISSAIT LARGE



Les Huns font désormais partie de notre imaginaire. Apparus brutalement sur la scène de l'histoire en 370 de notre ère, ils ont contribué au déclin de l'Empire romain. Puis ils se sont dispersés après la mort de leur dernier leader, le redouté Attila. Mais qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? La tradition veut qu'ils descendent des Xiongnu, un peuple fondateur du premier empire nomade de Mongolie, trois cents ans avant celui des Huns. Les généticiens ont voulu en avoir le cœur net ; ils ont étudié le génome de 370 individus provenant de tombes du Kazakhstan, des Carpates et d'Asie centrale depuis le début de la période des Xiongnu (3e siècle avant notre ère) jusqu'à un siècle après la fin de l'Empire hunnique. Les sépultures des envahisseurs sont pour la plupart bien identifiées grâce au mobilier funéraire, en particulier des chaudrons votifs, des restes sacrificiels d'animaux et la présence, pour certaines, de chevaux.

Résultat : les racines des Huns se révèlent multiples. Certains (l'élite ?) semblent bien issus du Nord-Est de l'Asie et du territoire des Xiongnu (Mongolie), comme une femme hun inhumée avec des boucles d'oreilles en or (Pusztataskony, en Hongrie). Mais la plupart possèdent des ascendances très diverses ; dans leur longue migration depuis leurs terres d'origine, les Huns ont progressivement aggloméré les peuples qu'ils rencontraient et qui décidèrent de poursuivre avec eux leur aventure nomade. Ce qui contraste avec les Avars, autre peuple nomade survenu deux siècles après, qui, eux, ne se mélangèrent pas. L'empreinte des Huns s'est ainsi vite dissoute. Reste à trouver la tombe d'Attila : en Hongrie ? **ROMAIN PIGEAUD**

SOURCE Guido Alberto Gnecchi-Ruscone *et al.*, « Ancient genomes reveal trans-Eurasian connections between the European Huns and the Xiongnu Empire », *PNAS*, 24 février, 2025.

© Mikroman6/Getty Images

PSYCHOLOGIE

DE QUOI AVEZ-VOUS **RÊVÉ CETTE NUIT ?**

Pourquoi certaines personnes se rappellent-elles systématiquement leurs rêves, alors que d'autres ont l'impression de ne jamais en faire ? Une étude publiée dans *Nature* s'est penchée sur la question. Chaque matin durant deux semaines, 217 participants âgés de 18 à 70 ans devaient enregistrer à l'aide d'un dictaphone les souvenirs de leurs rêves. Ils pouvaient également déclarer une sensation sans en avoir retenu le contenu, un phénomène nommé « *white dreaming* ». En parallèle, leur sommeil était analysé par un capteur actigraphique (mesurant le mouvement des bras) et, pour certains, d'un électroencéphalogramme.

Les résultats montrent que plusieurs éléments influencent la mémoire des songes. Tout d'abord, l'intérêt porté à sa propre vie onirique joue un rôle majeur : ceux qui l'explorent activement se souviennent davantage de leurs péripéties nocturnes. Les personnes « rêveuses », qui laissent souvent leur esprit vagabonder dans la journée, ont aussi plus tendance à se rappeler de leurs rêves. Ces deux phénomènes pourraient partager des mécanismes cérébraux similaires liés à l'introspection. Une autre interprétation est que les grands rêveurs, qu'ils soient endormis ou éveillés, manifestent plus d'attention à leur monde intérieur, ce qui favoriserait leurs souvenirs oniriques. Enfin, la structure du sommeil a un impact déterminant : long mais léger, avec peu de phases profondes, il privilégie un meilleur rappel des rêves.



© Elliotm/Unsplash

L'étude met aussi en évidence des variations liées à la propension à être dissipé. Les personnes facilement distraites par leur environnement tendent à oublier plus vite leurs songes. Un autre résultat surprenant émerge : la fréquence du rappel des rêves diffère selon les saisons, diminuant significativement en hiver. Cependant, les raisons de ce phénomène restent floues, à l'image de nos songes. **SYBILLE BULOUP**

SOURCE Valentina Elce *et al.*, « The individual determinants of morning dream recall », *Communications Psychology*, 18 février 2025 (en ligne).

NEUROSCIENCES

La parentalité, une cure de jouvence !



© Antenna/Getty Images

L'arrivée d'un nouveau-né s'accompagne de nuits sans sommeil. Le quotidien s'en trouve bouleversé et de nouvelles inquiétudes apparaissent. *A priori*, pas de quoi avoir une incidence miraculeuse sur le fonctionnement cérébral. Pourtant, des chercheurs de l'université de Yale (États-Unis) viennent de mettre en évidence que la parentalité produit, à long terme, un effet rajeunissant sur le cerveau. À partir de la plus grande banque de données de neuro-imagerie existante (plus de 19 000 femmes et plus de 17 000 hommes), les scientifiques constatent que les parents témoignent d'une connectivité neuronale plus importante que les non-parents, en particulier dans les aires somatosensorielles et motrices du cerveau (responsables de la perception des sensations et du contrôle des mouvements volontaires). Un effet qui s'accroît avec le nombre d'enfants.

L'impact de la parentalité sur le cerveau s'avère similaire chez les hommes et chez les femmes, suggérant que ce phénomène s'explique moins par les changements biologiques entraînés par la grossesse, l'accouchement ou la lactation que par la façon dont les enfants transforment le quotidien. Prendre soin d'un petit exige de s'attacher aux indices non verbaux regard, expression du visage, gazouillis), ce qui pourrait affiner les réseaux sensoriels, visuels, tactiles et auditifs du cerveau parental. Aussi, la vie sociale plus richedes géniteurs, rythmée par des visites à la famille et aux amis, pourrait favoriserla stimulation cérébrale. **ADÈLE CAILLETEAU**

SOURCE Edwina R. Orchard *et al.*, « Protective role of parenthood on age-related brain function in mid- to late-life », *PNAS*, 25 février 2025.



Dîner officiel en l'honneur du roi Charles III d'Angleterre, le 20 septembre 2023 au château de Versailles.

INTERNATIONAL

LE DÎNER À VERSAILLES, UNE ARME DIPLOMATIQUE

Le roi d'Angleterre Charles III, lors de sa visite en France de septembre 2023, a eu droit à un honneur rare : l'invitation par le président de la République, Emmanuel Macron, à un dîner officiel au château de Versailles. La soirée, grandiose, a coûté plus de 400 000 euros à l'Élysée (dont 42 000 pour les vins). L'ancien palais des rois de France, désormais musée, a plus d'une fois accueilli des réceptions luxueuses pour les plus hauts dignitaires étrangers. C'est Napoléon III qui, le premier, y convie une cheffe d'État – la reine Victoria – pour un fastueux accueil. La IIIe République, proclamée en 1870, y reçoit à son tour des officiels étrangers, par commodité (l'Assemblée nationale et le président de la République siègent à Versailles jusqu'en 1878) mais aussi pour le symbole (le régime est alors dirigé par des nostalgiques de la monarchie).

À partir des années 1890, le régime affirme sa pleine forme républicaine, mais ne compte pas se priver d'un lieu aussi grandiose. « *En ouvrant les portes de Versailles à ses hôtes, la République montre qu'elle trouve ses sources dans l'histoire pluriséculaire de la France, et que c'est une nation doublement millénaire qui les reçoit* », explique l'historien Fabien Oppermann. Au début du 20e siècle, l'accueil à Versailles est donc devenu une nouvelle tradition diplomatique républicaine. La visite y dure plus ou moins longtemps selon l'importance du convive, le dîner au château n'étant réservé qu'aux invités les plus prestigieux : le shah de Perse, le tsar de Russie, le roi d'Angleterre.

Charles de Gaulle, à son retour au pouvoir, entreprend à grands frais des travaux de modernisation du château et du Grand Trianon. Le « général », qui veut désormais formaliser les réceptions, met en place un protocole strict. Avec lui, une soirée à Versailles dure quatre heures et comprend, outre un repas à plus de cent convives, un concert d'orgue à la chapelle et une représentation à l'opéra royal. Elle se conclut par la traversée des jardins illuminés où sont jouées les grandes eaux. De Gaulle fait un usage politique du château, car il ne cherche pas seulement à faire honneur aux hôtes de la République française mais bien à les éblouir. Le président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy, est le premier à l'expérimenter, le 1er juin 1961. L'activité diplomatique de Versailles décline depuis les années 1990 pour des raisons d'organisation mais aussi de symbole : le public désapprouve de plus en plus ces réceptions fastueuses dans un lieu qu'il associe à l'Ancien Régime et non à la République. Les dîners à Versailles, aujourd'hui exceptionnels, sont réservés à des chefs d'État auxquels la présidence veut témoigner une marque d'attention particulière.

THIBAULT LE HÉGARAT

SOURCE Fabien Oppermann, « Quand la République dîne chez le Roi-Soleil : Versailles, lieu du pouvoir diplomatique contemporain », *Revue de géographie historique*, n° 26, 2024.

© Samir Hussein - Pool/WireImage/Getty Images

PRÉHISTOIRE

Comment l'aiguille a changé le monde

« Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux », expliquait Jésus (Évangile selon saint Matthieu 19, 23-30). Et pourtant, comme marqueur de richesse, l'aiguille à chas se pose un peu là ! Connu en Sibérie dès - 40 000 ans (grotte de Denisova), cet outil s'est ensuite développé en Asie, puis dans le Caucase, avant d'atteindre l'Europe autour de - 26 000 ans. Façonnée dans de l'os, de l'ivoire ou du bois de cervidé, et de forme standardisée (pratiquement inchangée jusqu'à nos jours), l'aiguille permet d'abord de mieux coudre les vêtements de peaux ou de fibres végétales, constituant ainsi des boucliers efficaces contre le froid, idéal en contexte glaciaire.

Mais ensuite, avec la « culturalisation » progressive des corps humains, les parures et les vêtements évoluèrent en marqueurs sociaux, toujours plus riches et divers. Grâce à l'aiguille, il devenait possible de perfectionner l'assemblage de tissus et de coquillages de plus en plus élaborés. C'est ainsi qu'à l'Épipaléolithique, autour de - 11 000 ans, un enfant d'entre 2 et 4 ans fut enterré avec un plastron cousu de 1 275 dentales ! L'étude a démontré qu'il avait fallu entre



5 et 20 heures pour ramasser ces coquillages sur une plage et 30 heures au minimum pour les façonner, les tronçonner pour leur donner les dimensions requises, les enfiler, puis les coudre, une par une. Quel était donc le statut social de cet enfant pour occasionner tant de travail ? Marqueur d'inégalités, le vêtement allait devenir, grâce à l'aiguille à chas, le symbole de choix de vie fastueux. Cet outil a véritablement changé le monde ! **R.P.**

© Rogers Fund, 1912/The Met New-York

SOURCES

Francesco d'Errico *et al.*, « New Blombos Cave evidence supports a multistep evolutionary scenario for the culturalization of the human body », *Journal of Human Evolution*, n° 184, novembre 2023.

Ian Gilligan *et al.*, « Paleolithic eyed needles and the evolution of dress », *Science Advances*, 28 juin 2024.

Marian Vanhaeren et Francesco d'Errico, « La parure de l'enfant de la Madeleine (fouilles Peyrony). Un nouveau regard sur l'enfance au Paléolithique supérieur », *PALEO*, n° 13, 2001.

HISTOIRE

Fléaux naturels : mieux vaut prévoir que prier



Sécheresse, grêle, gelées, animaux nuisibles… Ces fléaux et catastrophes ont ravagé les cultures jusqu'à très récemment. Durant des siècles, les paysans de l'Occident chrétien s'en sont remis à l'Église pour les prémunir et les défendre face à ces périls. Ainsi, jusqu'au 18e siècle, les populations continuent-elles de réclamer aux prêtres qu'ils pratiquent des rites d'exorcisme à l'encontre des insectes. Un important changement de perspective survient pourtant à la fin de l'Époque moderne, comme l'historienne Stéphanie Lachaud vient de le mettre en évidence. Aux 17e et 18e siècles, les solutions proposées par l'Église satisfont de moins en moins les ruraux. En effet, les chenilles et autres ravageurs ne sont plus perçus comme des fléaux divins, mais comme des bêtes nuisibles qu'il est possible d'éradiquer. Les populations cherchent à comprendre les maux qui affectent leurs cultures, mais surtout à les prévoir. Cette période voit ainsi naître les premières politiques communes de gestion des risques associant pouvoirs local et royal. Par exemple, les intendants (administrateurs régionaux au service de la couronne) imposent des mesures préventives pour limiter la multiplication des insectes dans les vignes et les vergers.

Autre changement d'attitude, les paysans sortent de leur posture fataliste et en appellent de plus en plus à la protection du pouvoir royal en lieu et place des prêtres. Dès le milieu du 18e siècle, il est d'ailleurs devenu habituel que le roi indemnise financièrement les cultivateurs victimes d'aléas climatiques. Cela dénote une forme d'anticipation et de gestion des risques finalement très actuelle. **T.L.H.**

© Fonds Rogers, 1919/The Met New-York

SOURCE Stéphanie Lachaud, « Les sociétés rurales face aux risques naturels. Les secours des pouvoirs », *Bulletin de l'Association des historiens modernistes des universités françaises*, n° 46, 2025.

MA THÈSE EN 3 POINTS



LAURÈNE RENAUT

Au cœur du jihad 2.0

Laurène Renaut, chercheuse en sciences du langage, a exploré les espaces numériques où s'expriment les cybermilitants de l'État islamique. Elle analyse comment ces individus construisent leur identité autour de la notion d'« étrangeté » (*ghurba*).

1. L'ORIGINE

Une recherche née d'une impasse

Mon objectif était d'apporter un regard scientifique sur la radicalisation jihadiste et je voulais travailler avec des institutions (tribunaux, associations, ministères) pour analyser les discours des personnes dites «radicalisées». Mais face à la difficulté que représentait l'accès à ces données sensibles, j'ai dû revoir ma méthode. Plutôt que d'interroger tout de go ces individus, j'ai décidé de les observer en ligne. Les réseaux sociaux sont des espaces d'échange importants pour les militants de l'État islamique, où ils débattent et diffusent leur propagande dans le but de mener le «jihad médiatique», mais aussi de former des communautés et recruter de nouveaux membres. C'est là que j'ai découvert que le concept de «*ghurba*» (étrangeté), bien que peu nommé explicitement, structurait leur discours et leurs représentations. Hérité d'un *hadith* (parole attribuée au prophète Mohammed), ce terme renvoie notamment à l'idée que le «vrai croyant» est un étranger dans ce monde, isolé et incompris. Ce sentiment d'exclusion alimente leur propos et leur engagement radical.

2. MA MÉTHODE

Observer sans être vue

La première étape a consisté à recruter des militants. J'ai mené une ethnographie en ligne durant plus de quatre ans en m'imposant des limites éthiques strictes (consultation de données publiques et protection des identités numériques). L'idée était d'analyser leurs interactions, leurs publications et les symboles qu'ils utilisaient. Mon approche discursive et sémiologique visait à décrypter leur communication, leurs codes visuels et leurs tactiques de contournement de la «censure». Car les militants de l'EI créent un véritable jeu de cache-cache avec les plateformes et les services de renseignement. Ils recourent à des émojis (épées, drapeaux noirs, lions), des chants de propagande remixés pour éviter la détection automatique, et dernièrement des images ou vidéos générées par intelligence artificielle. Tout cela leur permet de diffuser leurs idées et d'être compris par leurs pairs, tout en échappant aux autorités.

3. MES RÉSULTATS

L'étrangeté, une identité revendiquée

Pour ces militants, leur foi supposée pure les isole des autres, considérés tels des mécréants ou «faux musulmans» (apostats). Ils se perçoivent comme une élite éprouvée, minoritaire, mais victorieuse, appelée à combattre pour restaurer un «*islam authentique*». Dans leur discours, cette étrangeté explique et justifie tout : le rejet du monde occidental, la solitude, mais aussi le passage à l'action violente. Ils revendiquent un rôle de guerriers utilisant les réseaux sociaux comme un champ de bataille. Depuis 2018, leurs stratégies ont évolué, et ils sont revenus sur le devant de la scène en octobre 2023. Ils réinvestissent les conflits actuels (en particulier au Proche-Orient), recyclent d'anciens contenus de propagande et s'emparent de nouvelles plateformes telles que TikTok pour toucher un public plus jeune. Paradoxalement, ils se divisent aussi de plus en plus, se «takfirisant» entre eux (s'accusant l'un l'autre d'être des «mécréants», une forme d'excommunication qui, dans leur logique, peut justifier la mise à mort), un phénomène qui redessine leurs alliances et rivalités. **PROPOS RECUEILLIS PAR SYBILLE BULOUP**

THÈSE « Le concept d'étrangeté (*ghurba*) dans la construction identitaire des cybermilitants de l'État islamique », sous la direction de Julien Longhi, CY Cergy Paris université, décembre 2023.

© Christophe Brachet

JUSTICE

VIOLENCES CONJUGALES : juges et flics sous pression

En 1992, la conjugalité devient une « circonstance aggravante », inscrite dans le Code pénal, en cas de maltraitance. À partir de là, progressivement, police et justice s'attaquent aux violences conjugales : les condamnations sont multipliées par dix en quelques années. Les agressions sans incapacité totale de travail, qui n'existaient pas auparavant, apparaissent au début des années 2000. Mais avec quels effets sur les professionnels qui interviennent tout au long de la chaîne judiciaire ? Une question d'autant plus importante que les violences conjugales renvoient à une pluralité de situations, de l'homicide aux infractions sexuelles en passant par les sévices physiques, les menaces ou le harcèlement, rendant ardue toute standardisation du traitement de ces affaires (contrairement aux cas d'alcool au volant par exemple).

Face à l'augmentation de ce contentieux, des chercheurs se sont intéressés aux effets subis par l'ensemble de la chaîne pénale. Ils montrent que les services judiciaires ressentent désormais une certaine « pression », à cause d'un manque de moyens combiné au risque de mal apprécier le danger d'une situation. Les policiers ont à l'esprit l'affaire de Mérignac en 2021, ayant donné lieu à une sanction disciplinaire des agents n'ayant pas pris la mesure de plaintes déposées par une femme peu de temps avant d'être assassinée par son conjoint. La crainte de passer à côté d'un potentiel féminicide est partagée par les procureurs, qui ont développé une stratégie : ordonner de manière presque automatique des déferrements (présentation de la personne mise en cause à un magistrat à l'issue de sa garde à vue plutôt que de la relâcher). « *Un pis-aller face à la masse des affaires à traiter dans un temps contraint* », résument les chercheurs. **A.C.**

SOURCE Marie Cartier *et al.*, « Ce que la massification du contentieux des violences conjugales fait au travail des professionnels de la chaîne pénale et du secteur associatif », *Droit et société*, n° 118, 2024/3.



© Roland Macri/Hans Lucas

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance



Découvrez la nouvelle formule de *Sciences Humaines*

Choisissez votre abonnement 1 an - Formule intégrale

10 numéros
54 €*
seulement au lieu de 69 €

RECEVEZ : LES ÉDITIONS PAPIER LES ÉDITIONS DIGITALES + ACCÈS AUX ARCHIVES



10 numéros + **4** numéros Grands Dossiers
69 €*
seulement au lieu de 108,60 €

* Offres réservées aux particuliers en France Métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ **54 € pour 10 Numéros**
☐ **69 € pour 10 Numéros + 4 Grands Dossiers**

Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 378
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

INSTITUTIONS ET AUTRES ZONES
SCANNEZ CE QRCODE

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr



NOS LIEUX COMMUNS

CHRONIQUE

Jean-Laurent Cassely



Le ski, c'est fini ?

Face à la raréfaction de la neige, le ski serait condamné à disparaître des montagnes françaises, lit-on régulièrement. Le diagnostic mérite pourtant d'être nuancé. Car en matière de fréquentation, certaines stations tutoient les cimes.

De la neige qui tombe en abondance à Noël. Un début de saison jugé «*fabuleux*» par les professionnels, dans les massifs alpins mais également dans le Massif central et les Vosges. Un bilan positif et un taux d'occupation moyen de 84% pour l'ensemble de la saison. Non, il ne s'agit pas d'une archive de presse des années 2000, mais bien du compte-rendu de l'hiver 2024-2025 dans les stations de ski françaises. Une telle euphorie mérite question. Le récit, devenu en quelques années marronnier journalistique, d'une «fin du ski» à court ou moyen terme, serait-il trompeur? Ou à tout le moins, masquerait-il des réalités plus contrastées sur le terrain?

186 STATIONS ABANDONNÉES

Sur le long terme, c'est-à-dire depuis les périodes de référence des années 1960 à 1990, celles de l'«or blanc», l'enneigement tend indéniablement à baisser. Et lorsque la neige tombe, elle le fait de manière moins prévisible, occasionnant un effet d'incertitude qui pèse sur l'économie des stations. Ce constat se double d'une inégalité entre grandes et petites stations, haute et moyenne ou basse montagnes.

Le doctorant en géographie Pierre-Alexandre Métral dénombre 186 stations abandonnées, c'est-à-dire dont la dernière remontée mécanique a été mise à l'arrêt. Le phénomène a démarré dès les années 1970, mais il est devenu visible médiatiquement à la faveur de la prise de conscience du réchauffement climatique. Cet hiver encore, des stations ont cessé leur activité, comme celle du Grand-Puy dans les Alpes-de-Haute-Provence, après qu'un referendum local a abouti à la décision d'interrompre l'exploitation.

LES BRONZÉS MONTENT EN GAMME

Le lecteur qui s'en tiendrait à cette menace, indéniable, qui pèse sur les petites stations, sera fort surpris s'il débarque à Val-d'Isère, à La Plagne ou à Flaine au plus fort de la saison pendant les vacances scolaires de février. La fin du ski est encore, dans ces grosses stations des Alpes du Nord, un horizon assez lointain pour les skieurs et les professionnels. Pour preuve, la station des Deux-Alpes a inauguré en décembre dernier un téléphérique à 148 millions d'euros.

De plus en plus aisée et internationale, la clientèle afflue dans ces stations en raison d'un effet report : plus l'enneigement devient incertain, plus les stations les mieux situées voient les skieurs remonter en altitude. Toute une culture des sports d'hiver, immortalisée par *Les bronzés font du ski* en 1979, se réinvente dans ces massifs, dont l'hébergement et la restauration sont les marqueurs. Longtemps cantonnés à la mythique «crêpe façon Gigi», au vin chaud et aux barres d'immeubles composés de studios cabines, l'offre s'est renouvelée, de résidence hôtelière 5 étoiles en restaurants branchés semblables à ceux qu'on retrouve à Paris... ou à Saint-Tropez. De quoi répondre aux attentes d'une clientèle mobile et connectée qui, contrairement à la génération précédente, passe moins de temps sur les pistes et plus d'heures à l'apéro ou au spa.

SKI BASHING

Cette bipolarisation de la montagne n'épuise pas les dynamiques à l'œuvre : en marge du tout-ski émerge une attente de montagne «nature», «authentique» et autres «activités quatre saisons», des termes devenus omniprésents dans la communication touristique des stations, avec le covid comme point de bascule. Publié en février 2024, un rapport de la Cour des comptes pointant l'érosion du modèle du ski, l'obsolescence du parc de logements et le manque d'adaptation des stations et territoires a jeté un froid dans l'écosystème. Depuis, l'expression «*ski bashing*» (dénigrement collectif d'une industrie) a fait irruption dans le débat public, comme on parle d'«*avion-bashing*» ou de «*food bashing*». Un réflexe de défense qui évite la remise en question, mais révèle malgré tout une crainte existentielle des professionnels : celle d'être un monde qui tire sa révérence historique, après avoir représenté une parenthèse insouciante et enchantée de près d'un demi-siècle. ●

SOURCE Pierre-Alexandre Metral, «La montagne désarmée, une analyse des trajectoires territoriales des stations de ski abandonnées», thèse de doctorat en géographie sous la direction de Bernard Pecqueur, soutenue en mars 2025, Labex-ITEM, MSH-Alpes.

© Cédric Pilard, © Jupiter Images/Getty Images



SOCIOLOGIE

CHEZ L'ENFANT AUSSI, L'HABIT FAIT LE MOINE

Au début du 20e siècle, les chaussures vernies des bourgeois affichaient une distance claire avec les sabots des fils d'ouvriers ou de paysans. Depuis les années 1950, l'invention du prêt-à-porter pour enfants est venue gommer ces différences. Cependant, encore aujourd'hui, « *lorsqu'ils habillent les enfants, les parents ne cherchent pas juste à les défendre contre les intempéries et à protéger leur pudeur,* souligne la sociologue Martine Court. *D'une manière qui n'est pas nécessairement consciente, ils travaillent également à marquer la position qu'ils occupent dans l'espace social* ».

La chercheuse s'appuie sur deux études conduites respectivement auprès d'enfants scolarisés en CM2 entre 2010 et 2012, et en grande section de maternelle entre 2015 et 2017. Elle montre que le choix de l'habillement de sa progéniture est d'abord une façon « *d'affirmer et d'éprouver sa valeur sociale* ». Ainsi, dans les classes moyennes et supérieures à fort capital économique, les parents (et en particulier les mères) attachent beaucoup d'importance à l'apparence de leurs rejetons. Elles n'hésitent pas à dépenser des sommes conséquentes dans des toilettes de marque, renouvelées régulièrement. À l'inverse, les familles à fort capital culturel entretiennent volontiers une certaine désinvolture à l'égard de la garde-robe, jugée superficielle. Les parents récupèrent des vêtements auprès de la famille ou des amis, et optent souvent pour de l'occasion. Les tenues sont choisies pour leur solidité, leur confort et surtout leur « sobriété ». Les milieux populaires sont quant à eux avant tout guidés par un souci d'économie. Pour éviter de souligner la différence sociale, ils investissent néanmoins de temps en temps dans une pièce de marque ou à la mode, et veillent à garder les habits les plus usés pour la maison.

Ce souci d'affirmation sociale se double d'une volonté de se démarquer des autres classes ou fractions de classes. Ainsi, chez les plus favorisés, les achats dans les magasins bon marché cohabitent avec un « *dégoût profond* » de certains produits associés au bas de l'échelle sociale : casquettes américaines ou pantalons larges portés à mi-fesses pour les garçons, et strings et autres crop-tops pour les filles. Un rejet difficilement assumé par ces catégories qui revendiquent souvent à l'inverse en matière de vêtements des « *goûts démocratiques* »... CÉCILE PELTIER

SOURCE Martine Court, « L'habillement pendant l'enfance, des distinctions de classe précoces », dans Lucie Bargel et Muriel Darmon (dir.), *Les Habits du social*, PUF, 2025.

© Lisa5201/Getty Images

L'OBJET DU MOIS

Un objet en dit parfois plus qu'un long discours sur les métamorphoses de la société.

Le panneau des toilettes



Conçus comme un langage universel pour distinguer les hommes et les femmes, les pictogrammes des toilettes reflètent nos représentations du genre. De nouvelles formes ont vu le jour récemment. HUGO ALBANDEA

Hommes/femmes, messieurs/dames, *gentlemen/ladies*... Les panneaux genrés des toilettes sont-ils appelés à disparaître ? Petit à petit fleurit une nouvelle signalétique, neutre ou androgyne. Dans les locaux de *Sciences Humaines*, les WC sont indiqués grâce à une photo de statue grecque hermaphrodite, choisie avec malice par Nicolas Journet. Après tout, pourquoi attribuer un genre à un cabinet prévu pour une seule personne ? On ne risque pas d'y faire une rencontre gênante ! Bien sûr, reste l'épineuse question de la précision des individus urinant debout. Pour éviter tout désagrément, votre serviteur vous conseille de vous asseoir systématiquement.

Les graphistes les plus originaux évitent-ils les clichés ? Malheureusement non : escarpin contre revolver, lingerie contre caleçon...

Passons sur les débats concernant la position optimale pour nous pencher sur les représentations qui ont fleuri dans nos entreprises, bars ou restaurants. Elles sont un musée populaire des représentations de genre. Dans un petit livre récemment paru, le psychiatre Serge Tisseron s'est employé à une analyse non exhaustive des panneaux croisés au gré de ses voyages en Europe et aux États-Unis. Dessin, peinture, photo, et même sculpture ou mosaïque : les options créatives semblent illimitées.

Pourtant, derrière la variété des techniques se cache une uniformité des représentations. Les pictogrammes, d'abord. Leur usage explose dans les années 1960, en même temps que les voyages à l'étranger. Pour éviter à l'homme d'affaires pressé d'avoir à parcourir son dictionnaire bilingue, mieux vaut un signal explicite. Les industriels fabriquent des images de bonshommes-bâtons, déclinés au féminin grâce à l'ajout d'une jupe. Les corps sont géométriques, parfois à l'extrême : un cercle au-dessus d'un triangle, pointe en bas pour les messieurs, pointe en haut pour les dames. Les muscles contre la robe. Rappelons qu'au 19e siècle, les Françaises désirant porter des « vêtements d'hommes » devaient solliciter un permis de travestissement à la préfecture.

200

C'EST LE NOMBRE DE PANNEAUX DE TOILETTES DIFFÉRENTS RECENSÉS PAR SERGE TISSERON EN 25 ANS D'EXPLORATIONS EN EUROPE ET AUX ÉTATS-UNIS.

Parfois, on cherche à rendre les corps plus humains ou chaleureux grâce à une cravate, des moustaches, des lèvres pulpeuses... Plus souvent que les hommes, les femmes sont sexualisées : cambrées, les jambes dénudées ou couvertes de bas résille. Les graphistes les plus originaux, qui éludent les représentations humaines, évitent-ils les clichés ? Malheureusement non : escarpin contre revolver, licorne contre lion, lingerie contre caleçon...

Bien sûr, les normes de genre évoluent depuis les années 1960. Mais aux toilettes, la binarité reste de mise. « *Au fond du couloir, vous ne pouvez pas vous tromper.* » Tout le monde sait distinguer un homme d'une femme au premier coup d'œil, n'est-ce pas ? ●

À LIRE

- Serge Tisseron, *Au fond du couloir à gauche*, Armand Colin, 2025.
- Sam Bourcier, « Les toilettes, là où trône le genre », *Slate*, 11 juin 2014 (en ligne).

©George Clerk/Getty Images

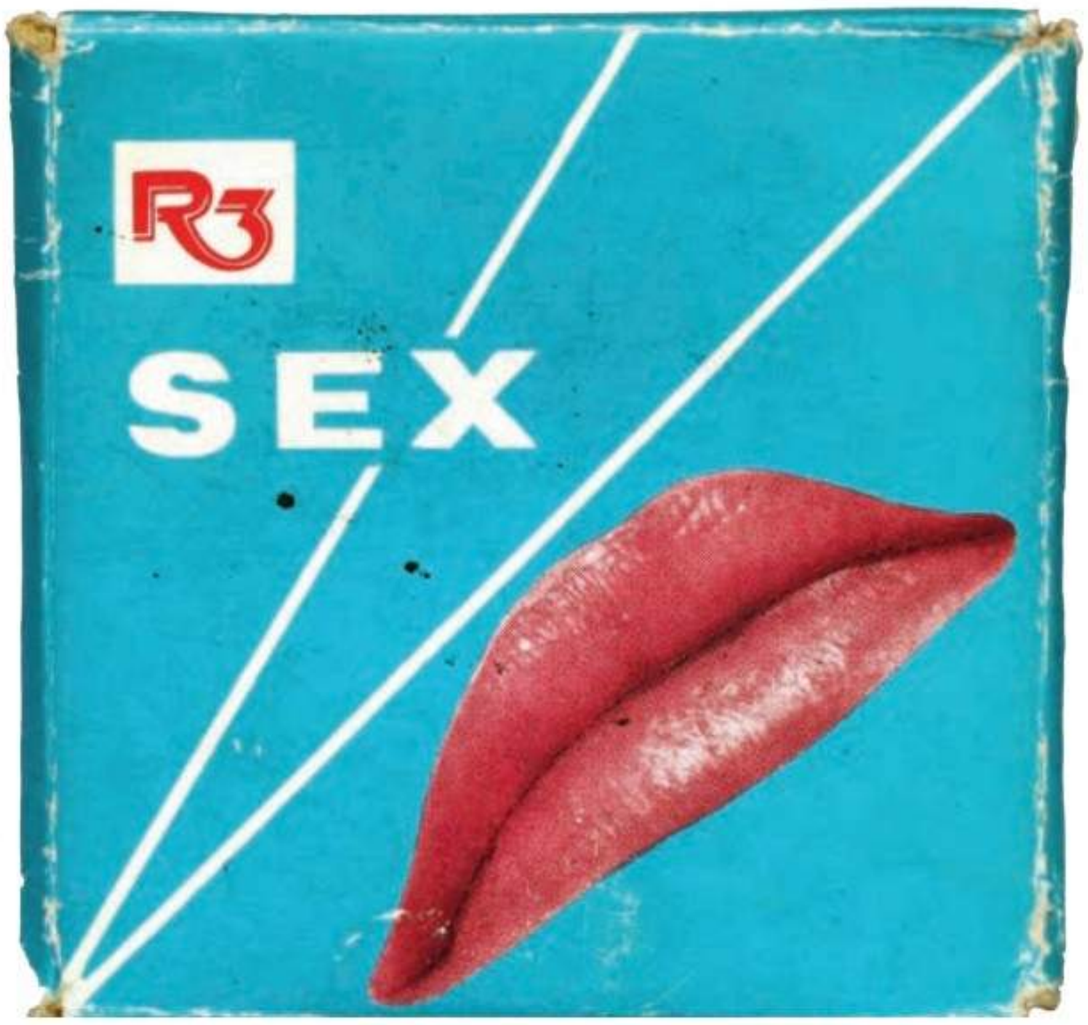
MARKETING

LES DÉBUTS RATÉS DU PRÉSERVATIF

Le préservatif masculin a commencé à se diffuser en France au début du 20e siècle. Il aurait pu devenir d'emblée le premier mode de contraception, au regard de sa praticité et de son efficacité. Pourtant, il s'est vu très tôt attribuer une image négative qui a limité son utilisation. Pourquoi ? En raison des faux pas marketing de ses fabricants, affirme l'historienne Pauline Mortas. Jusqu'aux années 1930, les préservatifs sont conditionnés dans des emballages discrets imitant des boîtes d'allumettes, des paquets de tabac et autres objets couramment trouvés dans les poches des hommes. Par leurs graphismes et leurs slogans, les marques flattent la virilité des acheteurs et versent volontiers dans la grivoiserie. De plus, les conditionnements convoquent les imaginaires culturels du moment : soldats de la Grande Guerre, vedettes hollywoodiennes masculines… Leur imagerie se fait souvent érotique et teintée de colonialisme.

Par ces stratégies, les fabricants réduisent leur produit à une cible exclusivement masculine. De plus, ils l'associent à une sexualité illégitime : un des arguments publicitaires les plus courants s'avère la prévention contre les maladies sexuellement transmissibles. La fin du 19e siècle est en effet ponctuée par une recrudescence du « péril vénérien », lequel est relié dans les esprits à la prostitution. Les marques insistent ainsi sur la sécurité de leur produit auprès des hommes souhaitant solliciter du sexe tarifé. Tout cela conduit à orienter l'usage de ce contraceptif et à le connoter négativement pour une large partie du 20e siècle. **T.L.H.**

SOURCE Pauline Mortas, « Pourquoi le préservatif n'est pas devenu un contraceptif majeur. Mondialisation, marketing et genre au tournant des 19e et 20e siècles », *Revue d'histoire du 19e siècle*, n° 68, 2024/1.



© Walter Cicchetti/Alamy Banque D'Images



© James Beedham/Unsplash

MUSIQUE

Peut-on développer l'oreille absolue à l'âge adulte ?

L'oreille absolue, la capacité d'identifier une note sans référence externe, est souvent considérée comme un don rare, inné ou développé uniquement chez les personnes ayant reçu une formation musicale très tôt dans l'enfance. Une étude sino-britannique remet en question cette idée reçue en montrant que les adultes peuvent aussi apprendre à reconnaître des notes avec une grande précision grâce à un entraînement intensif.

Pour les besoins de cette recherche, comprenant à la fois des locuteurs de langues tonales (le mandarin en l'occurence) et non tonales (l'anglais), douze musiciens adultes ont suivi un programme d'entraînement en ligne de huit semaines, totalisant en moyenne 21 heures de pratique et plus de 15 000 essais. À la fin de l'expérience, ils pouvaient nommer en moyenne 7 notes (jusqu'à 12 pour les meilleurs) avec une précision d'au moins 90 % et en moins de deux secondes. Par rapport au début de l'apprentissage, leur taux de réussite avait augmenté de 128 % et les erreurs étaient réduites de 42 %.

Si certains participants progressent plus vite que d'autres, l'étude montre qu'il est possible de développer l'oreille absolue à l'âge adulte avec un entraînement rigoureux et structuré. Les résultats indiquent que l'exposition précoce à une langue tonale, où la hauteur des sons influe sur le sens des mots, n'est pas une condition indispensable. Cette découverte remet également en question l'idée d'une limite biologique strictement liée à cette capacité. **S.B.**

SOURCE Yetta K. Wong *et al.*, « Learning fast and accurate absolute pitch judgment in adulthood », *Psychonomic Bulletin & Review*, 12 février 2025 (en ligne).

LA SAISON DES MARIAGES

Texte : JEAN-MARIE POTTIER - **Illustration :** JÉRÉMIE LUCIANI



En France, près de 6 mariages sur 10 ont lieu entre début juin et fin septembre.

Il n'en a pas toujours été ainsi : ce n'est que depuis les années 1980 que cette période représente plus d'une union sur deux. Jusqu'au milieu du 20e siècle, les noces étaient davantage étalées sur l'année, avec par exemple des pics en avril et en octobre, après les moissons. Cette focalisation estivale récente symbolise l'importance prise par le mariage comme moment festif, familial, mais aussi amical.

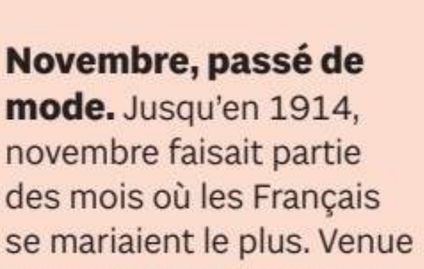
Du début à la fin de semaine. Sous l'Ancien Régime, une majorité écrasante des mariages avaient lieu le lundi et le mardi, la fin de semaine étant réservée aux activités religieuses. Aujourd'hui, plus de 80 % des célébrations interviennent le samedi. Cette proportion atteint même les 90 % si on compte le vendredi.





La fin des interdits religieux ? Si autant de gens se mariaient autrefois en avril, c'est que peu optaient pour mars (généralement associé au carême) et mai (le « mois de Marie », que des superstitions jugeaient peu favorable). Cet « interdit de mai » s'est depuis dissipé : chaque année, plus de 10 % des mariages s'y déroulent.

Novembre, passé de mode. Jusqu'en 1914, novembre faisait partie des mois où les Français se mariaient le plus. Venue s'ajouter à la Toussaint, la commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 en a depuis fait (sans parler du climat…) un mois des morts peu propice aux unions : en un siècle, son poids dans les cérémonies est passé d'environ 10 % à 4 %.





Des couples de même genre aux choix atypiques. Autorisés à se marier depuis 2013, ces ménages convolent un peu plus en dehors de la période juin-septembre. Les couples d'hommes sont aussi plus nombreux à « snober » le samedi. Des démarches qui peuvent révéler une priorité accordée à la dimension juridique plutôt que festive et un désir de distinction.

SOURCES Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier, « La saisonnalité des mariages d'hier et d'aujourd'hui », *Population*, vol. 71, 2016/4 ; Sylvain Papon, « Se marier en été est une habitude récente : 150 ans de saisonnalité des mariages », *Insee Focus*, février 2021 ; Gaëlle Meslay, « Se marier "hors saison" ? L'atypisme des choix de dates dans les mariages de même sexe, révélateur d'usages juridiques genrés », *Revue française de sociologie*, vol. 64, 2023/4.

QUI A INVENTÉ… ?

LE « PATIENT ZÉRO »



À chaque pandémie se répète la traque d'un « patient zéro », supposément à la source de tous les autres cas. Un concept né par hasard dans les années 1980, aux débuts de l'épidémie du sida. Des épidémiologistes américains constatent que des dizaines d'homosexuels californiens, morts ou mourants d'une mystérieuse maladie, sont reliés, directement ou par partenaire sexuel interposé, à un steward canadien, Gaëtan Dugas. Leur étude sur les chaînes de contamination dissimule son identité derrière l'alias « patient O », pour *out of California*, mais ce « O » dérive vite en « 0 » au gré d'erreurs typographiques et de reprises médiatiques.

La plus influente est un récit pionnier de la pandémie, *And the Band Played On. Politics, people, and the AIDS epidemic* (1987), signé du journaliste Randy Shilts : le « patient zéro », cette fois nommément identifié, y occupe une si large place que le tabloïd *New York Post* fait sa une sur « *l'homme qui nous a donné le sida* ». Comme le note Marion Aballéa dans sa récente *Histoire mondiale du sida, 1981-2025* (CNRS éd., 2025), il s'agit là d'une extrapolation sans fondement : « *Dugas n'était pourtant ni le premier malade du sida sur le continent américain, ni celui qui, plus qu'un autre, avait contribué à sa diffusion.* » La quête même d'un « patient zéro » s'avère, soutient-elle, « *une absurdité sociale autant qu'une impasse scientifique* » : le symbole d'une volonté d'identifier à tout prix un coupable, un steward canadien ou, à l'image de Haïti et de l'Afrique subsaharienne ensuite, un pays ou un continent tout entier. **JEAN-MARIE POTTIER**

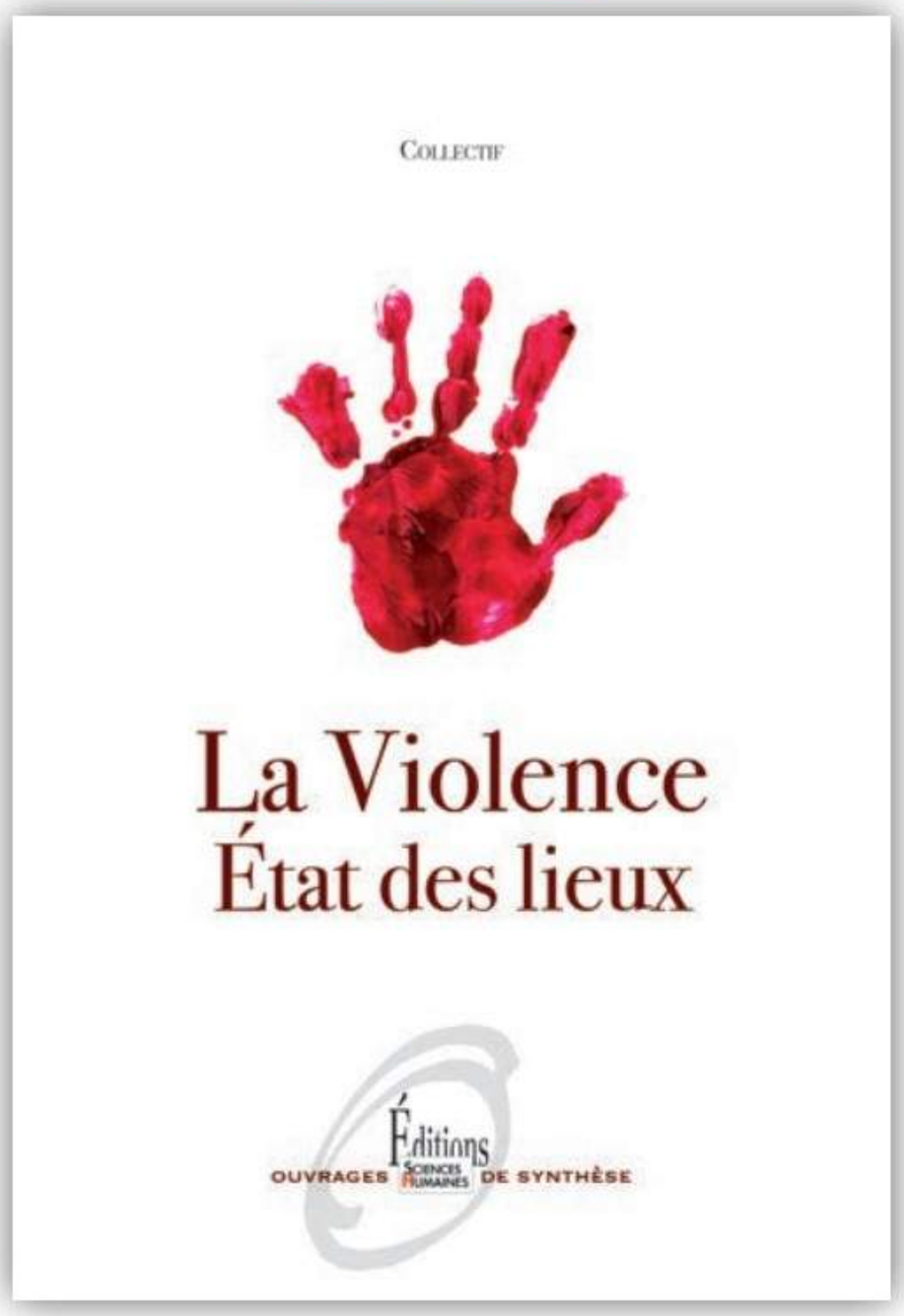
SOURCE La vie de Randy Shilts a fait l'objet ces derniers mois d'un roman graphique en France (*Randy Shilts et la fake news du patient zéro*, de Clément Xavier et Héloïse Chochois, Glénat, 2024) et d'une biographie aux États-Unis (*When the Band Played On. The life of Randy Shilts, America's trailblazing gay journalist* de Michael G. Lee, Chicago Review Press, 2025).

© Karl Gehring/The Denver Post via Getty Images

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Comprendre la violence sous toutes ses formes.

VIENT DE PARAÎTRE



Éditions Sciences Humaines
COLLECTION
OUVRAGES DE SYNTHÈSE
ISBN : 978-2-36106-922-3
200 PAGES - 25 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM



PORTRAIT DE CHERCHEUR

FABIEN TRUONG

Dans l'intimité des cités

Professeur devenu sociologue, Fabien Truong est connu pour ses enquêtes au long cours auprès des jeunes de banlieue. Un public souvent stigmatisé, dont il dresse un portrait sensible. ADÈLE CAILLETEAU

Né en 1977, Fabien Truong est professeur agrégé au département de sociologie et d'anthropologie de l'université Paris-8. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Jeunesses françaises. Bac + 5 made in banlieue* (La Découverte, 2015) et *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la nation* (La Découverte, 2017) et codirecteur de la collection « L'envers des faits » à La Découverte.

« *On n'en parle pas beaucoup en sciences sociales, mais je pense que les enquêtes sociologiques doivent aussi procurer du plaisir.* » Aussitôt dit, Fabien Truong, connu pour ses travaux sur les quartiers populaires, l'école, l'islam ou encore la violence, craint d'être mal compris : loin de lui l'idée de promouvoir un tourisme sociologique ou toute forme de misérabilisme. Le chercheur pratique une sociologie de terrain, dans laquelle il s'engage personnellement. « *L'enquête, c'est construire une relation qui n'existe pas dans le monde réel. Ce sont de très belles rencontres. On n'en sort jamais indemne, sinon, c'est qu'on n'a pas vraiment enquêté* », confie le scientifique, qui garde le contact avec certaines de ces personnes croisées voilà plus de quinze ans.

À la lecture de ses livres, on le croit volontiers. Son dernier, *Grands ensemble*, écrit avec Gérôme Truc et sorti en janvier 2025 à La Découverte, est une enquête dans la ville de Grigny (Essonne), pointée du doigt après les attentats de janvier 2015 pour avoir vu grandir Amedy Coulibaly, le « *terroriste de l'Hyper Cacher* ». Pendant plus de neuf ans, lui et son collègue se sont glissés dans le quotidien de ses habitants, questionnant notamment leur rapport aux attentats islamistes. Dans ces quartiers populaires, souvent caricaturés, le travail de Fabien Truong se distingue par une approche sur le temps long et un recours aux méthodes ethnographiques qui permettent la nuance. « *Sur les processus que j'analyse, c'est la régularité et la reproduction qui sautent aux yeux. Il y a pourtant aussi énormément de déplacements, mais il faut du temps pour les voir* », justifie-t-il.

© Claire Delfino

Du temps, mais aussi un savoir-faire. Les deux sociologues se sont réparti le travail : Gérôme Truc, chercheur au CNRS, et plus académique, s'est concentré sur les membres du collectif d'habitants qui les avaient invités. Fabien Truong a arpenté les quartiers de Grigny 2 et la Grande Borne et passé des soirées avec les jeunes – parfois en les regardant manger des merguez pour casser le jeûne du ramadan (lui est végétarien). Sans doute aidé par son look juvénile – cheveux mi-longs, baskets, sweat à capuche –, mais surtout son sens de l'écoute. « *Pendant les entretiens, j'ai été frappé par sa capacité à se souvenir de détails en apparence insignifiants et à les placer au bon moment,* s'amuse son ami Gérôme Truc, *alors que dans la vie, il est tellement tête en l'air qu'il peut rater un avion !* »

Devenir chercheur en sciences sociales était pourtant loin d'être une évidence pour Fabien Truong. Sa rencontre avec la sociologie a eu lieu presque par hasard, à l'occasion de l'ouverture d'une classe préparatoire BL (lettres et sciences sociales) près de chez lui. « *J'étais bon élève avec une sensibilité littéraire et la sociologie sonnait comme une promesse* », se souvient-il. Une de ses premières lectures est *Outsiders* (1963) d'Howard Becker, un ouvrage sur les comportements déviants et notamment les consommateurs de cannabis. « *À l'époque, je côtoyais beaucoup de gens qui fumaient et ça m'a permis de revisiter mes week-ends avec un autre regard* », sourit Fabien Truong.

GRISÉ PAR BOURDIEU

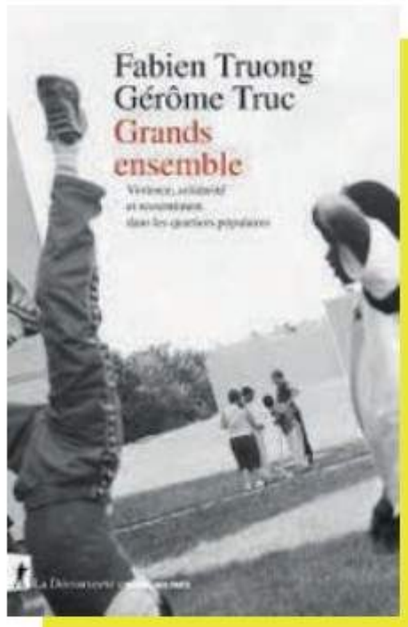
Il se rappelle aussi le sentiment grisant que lui procurent la lecture de Pierre Bourdieu et l'impression de comprendre comment marche le monde. La dimension de « rébellion » de la sociologie, « *parce que le pouvoir ne fonctionne que si ses rouages sont cachés* », l'enthousiasme.

Il est reçu à l'École nationale supérieure de Cachan. Sans sujet qui le happe, il préfère renoncer à la thèse et obtient l'agrégation de sciences économiques et sociales. À l'époque, il est surtout chanteur dans un groupe de métal, Karma'Sutra. Quand l'aventure prend fin, il se sent prêt à devenir prof et souhaite être remplaçant en Seine-Saint-Denis : « *On en parlait beaucoup et je voulais aller voir.* » Il commence à enseigner en 2005, l'année des émeutes déclenchées par la mort de deux adolescents à Clichy-sous-Bois. L'écart social et culturel entre le département le plus pauvre de France hexagonale et la petite ville de Pithiviers (Loiret), où il a grandi, n'est après tout pas si abyssal. Son père, immigré vietnamien, surnommé le « Chinois », n'a trouvé qu'un endroit pour installer sa pharmacie : « la cité ». C'est là que le jeune Fabien a passé une bonne partie de ses étés, à travailler comme animateur.

UNE THÈSE SUR SES ÉLÈVES

Après six années en tant que prof de SES dans le secondaire, un poste se libère à l'université de Saint-Denis. C'est le seul auquel il postule et l'obtient. Dans la foulée, il écrit son premier article scientifique, « Enseigner Pierre Bourdieu dans le 9-3 : ce que parler veut dire », sur ce qu'il y a de paradoxal à apprendre à des étudiants dominés à l'école et socialement les principes de la reproduction. Les retours qu'il reçoit, notamment des sociologues Stéphane Beaud et Loïc Wacquant, l'engagent à poursuivre dans cette voie. Il garde contact avec ses anciens élèves, auxquels il est « *très attaché* ». C'est à eux qu'il consacre sa thèse, puis son livre *Jeunesses françaises* (2015) : pendant une dizaine d'années, il suit une vingtaine d'entre eux. Le temps long, encore, qui lui permet de recueillir les confidences de Radouane, tenté un moment de rejoindre les rangs de Daech. Le point commun de tous ses essais : leur accessibilité. « *Une sociologie qui ne s'adresse qu'aux initiés ne m'attire pas* », tranche Fabien Truong.

Une écriture qu'il ne réserve pas à la sociologie. Après la musique, il s'est essayé au cinéma en coréalisant avec Mathieu Vadepied le documentaire *Les Défricheurs* (2019), diffusé à la télévision, sur des élèves de terminale à Saint-Denis qui s'interrogent sur leur avenir. Par la suite, d'autres projets ont vu le jour, notamment *La Taille des arbres* (Rivages, 2022). Comme souvent, l'idée est partie d'anciens étudiants de Seine-Saint-Denis, qu'il a accompagnés durant deux voyages scolaires au Vietnam et en Nouvelle-Zélande. Échouant à transformer cette expérience en un récit sociologique, il a opté pour une écriture littéraire. Il s'est depuis lancé dans un roman (*Routines*, Rivages, 2024), un film poético-dansé (*Dance map*, sorti en janvier 2025), ainsi qu'un éloge du kitesurf (en cours). Gérôme Truc résume : « *C'est un sociologue, mais fondamentalement aussi un artiste.* » ●



L'enquête commence le 13 novembre 2015.

Ce jour-là, Fabien Truong et Gérôme Truc vont à Grigny (Essonne), à la demande d'un collectif d'habitants qui a collecté des témoignages après les attentats de janvier. Pour cause, Amedy Coulibaly, meurtrier de la policière de Montrouge et preneur d'otages de l'Hyper Cacher, a grandi dans leur ville. Après cette première visite et les nouvelles attaques qui frappent Paris et Saint-Denis, les deux sociologues, pendant neuf ans, se rendent à Grigny pour investiguer sur le rapport des quartiers populaires aux attentats islamistes. Un point de départ qui conduit, plus largement, à enquêter sur la vie quotidienne des habitants, dans laquelle se mêlent violences et solidarité.

« On ne sort jamais indemne d'une enquête sociologique, sinon c'est qu'on n'a pas vraiment enquêté. »

LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, *Sciences Humaines* passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.



« Qui paye ses dettes s'enrichit »

Qu'il paraît simple, ce dicton ! J'ai emprunté pour payer ma maison, au fur et à mesure que je rembourse, je la possède de plus en plus, donc je m'enrichis. Où est le problème ? Le problème, c'est tout le reste. La dette est économique et financière, mais pas seulement. Elle comporte des aspects moraux, psychologiques, religieux, anthropologiques… L'allemand nomme *Schuld* à la fois la dette et la faute morale. Dans toutes les cultures, se trouver redevable de quelqu'un est un poids. Pourtant, imaginer vivre sans dette aucune est une vue de l'esprit. Marcel Mauss, dans son *Essai sur le don*, a décrit des sociétés traditionnelles enserrées dans un réseau de dons réciproques : nul ne peut se soustraire à l'obligation de donner, de recevoir et de rendre. Si vous vous sentez très loin de ces pratiques, songez au simple fait d'arriver les mains vides à un dîner. Malaise, excuses – ou alors, plus jamais d'invitation ! Il y a bien une dette symbolique quelque part. Ne pas la payer revient à une forme d'exclusion sociale, c'est-à-dire à un appauvrissement.

La dette est une relation. Il y a d'un côté la personne qui paie ses dettes, de l'autre la personne ou l'institution qui est remboursée. Mais il y a une composante supplémentaire : le temps, matérialisé par le taux d'intérêt ou, selon une formule plus parlante, le loyer de l'argent. Le PTZ (prêt à taux zéro) est une exception ! Même la cigale de Jean de La Fontaine connaît le mécanisme quand elle va prier la fourmi sa voisine de lui souscrire de quoi survivre pendant l'hiver : « *Je vous paierai, lui dit-elle, avant l'août, foi d'animal, intérêt et principal.* » La tragédie de la dette est ici des plus concrètes : en ne prêtant pas, la fourmi condamne la cigale à mourir de faim. Et si, par hypothèse, elle lui prêtait à un taux usuraire, elle l'acculerait à la pauvreté perpétuelle. Sans une réglementation stricte, la dette devient prédatrice, elle enrichit le prêteur et étrangle l'emprunteur. Vieux problème que la Bible résout par le jubilé : tous les cinquante ans, les dettes sont annulées et les esclaves libérés. De grandes nations chrétiennes ont toutefois maintenu la prison pour dettes jusqu'au milieu du 19e siècle – sauf qu'en France (catholique), les frais étaient payés par le créancier et en Angleterre (protestante), par le débiteur.

Notre monde financiarisé n'emprisonne plus, mais s'interdit absolument d'annuler les dettes. Pour la bonne raison qu'elles constituent son armature. En face des emprunteurs que sont les États, les entreprises et les particuliers, qu'y a-t-il ? Des prêteurs qui sont aussi des États, des entreprises et des particuliers. Les uns financent leurs investissements ou leurs fins de mois, et les autres placent leur épargne. Sur les marchés financiers, tous les acteurs pensent pouvoir s'en sortir gagnants. On s'y endette à un coût minime en apparence. Avant de réaliser que le stock s'alourdit, que les prêteurs deviennent plus gourmands et que des ressources cruciales partent dans le remboursement. Pour moderniser le dicton, se désendetter, c'est bon pour le reste à vivre ! ● SOPHIE GHERARDI

© CSA Images/Getty Images

Université Paris Nanterre

VENEZ FAIRE VOS HUMANITÉS À L'UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE !

2 diplômes d'université (DU)



DU

COMPÉTENCES EN LANGUES ANCIENNES

GREC ET/OU LATIN

4 niveaux

présentiel ou à distance



DU

ORATOR

ARGUMENTATION, EXPRESSION, ÉLOQUENCE

3 niveaux

présentiel ou à distance

Un Master « Humanités »

Master « Humanités classiques et Humanités numériques »

présentiel ou à distance

Une préparation à l'agrégation externe de Lettres Classiques

Diplôme d'université

présentiel ou à distance

Une Licence « Humanités »

Licence « Humanités »

à distance

DÉPÔT DES CANDIDATURES SUR

monmaster.gouv.fr ou ecandidat.parisnanterre.fr

à partir de mars 2025
ou Parcoursup pour L1 Humanités (janvier-mars 2025)

RENSEIGNEMENTS

www.parisnanterre.fr/offre-de-formation-/

DU Orator : mhumeau@parisnanterre.fr
Ducla et Licence Humanités : merlier@parisnanterre.fr
Master « Humanités classiques et Humanités numériques »
et agrégation de Lettres Classiques
hdeneux@parisnanterre.fr



L'ENFANTISME, la nouvelle cause des enfants

Une nouvelle génération de militants et penseurs dénonce l'oppression que notre société ferait peser sur les enfants, sous prétexte de les éduquer ou de les protéger. Au point pour les plus radicaux de prôner la mise en retrait totale des adultes. Plongée dans une galaxie de pensée, non exempte de dérives. BÉATRICE KAMMERER

Comment expliquer que dans un pays démocratique au suffrage dit «universel», 20% de ses ressortissants – tous ceux âgés de moins de 18 ans – soient arbitrairement privés de leur droit de vote sans que personne y trouve à redire? Telle est la question déconcertante que pose Clémentine Beauvais dans son essai *Pour le droit de vote dès la naissance* (Gallimard, 2024). Plus étonnante encore la réaction que suscite à tout coup la lecture de ce titre: «*C'est une blague?*» se demande-t-on incrédule. Cependant, force est de constater que peu d'objections subsistent à l'argumentaire méthodique de l'universitaire, également autrice à succès de livres pour la jeunesse: les enfants ne seraient pas assez instruits pour voter? On n'exige pourtant des adultes – et c'est heureux – aucun niveau de diplôme. Les enfants seraient trop influençables pour garantir la sincérité du scrutin? Le même argument était mobilisé en son temps pour discréditer le suffrage féminin! Les enfants ne seraient pas assez concernés par les décisions politiques? Ils en subissent toutefois les conséquences! Voter serait une responsabilité trop écrasante pour ces êtres immatures? On admet en revanche qu'un adolescent dès 13 ans peut être jugé pour ses actes et incarcéré, au même titre qu'un adulte. Autant de paradoxes soulevés par ces nouveaux défenseurs de la cause enfantine pour révéler l'ampleur des injustices essuyées selon eux par les plus jeunes.

Difficile de dater précisément le début de cette mobilisation. Pour le sociologue de l'enfance Ghislain Leroy, responsable du séminaire «Enfance(s) et sociologie(s)», tout aurait commencé en 2017, dans le sillage du mouvement #MeToo de dénonciation des violences faites aux femmes: «*Dès 2020, le mouvement s'est décliné dans le champ de l'enfance sous le hashtag #MeTooinceste. À cela s'est combinée la publication de best-sellers dénonçant les violences sexuelles sur mineurs tels que* Le Consentement *de Vanessa Springora ou* La Familia grande *de Camille Kouchner, qui ont impulsé une forte dynamique tant sociale qu'académique et militante.*» En témoigne, sur le plan institutionnel, la création en 2021 de la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise), présidée par le juge Édouard Durand.

LA PLUS TABOUE DES OPPRESSIONS

Côté militant, on a vu fleurir de nombreuses associations, telles que le collectif Enfantiste, fondé en 2022 par une ancienne activiste du mouvement féministe #NousToutes, qui a su rallier des figures de proue de la parentalité positive telles qu'Isabelle Filliozat ou Catherine Gueguen, et revendique l'objectif de «*lutter contre toutes les formes de violences faites aux enfants et aux ados* (...) *et contre les systèmes qui permettent ces violences dont l'adultisme*».

L'engouement des sphères académiques pour l'analyse des rapports de pouvoir des adultes sur les enfants semble non moins vif: «*En deux ans, on a recensé pas moins de quatre ouvrages collectifs et deux colloques. Du jamais vu!*» note le philosophe de l'éducation Sébastien Charbonnier, très actif sur ces questions.

© Mylène Blanc/Plainpicture

Il estime toutefois prématuré de parler d'un nouveau courant : « *L'usage des termes n'est même pas encore stabilisé.* » En effet, certains parlent de « domination adulte » ou « d'adultisme », des concepts parfois jugés trop partisans ; d'autres préfèrent celui d'« âgisme », qui englobe toutes les discriminations liées à l'âge, plus descriptif ; d'autres encore tentent de promouvoir des néologismes moins adultocentrés, comme « misopédie » (haine des enfants), ou « infantisme » pour désigner les ségrégations dont les enfants sont victimes du fait de leur âge, ou également « enfantisme » pour nommer réciproquement les initiatives de défense de leurs droits.

Tous s'accordent en tout cas sur la nécessité de ne plus cantonner les réflexions à la seule question des maltraitances. Aussi graves soient-elles, celles-ci ne seraient que la partie émergée d'un iceberg d'injustices et de discriminations, petites ou grandes, subies par les enfants : moqueries de la part des adultes, disqualification de leur parole ou de leurs émotions, non-respect de leur consentement, inadaptation du mobilier et des objets du quotidien, méthodes éducatives brimantes, exclusion arbitraire de lieux ou d'activités, la liste semble infinie ! « *Croire qu'il y a d'un côté les enfants maltraités et de l'autre les enfants choyés nous empêche de voir que tous sont victimes du même ordre social qui légitime le statut supérieur des adultes, et rend possibles les pires violences sur les enfants* », affirme la pédopsychiatre et chercheuse Laelia Benoit. Dans son essai *Infantisme* (Seuil, 2023), elle déplore un important retard dans la prise de conscience : « *Nous n'avons pas encore saisi que les stéréotypes sur les enfants sont des préjugés, comme nous l'avons compris pour le sexisme, le racisme et l'homophobie.* »

Les pourfendeurs des inégalités seraient-ils donc restés insensibles à la cause enfantine ? Tant s'en faut, estime Daliborka Milovanovic, présidente de l'Observatoire de la violence éducative ordinaire (Oveo) : « *Dès la fin des années 1990, la domination adulte était au cœur des débats dans les groupes de parents militants de la bienveillance éducative. Mais le concept était sans doute trop avant-gardiste pour se populariser à une époque où la simple idée d'interdire la fessée provoquait des levées de boucliers.* »

« L'oppression des enfants serait-elle comparable à celle des femmes ou des personnes racisées ? »

Il faut dire aussi que la lutte contre l'oppression des mineurs est longtemps restée l'apanage de sphères activistes radicales, imprégnées des idéaux libertaires soixante-huitards.

L'ouvrage du militant et essayiste Yves Bonnardel, *La Domination adulte* (Myriadis, 2015) illustre particulièrement cet héritage. Il y retrace l'histoire méconnue des mouvements antiadultistes, tels que le Front de libération des jeunes en 1971, ou le collectif Mineurs en lutte en 1978, orchestrés surtout par des adolescents. Il met aussi en lumière l'importante contribution des partisans de la « descolarisation » – comme la journaliste Catherine Baker (*Insoumission à l'école obligatoire*, 1985) ou encore l'écrivaine Christiane Rochefort (*Les Enfants d'abord*, 1976) – qui, à la suite du philosophe Ivan Illich (1926-2002), dénoncent l'instrument de contrôle social adultiste que représenterait l'école et revendiquent des modes d'éducation alternatifs, telle l'instruction en famille. Des positions iconoclastes, qui ont conduit certains à des dérives – on se souvient par exemple de la tribune, signée en 1977 par 80 intellectuels français, dont Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Françoise Dolto, pour réclamer la décriminalisation des rapports sexuels entre adultes et enfants – qui ont durablement rendu suspecte toute doléance en faveur de l'émancipation des mineurs.

UN IMPÉRATIF BIOLOGIQUE

À moins que notre propension à contrôler les enfants provienne de racines plus profondes, inscrites jusque dans l'ADN de notre espèce ? C'est la thèse du sociologue Bernard Lahire dans *Les Structures fondamentales des sociétés humaines* (La Découverte, 2023), qui accorde une place centrale à la question de la domination adulte. Pour lui, celle-ci serait le pendant naturel et indépassable de l'état de dépendance extrême dans lequel naît tout humain : « *Même quand il met en jeu un adulte bienveillant,* (le rapport parent-enfant) *ne peut manquer de créer le sentiment d'infériorité, de faiblesse, de dépendance chez l'enfant* », écrit-il ainsi, élevant cette inégalité au rang d'« *impératif transhistorique et transculturel universel* ». Une affirmation peu vérifiable, jugée trop essentialisante par de nombreux chercheurs, comme Sébastien Charbonnier : « *La dépendance biologique du bébé ne justifie pas qu'on maintienne sous tutelle un adolescent jusqu'à l'âge arbitrairement défini de sa majorité.* »

En outre, l'omniprésence à travers le temps et l'espace des abus de pouvoir des adultes, également mise en lumière par le psychiatre et anthropologue Daniel Delanoë dans *Les Châtiments corporels de l'enfant* (Érès, 2017), pourrait s'expliquer par d'autres hypothèses, bien moins légitimantes. La philosophe et psychanalyste Élisabeth Young-Bruehl – dont le livre *Childism* (2011, non traduit) a contribué à remettre le concept sur le devant de la scène – en identifie au moins trois, d'origine psychologique. La première serait due à l'angoisse de notre finitude, qui nous ferait percevoir l'enfant comme un successeur menaçant, à domestiquer et soumettre pour garantir la pérennité de nos valeurs. La deuxième serait liée à nos fantasmes de possession, où l'enfant, au motif qu'il est issu de nous, est réduit au rang de ressource à exploiter. Tandis que la troisième reposerait sur l'idée obsessionnelle que les enfants sont des parasites qui vivent sur notre dos.

Mais pour Laelia Benoit, qui s'est largement inspirée du travail de l'Américaine, il ne faut pas oublier la dimension systémique : « *L'infantisme n'est pas une névrose individuelle : c'est parce que nous avons collectivement subi et incorporé dès le plus jeune âge la honte d'être enfant et la croyance que ceux-ci étaient* inférieu*rs que nous autorisons à agir comme tel, perpétuant ainsi cet ordre social.* » L'indolence des adultes ne refléterait alors que leur soulagement d'être libéré de ce stigmate.

QUAND LES ENFANTS SE RÉVOLTENT

On a tendance à croire que la cause enfantine est un combat d'adulte. C'est oublier les nombreuses luttes menées par les enfants eux-mêmes.

1934 Colonie pénitentiaire de Belle-Île : la grande évasion

Le 27 août 1934, une cinquantaine d'enfants s'échappent de cet établissement à la discipline brutale, ancêtre des maisons de correction. La plupart sont orphelins et ont été incarcérés pour des faits mineurs, tels que le vagabondage (être sans-abri, considéré à l'époque comme un délit). C'est la violence d'un gardien qui met le feu aux poudres : la veille de l'évasion, un colon a été roué de coups pour avoir mangé son fromage avant sa soupe.

Immédiatement, les habitants de l'île bretonne sont réquisitionnés pour retrouver les fuyards, récompense pécuniaire à la clé. Une véritable « chasse à l'enfant », qui inspirera à Jacques Prévert son poème éponyme. Cette révolte des enfants permettra toutefois d'attirer l'attention de la presse et de mobiliser l'opinion publique en faveur de la protection de l'enfance, comme le décrira l'écrivain Sorj Chalandon dans son roman *L'Enragé* (Grasset, 2023).



Le réfectoire de la colonie pénitentiaire agricole et maritimede Belle-Île. Créé en 1880 pour accueillir les mineurs délinquants, ce « bagne » pour enfants ne fermera ses portes qu'en 1977.

© Archives départementales du Morbihan, 9 Fi 152/0263

1979 Mineurs en lutte : l'occupation de la fac de Vincennes

« Sécher c'est bien, fuguer c'est mieux ! » Tel était en 1979 le mot d'ordre de ces jeunes militants. Dénonçant le statut de mineur qui les condamne à la dépendance, ils réclament « *le droit à disposer librement de* [leur] *corps et de* [leur] *tête* ». Pas question de rentrer : la fugue se révèle une arme politique de contestation collective. Durant trois semaines, ils occuperont la faculté de Vincennes, « *le seul lieu de Paris où les flics n'arriveraient pas trop vite* », et exigent la création d'un centre d'accueil et d'information autogéré… En vain : discrédités par la presse de l'époque qui les soupçonne d'être manipulés, leurs rares soutiens adultes se verront découragés par des accusations de « détournement de mineurs ».



Hall du centre universitaire expérimental de Vincennes avant sa fermeture en 1980.

© Marc BULKA/Gamma-Rapho via Getty Images

2018 *Fridays for future* : une grève d'école pour le climat

Faire la grève de l'école pour obliger les gouvernements à agir pour le climat. C'est l'idée de Greta Thunberg, alors âgée de 15 ans, bouleversée par les incendies géants qu'a connu la Suède à l'été 2018, le plus torride depuis 262 ans. Armée de pancartes et de tracts, elle s'installe tous les vendredis devant le Parlement de Stockholm au lieu d'aller à l'école. Son succès, accéléré par les réseaux sociaux, la propulse vite à la tête d'une mobilisation internationale de millions de jeunes. Pour elle, l'inaction climatique est profondément adultiste : « *Vous dites que vous aimez vos enfants par-dessus tout, et pourtant vous volez leur futur devant leurs yeux.* » Non moins dénigrantes ont été les réactions à l'encontre de ces jeunes militants : tantôt surresponsabilisés comme la génération chargée de régler la crise climatique, tantôt accusés d'être perturbateurs et immatures. **B.K.**



Greta Thunberg en août 2018.

© Anders Hellberg - CC BY-SA 4.0

© The Noun Project

QUATRE FIGURES DE RÉFÉRENCE

Les références intellectuelles des défenseurs de la cause enfantine sont à l'image de ce mouvement encore émergent dont nul ne peut se revendiquer comme chef de file.



JANUSZ KORCZAK
(1878-1942). Considéré comme le père des droits de l'enfant, le médecin et pédagogue Janusz Korczak est souvent cité comme un des premiers défenseurs de la condition enfantine. Dans *Le Droit de l'enfant au respect* (1929), il s'insurge contre les abus de pouvoir dont les enfants sont victimes – « *Qui oserait bousculer, secouer ou frapper un adulte ?* (…) *En revanche, il nous paraît aussi anodin qu'innocent de donner une fessée à un enfant* » – car, pour lui, « *la hiérarchie des âges n'existe pas* ». À ce titre, il exige la fin des « *interdictions despotiques* », fait valoir le droit de l'enfant « *à être ce qu'il est* » contre la volonté des adultes de le façonner, et va jusqu'à réclamer une solde pour les écoliers, semblable à celles des soldats.



ALICE MILLER
(1923-2010). Les militants contre les violences éducatives puisent généralement dans l'œuvre de la psychanalyste Alice Miller, pionnière dans la dénonciation de la « pédagogie noire ». Dans son livre *C'est pour ton bien* (1980), elle retrace les violences subies dans l'enfance par des tortionnaires, comme Adolf Hitler, pour mettre en lumière le lourd tribut social associé à ces méthodes pédagogiques, et appeler les adultes à rompre avec cette transmission intergénérationnelle des maltraitances.



IVAN ILLICH
(1926-2002). Les critiques de l'école comme institution adultiste s'appuient souvent sur les travaux du prêtre philosophe Ivan Illich. Dans un de ses ouvrages les plus célèbres, *Une société sans école* (1971), empreint de la pensée contestataire des années 1970, il dénonce les effets pervers de l'école telle que nous la connaissons, qui formate et trie les élèves au lieu de les émanciper. À la place, il propose de « *déscolariser* » la société, c'est-à-dire d'ôter à l'école son monopole éducatif en promouvant une multitude de systèmes d'apprentissages, formels autant qu'informels, accessibles à tous les âges de la vie, et où chacun pourrait être tour à tour enseignant et élève.



ELISABETH YOUNG-BRUEHL
(1946-2011). Les théoriciens de l'« infantisme » se réfèrent notamment à la philosophe et psychanalyste Elisabeth Young-Bruehl, dont l'ouvrage *Childism* publié en 2012 à titre posthume a redonné un nouveau souffle à la cause enfantine. Elle y retrace l'origine du concept de « *childism* » (infantisme en français), apparu pour la première fois en 1975 sous la plume du psychiatre noir américain Chester Pierce, pour décrire « *la présomption automatique de supériorité de tout adulte sur tout enfant* ». Elle défend aussi l'idée que cette discrimination reposerait sur les mêmes logiques et mécanismes que le sexisme et le racisme. **B.K.**

© Edward Poznański/Musée de Varsovie, © DR, © Sigfrid Casals/Cover/Getty Images, © DR

Mot-clé : *childism*

Terme anglophone utilisé pour parler des inégalités enfant-adulte, sa définition est pourtant loin d'être claire. Certains l'emploient pour désigner les discriminations (comme le mot « sexisme ») ; tandis que d'autres lui attribuent un sens positif de défense des droits des enfants (comme dans « féminisme »). Une confusion qu'ont tenté de prévenir en français certains chercheurs comme Laelia Benoît, qui a proposé de distinguer l'**infantisme** (sens négatif), de l'**enfantisme** (sens positif).

Mais alors, si nous sommes toutes et tous voués, par le simple effet du temps, à nous émanciper de la condition enfantine, est-il encore pertinent de parler d'oppression ? « *La facilité avec laquelle on passe du statut de dominé à dominant ne change rien au fait que le système est inégalitaire* », rappelle Sébastien Charbonnier. Loin d'adoucir le joug, cette « *instabilité temporelle* » de la classe sociale des enfants, sans cesse amputée de ces membres les plus expérimentés par le passage à l'âge adulte, pourrait au contraire le rendre particulièrement pernicieux, en grevant toute possibilité de mobilisation collective et rébellion. Telle est notamment la position défendue par Tal Piterbraut-Merx dans sa thèse de doctorat en philosophie, publiée en 2024 sous le titre « La domination oubliée » et saluée comme une des tentatives les plus abouties d'analyser le statut social de l'enfance. Contre cet effet générationnel, l'universitaire enjoint chaque adulte à donner corps et voix à ses souvenirs d'enfant opprimé, une manière de « *conjurer l'oubli* ».

Plus débattue est la qualification précise de la relation adulte-enfant : si certains des penseurs et militants l'envisagent comme une simple domination, d'autres vont, à la suite de la sociologue féministe Christine Delphy qui avait avancé cette idée dès 1995, jusqu'à dénoncer un rapport d'exploitation, semblable à celui que le marxisme a décrit entre ouvriers et patrons. Après tout, les discours politiques ne nous rappellent-ils pas régulièrement qu'une bonne démographie s'avère nécessaire au financement des retraites ? Dès lors, l'oppression des enfants serait-elle comparable à celle des femmes ou des personnes racisées, deux catégories longtemps privées de leur autonomie et de leur citoyenneté au nom de leur supposée infériorité ? Là encore, la question fait débat.

REPENSER LA POSTURE DE L'ADULTE

Certains, comme la sociologue spécialiste des discriminations liées à l'âge, Juliette Rennes (1), contestent la pertinence d'une analogie entre les rapports sociaux de sexe et d'âge, envisageant plutôt ce dernier comme un antagonisme entre travailleurs et inactifs, qui stigmatiserait à la fois les retraités et les enfants. D'autres avancent plus simplement le devoir de protection des adultes envers les enfants, qui fonderait la spécificité de leur lien et justifierait, au moins en partie, leur mise sous tutelle : après tout, comment les enfants pourraient-ils savoir ce qui est bon pour eux alors qu'ils ne connaissent rien des dangers et des enjeux du monde dans lequel ils grandissent, et qu'ils n'ont pas encore les capacités cognitives pour en anticiper les conséquences ?

Une légitimation qui a le don d'énerver Daliborka Milovanovic : « *Protéger l'enfant ne signifie ni le brimer ni le dominer, mais au contraire, lui donner le maximum d'opportunités de choisir et d'exercer ses droits, à égalité avec les adultes. Cela ne nous libère évidemment pas du devoir d'intervenir en cas de danger.* » Cette manière d'envisager la protection passerait en particulier par l'abandon du statut juridique de mineur, jugé inopérant et injustement discriminant, comme l'explique Sébastien Charbonnier : « *Il institue une exception au droit commun qui, loin de protéger l'enfant, le cantonne à cette zone de non-droit qu'est la famille, dont on sait aujourd'hui qu'elle est statistiquement le premier lieu de violences physiques, psychologiques et sexuelles.* » En outre, son application se révèle trop souvent opportuniste, soulignait en 2023 la revue *Mouvements* en citant le cas des mineurs étrangers isolés, maintes fois accusés de mentir sur leur âge et exclus à ce titre de la possibilité d'être protégés. Faudrait-il donc aller jusqu'à abolir, comme le suggère la politologue féministe Joan Tronto, l'institution famille elle-même (2), ou du moins l'élargir ? « *Beaucoup de travaux ont montré que les formes plus étendues de parentalité ou d'éducation, présentes dans de nombreuses cultures, sont plus protectrices que la famille nucléaire occidentale* », rappelle Sébastien Charbonnier.

À moins que le nœud du problème ne réside dans la définition même de ce qui constitue une posture adulte pleinement éthique et émancipatrice ? De Maria Montessori, qui prônait le respect de la nature enfantine, à l'expérience du pensionnat de Summerhill de A.S. Neill (1883-1973) où rien – ou presque – n'était interdit, en passant par la pédagogie « critique » de Paulo Freire (1921-1997) encourageant la contestation du cadre, l'histoire des sciences de l'éducation regorge de tentatives de répondre à cette question… sans jamais parvenir à un consensus. Et pour cause : « *Tout dépend si on envisage l'émancipation comme un processus psychologique d'individuation ou comme un mouvement collectif d'*empowerment », avertit le sociologue Ghislain Leroy. Il récuse à ce titre l'idée radicale, portée par les partisans de la déscolarisation, selon laquelle tout projet pédagogique serait par essence infantiste, puisque initié par la volonté d'un adulte : « *Les psychologues interactionnistes comme Lev Vygotsky ou Jerome Bruner ont montré depuis longtemps que notre construction individuelle ne se faisait pas dans une totale autodétermination mais grâce à l'étayage d'autrui.* » On peut de surcroît se souvenir que l'oppression des femmes ou des minorités racisées est beaucoup passée par une interdiction de fréquenter les lieux d'éducation, écoles et universités.

Plus contestable encore serait le principe, également promu par certains militants infantistes, que l'enfant n'aurait besoin pour s'émanciper que d'une mise en retrait de l'adulte. Outre la difficulté à imaginer comment une telle posture pourrait ne pas s'apparenter à un abandon, ce serait oublier combien notre liberté individuelle est soumise aux règles d'un monde social qui nous préexiste et qui détermine en large partie nos goûts, nos comportements et nos aspirations. Et les enfants, même petits, ne semblent pas y échapper, si on en croit les travaux du sociologue Wilfried Lignier, qui a fait part dès la crèche des rapports de domination entre enfants – sexistes, classistes – calqués sur ceux des adultes : « *Une simple posture de retrait reviendrait non pas à laisser l'enfant exprimer sa nature profonde, mais à laisser les autres acteurs sociaux le modeler et possiblement, lui faire violence* », avertit Ghislain Leroy. Dès lors, considérer l'enfant comme un égal, sans nier son inexpérience ni l'y réduire, prendrait alors la forme d'une ligne de crête délicate, où l'indispensable enseignement des règles de vie sociale se doublerait d'un droit non moins essentiel à les critiquer, les contester et, pourquoi pas, les réinventer. ●

NOTES

(1) Juliette Rennes, « Conceptualiser l'âgisme à partir du sexisme et du racisme. Le caractère heuristique d'un cadre d'analyse commun et ses limites », *Revue française de science politique*, vol. 70, 2020/6.

(2) Vanina Mozziconacci, « Étendre la famille ou l'abolir ? Utopies féministes du care », *TransFormations. Recherches en éducation et formation des adultes*, n° 26, 2024/1.

LE NÉOLITHIQUE en pleine révolution

Par Jean Guilaine

Tout commence au Proche-Orient environ 9500 ans avant notre ère. L'agriculture, la ville puis l'État y seraient apparus avant de se diffuser en Europe, c'est ainsi qu'on se représentait jusqu'ici l'origine de la civilisation. Une série de découvertes récentes vient bousculer ce récit.

Les récentes recherches sur le Néolithique ont profondément renouvelé l'état de nos connaissances. Elles nous contraignent à repenser certaines questions touchant à nos origines. Tout d'abord, l'idée d'une lente et progressive maturation des esprits humains, accompagnée de réalisations techniques et d'organisations sociales d'une complexité croissante, se trouve de plus en plus contestée par l'avancement des travaux de terrain. Déjà, dans le courant des années 1950, le rempart et la tour de Jéricho, en Judée, avaient surpris par leur ampleur architecturale : personne alors ne pensait que les hommes du « Néolithique précéramique A » (le PPNA, pour Pre-Pottery Neolithic A), vers 9 000 ans avant notre ère, aient pu élaborer de telles constructions. Dans la décennie soixante, les projecteurs se sont braqués sur l'Anatolie (Turquie), jusque-là considérée comme périphérique, avec la révélation de la « ville » de Çatal Huyuk. Ce site, daté du 7e millénaire avant notre ère, montrait une néolithisation* peu ou prou aboutie, mais se singularisait surtout par ses expressions iconographiques originales. C'est à partir de cette documentation que fut développée l'idée d'un dualisme femme-taureau : on tâcha d'en retrouver les archétypes aux sources mêmes de la néolithisation, et l'on souligna la part de l'imaginaire à l'origine de la domestication du vivant.

Jean Guilaine Archéologue et professeur émérite au Collège de France, il est un spécialiste de la préhistoire et de la Protohistoire. On lui doit de très nombreux ouvrages dont *Les Chemins de la Protohistoire*, Odile Jacob (2017) et le récent recueil *L'Aube des moissonneurs* (entretiens avec Laurence Turetti et Georges Chaluleau), Verdier (2023).

La fouille des sites de Nevali Çori et de Göbekli, plus tard, suscita un autre étonnement. Non seulement une architecture stupéfiante avec ses piliers en T sculptés avait émergé précocement dans la région d'Urfa, mais ses auteurs tiraient encore majoritairement leur alimentation de la prédation. Que des chasseurs, même « évolutifs », aient été à même de construire de tels bâtiments nous a contraint à supposer des sociétés plus « avant-gardistes » que ce que nos esprits supputaient pour ces phases de transition vers le Néolithique. Les récentes découvertes de Karahantepe (dans le sud-est de la Turquie actuelle) et autres sites voisins ne font que confirmer cette nécessité de repenser nos classifications chrono-culturelles. On aimerait en savoir davantage sur les structures sociales de cette « culture d'Urfa ». Et aussi pourquoi de telles réalisations sont demeurées confinées à l'Anatolie méridionale et n'ont pas diffusé vers le sud dans l'ensemble de l'espace du « PPNA ».

LE « NÉOLITHIQUE » A-T-IL ENCORE UN SENS ?

Un tel questionnement n'est pourtant pas nouveau. D'autres convictions bien ancrées ont été démenties par des travaux ultérieurs, par exemple à propos du mégalithisme. Dans l'esprit de l'archéologue australien V. G. Childe (1892-1957), qui accordait à l'Orient une primauté culturelle indéniable, position alors largement partagée, l'Occident ne devait son développement qu'à une série d'influx ayant leur source en Méditerranée de l'Est. On se représentait alors des « missionnaires mégalithiques » apportant leurs connaissances techniques à un Occident « barbare », celui-ci essayant de reproduire maladroitement sinon grossièrement les réalisations parfaites de l'autre extrémité de la mer. Il fallut l'arrivée du radiocarbone dans la pratique



Le site de Karahantepe en Anatolie (Turquie), étudié depuis 2019, constitue une étape majeure dans la compréhension des premières sociétés néolithiques.

© Necmi Karul

archéologique pour démontrer que l'Europe occidentale avait précédé le mégalithisme du Levant et avait créé par elle-même des monuments d'envergure en dehors de toute influence extérieure. Et ceci qu'il s'agisse des grandes stèles bretonnes (dont le grand menhir de Locmariaquer, la plus haute pierre dressée d'Europe), des alignements de Carnac (aujourd'hui attribués au 5e millénaire) ou des premiers dolmens à couloir groupés sous leur imposant tertre. Les « barbares » devenaient tout à coup d'originaux créateurs.

Ces exemples montrent combien nos classifications « rationnelles » sont régulièrement contestées par des découvertes qui sont autant de révolutions dans la discipline. Les participants au World Neolithic Congress, tenu en Turquie du 4 au 8 novembre 2024, se sont donc posé à nouveau une vieille

question : comment définir le Néolithique, et le mot a-t-il encore un sens ? Tant que la période est définie sur la base de la pratique agricole, la question de la localisation des « foyers » dans la perspective du modèle « centre/périphéries » reste claire. Dès la fin du 19e siècle les botanistes (De Candolle, par la suite Vavilov) avaient déjà conclu que le blé avait été domestiqué en Asie du Sud-Ouest, le riz en Chine et le maïs en Amérique centrale. À compter du milieu du 20e siècle, le développement des chantiers de fouilles a permis à la fois d'affiner dans ces sphères les régions plus particulièrement motrices et les étapes de la domestication. Ce faisant, les espaces secondairement néolithisés à partir de ces épicentres sont clairement apparus.

LA FIN DU MODÈLE UNIQUE CENTRE-PÉRIPHÉRIE

L'Europe notamment constitue une aire à peu près totalement débitrice du foyer levantin même si la propagation y donne lieu, entre le Proche-Orient et l'Atlantique, à un incessant renouvellement des cultures diffusantes. Longtemps les débats ont porté sur les modalités de cette dérive : migrations ou simple transmission culturelle. Il semble que la génétique ait répondu : les populations néolithiques mixent des gènes orientaux à ceux des populations autochtones de chasseurs-cueilleurs. Il a donc existé, sans doute dans des proportions variables selon les régions, des intrus se mêlant à des indigènes.

Mais à côté des berceaux majeurs de la néolithisation et des espaces « colonisés » existent diverses aires culturelles qui ne répondent pas au modèle classique centre/périphéries. Les questions qu'elles suscitent sont donc les suivantes : comment ces zones ont-elles accédé à la production ? Comment les définir ? Quel a été leur degré de résistance à l'agriculture dans le temps et l'espace ? Avec quel « retard » ont-elles basculé dans l'économie agricole/horticole ? Leur passage à la production sur la base des espèces indigènes s'est-il produit par simple dynamique locale en dehors de toute pression externe ? Ou bien la perméabilité des contacts humains a-t-elle joué dans le fait de mieux tirer parti des plantes autochtones ? Ces interrogations valent pour l'Afrique saharienne, berceau agricole (tardif) de végétaux indigènes, mais où l'élevage avait été introduit anciennement à partir du noyau oriental. Des questions similaires se posent pour l'Amazonie ou diverses régions de l'aire pacifique.

Parmi les aires de « résistance » à la production, le Jomon japonais est souvent cité en exemple. En dépit de quelques manifestations plus anciennes, l'agriculture ne se développera réellement sur l'archipel qu'avec le Yayoi, aux ultimes siècles du dernier millénaire avant l'ère commune (ou aire chrétienne), mais à un stade déjà « métallurgique ». On ne peut guère parler alors de Néolithique. Mais comment désigner le Jomon lui-même ? Lors de ses étapes récentes, il connaît déjà la sédentarité, le village et les différences sociales, autant de critères souvent considérés comme néolithiques. Un autre exemple est celui des populations de la côte nord-ouest américaine qui associent pratique du stockage, festivités à potlatch (cérémonies complexes mêlant distribution, échange et destruction de biens, ndlr), esclavage. L'agriculture n'est donc pas le seul critère permettant de diagnostiquer l'émergence des sociétés dites « complexes ».

Résumons. Il n'existe pas un modèle-type de néolithisation, mais une évidente variété de processus qui ont conduit aux exercices de production alimentaire, aucune expérience n'étant réductible à une autre. Ces pratiques sont dysharmoniques à l'échelle de la planète. Les évolutions sociales sont indépendantes de l'usage agricole.

L'INVENTION DES VILLES

Un second problème semble émerger à partir des questions soulevées par le World Neolithic Congress. Une confusion s'installe quelquefois entre le terme « néolithisation » (un thème clé de la rencontre) et « Néolithique » alors que le premier mot ne représente que la mise en place du second. Là où il s'implante, le Néolithique a une durée de quelques millénaires et, au fil de ceux-ci, est le siège d'importantes évolutions qui font partie de son histoire : mégalithismes, stèles anthropomorphes, techniques du travail du sol (attelage, joug, araire) et de transports (véhicules à roues), métallurgie, inégalités sociales, mégasites, etc. Tout ceci s'intègre à son déroulement, lequel ne saurait se limiter aux processus de son émergence. La question des structures sociales, de leur variété, de leur évolution semble essentielle dans la mesure où elles semblent déboucher *in fine* sur l'apparition du fait urbain (la « révolution urbaine » de V. G. Childe). Historiens et archéologues ont toujours eu des difficultés à définir la différence entre les villes et les gros villages néolithiques. On admet que l'urbanisation serait acquise à travers la reconnaissance d'un changement d'échelle en regard des réalisations villageoises : envergure des monuments publics, grandiloquence architecturale, individus impliqués dans des activités non agricoles, dirigeants politiques maîtres des flux économiques, contrôle des circulations par des sceaux ou des formes d'écriture, recherche par les élites de marqueurs emblématiques afin d'afficher leur supériorité sociale.

Le modèle originel regroupant la plupart de ces critères est généralement évoqué à travers l'exemple d'Uruk qui semble en cela se distancier des mégasites néolithiques européens d'Ukraine (culture de Trypolié) ou du Sud ibérique (Valencina de la Concepción). Or, la Chine nous révèle désormais des agglomérations datées du Néolithique terminal qui, dès la fin du 4e millénaire et tout au long du 3e, possèdent, à l'instar du Moyen-Orient, la plupart des critères politiques, architecturaux, économiques, sociaux d'une ville ou d'un État. Et d'abord par l'envergure de ces établissements : Taosi (280 ha), Shimao (400 ha), Nanzuo (600 ha). Ensuite par la pyramide sociale (palais, quartiers et tombes de l'élite, habitat et cimetières du commun) à propos de laquelle on n'hésite plus à parler de monarchies locales à la tête de petits États. La richesse des mobiliers extraits des sépultures des dignitaires du régime souligne le fossé séparant ceux-ci du « menu peuple ». Tout ceci présumant un système coercitif exercé par des milices au service des dirigeants. À l'évidence, les étapes récentes du Néolithique chinois (on estime que Nanzuo s'inscrit dans les phases évoluées de la culture de Yang Shao) ont été le cadre d'une révolution urbaine trop longtemps ignorée des narrateurs d'une histoire universelle : en témoignent les réalisations architecturales (envergure des murs d'enceinte) ou hydrauliques (énormes barrages et système complexe de canaux du site de Lianzhu dans le Bas-Yangsi).



Hypothèse de restitution de la ville d'Al-Rawda (Syrie) vers 2200 avant notre ère : un exemple d'urbanisation dont l'organisation laisse penser que cette cité fût « pensée » avant d'être bâtie (modèle 3D : Y. Ubelmann, C. Castel ; photographie aérienne : O. Barge).

Le Néolithique a constitué une étape cruciale dans la genèse du monde urbain.

Nos perspectives doivent donc être revues. De la même façon que le Néolithique du Proche-Orient ne saurait être élevé au rang de modèle général, de même la « révolution urbaine » ne peut se réduire à l'exemple mésopotamien. N'oublions pas, vers la même époque, l'exemple péruvien d'émergence des grands centres cérémoniels à pyramides (Caral). Autant de raisons pour souligner combien le Néolithique a constitué une étape cruciale dans la genèse du monde urbain.

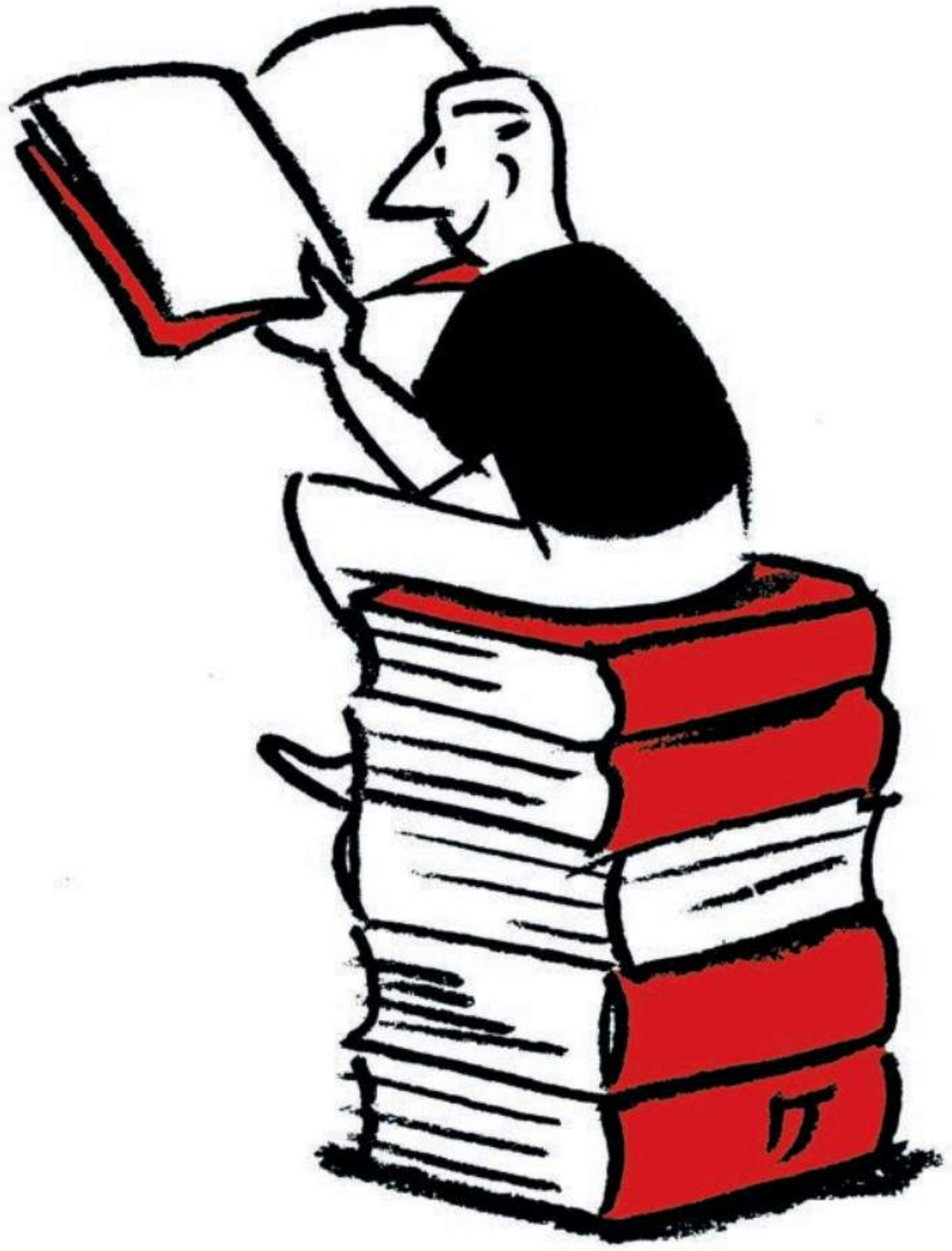
Que conclure plus globalement ? D'abord que les repères matériels classiques du Néolithique (céramique, polissage de la pierre, instruments de mouture) ont peu à peu beaucoup perdu de leur signification d'origine. La céramique est présente chez des chasseurs-cueilleurs est-asiatiques dès -20 000 à -15 000 ans alors que les premiers néolithiques du Levant (le PPNB) l'ignorent. Des prédateurs de l'aire pacifique polissent la pierre. À Ohalo II (Israël), céréales et graminées sont broyées dès -23 000 ans et les populations du Paléolithique supérieur de Chine en font de même avec le millet sauvage. À une échelle planétaire, la déclinaison d'apparition de ces marqueurs matériels n'est donc nullement concordante. Et l'engrenage de la « complexité sociale » pas davantage, des sociétés de chasseurs-cueilleurs l'expérimentant en dehors de la pratique agricole. Des architectures monumentales semblent précéder une économie de production aboutie (Göbekli, Turquie). Quant aux premières concentrations urbaines, elles peuvent émerger en Mésopotamie dans un contexte d'aridité grâce à la création de systèmes hydrauliques alors qu'à l'inverse, dans les basses-plaines chinoises du Yangsi, elles voient le jour à partir d'une gestion d'un trop-plein aquatique dont elles doivent se prémunir. Les routes vers le Néolithique, puis vers la ville, ne font donc que se diversifier de plus et plus et le néolithicien n'a de cesse de construire des modèles adaptés à chacune des aires géoculturelles envisagées. Au fond, un éloge de la différence. ●

MOTS-CLÉS

Néolithisation : ensemble des innovations techniques (agriculture, élevage, etc.) qui marquent la transition du paléolithique au néolithique, et qui amènent à des changements sociaux, économiques et anthropologiques progressifs mais radicaux.

Protohistoire : notion qui désigne la longue période qui englobe Néolithique, âge du bronze et âge du fer, soit d'environ - 10 000 ans au 1er millénaire avant notre ère.

© Mission archéologique franco-syrienne d'Al-Rawda.



© Nishant Choksi

DOSSIER

Pourquoi *avons-nous besoin* de récits ?

DOSSIER

P. 42 Le récit, trame de **l'humanité**

P. 48 Les **théories des récits** au 20e siècle

P. 50 **Jean-Marie Schaeffer :** « Quand nous ne savons plus nous raconter, c'est notre identité qui vacille »

P. 54 « **Écoutez-moi !** C'est de ma chair qu'il est question »

P. 56 Inventer **l'au-delà**

P. 59 Comment Netflix façonne **nos imaginaires**

P. 62 Quand le **storytelling** prend le pouvoir

P. 68 **À l'aveugle :** Qui a écrit ce texte ?

P. 70 Bibliographie sélective

« *Tout est fiction* », écrit Nancy Huston : le nom qu'on donne à son enfant, la généalogie qu'on se forge, les grands récits fondateurs et les utopies collectives. Ces récits – personnels, littéraires, religieux, artistiques, politiques – structurent notre appartenance au monde, nous lient avec autrui et nous ouvrent vers un ailleurs quand l'atmosphère est trop suffocante. Les récits ont envahi toutes les sphères de la société, et font l'objet d'un intérêt théorique, au point de donner lieu à un nouveau champ de recherches : les *narrative studies*. Pourquoi un tel engouement ? Existe-t-il une grammaire universelle des récits ? Et dans quelle mesure peuvent-ils nous aider à penser/panser le monde ? •

DOSSIER COORDONNÉ PAR CÉCILE PELTIER

Le récit, trame de l'humanité

Pas de culture sans récits. Avec eux, les humains donnent sens à leur condition de mortels tout en proposant des modèles de comportement et de vie en commun. Un pouvoir remis en cause par l'inflation des récits de soi, au détriment des récits partagés. TIPHAINE SAMOYAULT

Enfermés dans un labyrinthe terriblement complexe, les personnages doivent imaginer des solutions pour ne pas mourir à l'intérieur. Que font-ils pour en émerger vivants ? Ariane donne une pelote de laine à Thésée qui n'a qu'à la dérouler pour retrouver l'entrée. Dédale, l'architecte du labyrinthe, qui s'y trouve emmuré avec son fils, a une autre idée. Il crée des ailes avec des plumes et de la cire pour s'échapper par les airs et s'en sortir par le haut. Ce mythe dans la version qu'en ont dispensée les Grecs est aussi un récit qui fournit une raison au récit lui-même. La vie, le monde sont un labyrinthe dans lequel nous cherchons une issue : on veut leur donner du sens, alors on tire le fil qui les ordonne ; on veut fuir la réalité et on s'en extrait en se racontant des histoires.

Tous les récits et mythes, à leur manière, nous consolent de ne pas être immortels. Ils répondent au mystère qui nous conduit à vivre pour mourir. C'est pourquoi les mythes d'origine expliquent toujours, d'une façon ou d'une autre, comment nous sommes devenus mortels, tout ce qui a entraîné le fait que l'humain est ce qu'il est aujourd'hui et qu'il a de fait toujours été, c'est-à-dire un être promis à la mort, sexué, organisé en société, obligé de travailler pour vivre, soumis à une condition tragique.

Le besoin de récit est un invariant anthropologique : c'est une banalité, mais il est bon de la rappeler tant elle est inséparable de l'existence même du langage. Le récit, le langage : tous deux impliquent continuité et discontinuité, ordonnancement et brèches. Le récit*, qu'on peut définir comme la prise en charge, par un conteur ou une conteuse, d'une suite d'événements, réels ou fictifs, présentés dans un certain ordre, n'a pas d'origine précise et réplique de lui-même au défaut d'origine. Il répond aux questions que nous nous posons, traite de ce que nous ne savons pas, de ce que nous ne comprenons pas. Il est très important de se souvenir que ces mythes qui donnent un fondement aux choses, aux mondes et à nos existences, sont d'abord des histoires vraies (*lire p. 44*). Ils sont fondateurs précisément parce qu'on y croit et qu'ils donnent sens à tout ce qu'on vit, à tout ce qu'on voit, à chaque espèce d'arbre et à chaque créature vivante.

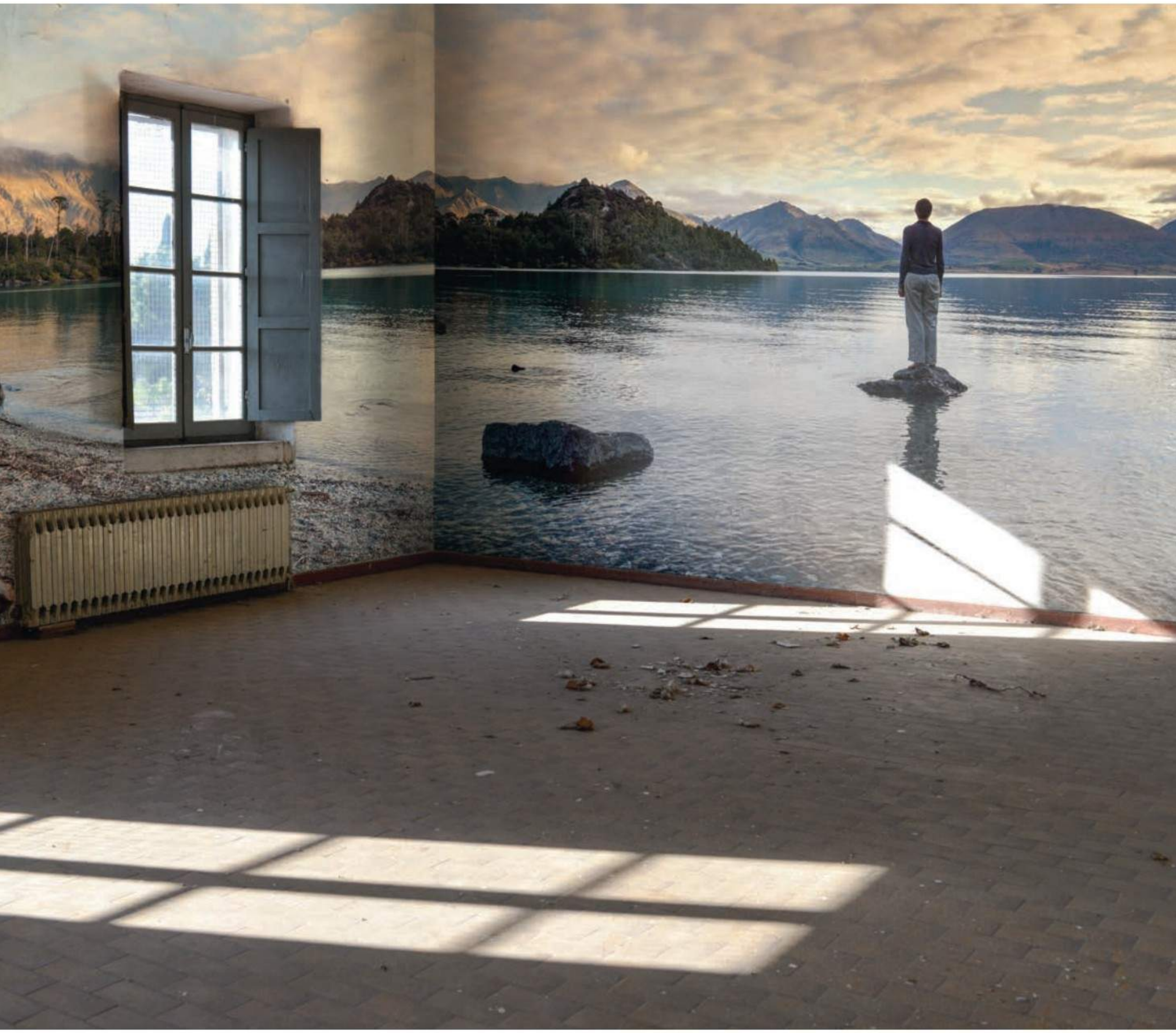
La tradition juive attribue pour sa part la naissance du récit à la perte. Le philosophe et historien Gershom Scholem raconte cette perte originelle dans *Les Grands Courants de la mystique juive* (1941) de la façon suivante : « *Nous ne pouvons plus allumer un feu et nous ne connaissons plus les méditations secrètes qui appartiennent à la prière, mais nous savons la place dans les bois où cela s'est passé, ce doit être suffisant ; et cela suffit* (1). »

Tous les récits et mythes, à leur manière, nous consolent de ne pas être immortels.

Le récit raconte le feu et la perte du feu. Il se fait mémoire de ce qui s'est perdu et reste en lien, même ténu, même sécularisé, avec ce mystère. Dans *Le Feu et le Récit* (Payot & Rivages, 2015), le philosophe italien Giorgio Agemben fait de cette histoire une allégorie de la naissance de la littérature.

Inventant une histoire, c'est à nous-mêmes que nous essayons de dire quelque chose, en ouvrant un dialogue avec les puissances qui nous dépassent. Comme l'explique Pierre Judet de la

Tiphaine Samoyault est l'autrice de récits, d'essais et critique littéraire. Elle est directrice d'études à l'EHESS et tient depuis trois ans le feuilleton du *Monde des livres*.



© Lou Camino/Hans Lucas

Combe dans *Quand les dieux rôdaient sur la terre* (Albin Michel, 2024) : « *Avec les mythes, on quitte donc, pour un temps, l'incertitude de la vie de tous les jours, où on ne sait jamais ce qui va nous tomber dessus.* (…) *Le mythe a cette grande qualité qu'il donne une image achevée de l'existence. Non pas une image imposée, autoritaire, mais ouverte à l'invention.* » Et c'est juste lorsqu'ils ont commencé à ne plus croire vraiment à ces histoires de dieux que les Grecs se sont mis à décliner indéfiniment ces récits foisonnants, en y trouvant autre chose qu'une réponse : un amusement, une consolation, un art. Ce qu'on se raconte devient inséparable de la façon dont on le raconte ; le récit se mue d'abord et avant tout en un art du récit. C'est pour cela que les histoires s'avèrent inépuisables : elles parlent toutes plus ou moins de la même chose, mais de manières toujours différentes.

ENSEIGNER ET ÉMOUVOIR

Raconter une histoire tend parfois à réaffirmer la légitimité des normes, mais peut-être aussi inverser le cours des choses : faire silence et écouter les animaux qui parlent, voilà par exemple le sens de la fable.

Il n'y a pas que les histoires qu'on invente ou qu'on s'invente, mais celles qu'on écoute. Il y a les conteuses et les conteurs, les audi-



Edward John Poynter, *Orphée et Eurydice*, peinture à l'huile sur toile, 1862.

Aux sources des mythes

Alors qu'elle se promène le long d'un fleuve, Eurydice est piquée à mort par un serpent. Inconsolable, son amant Orphée descend aux Enfers où il parvient à convaincre Hadès de la libérer. À une condition : il devra quitter les Enfers, Eurydice sur ses pas, sans se retourner. Mais Orphée regarde derrière lui et Eurydice est perdue. Il existe contre toute attente des versions proches de ce mythe fondateur de l'Occident, en Asie, en Océanie, jusqu'en Amérique ! Selon l'historien Julien d'Huy (*L'Aube des mythes*, La Découverte, 2023), cette proximité n'est pas le fruit du hasard, mais celui d'une diffusion des mythes au fil des grandes migrations de l'humanité. Les plus anciens remonteraient au Paléolithique, avant la première sortie d'Afrique d'*Homo sapiens* entre 50 000 et 60 000 ans. Une démonstration d'autant plus fascinante que nous en trouvons les trace encore aujourd'hui dans les religions ou les récits biologiques.

Le grand apport de Julien d'Huy se situe dans le recours aux méthodes issues de la phylogénétique. Elle consiste à découper les mythes en petites unités de sens (mythèmes), et à modéliser leur évolution sous forme d'arbres phylomythologiques. Ce travail, qui permet d'observer comment ils divergent les uns des autres au fil du temps, jette un nouvel éclairage sur les travaux de ses prédécesseurs (Franz Boas, Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss…). Dès la fin du 19e siècle, constatant la proximité des récits des deux côtés du détroit de Béring, les tenants de la mythologie comparée ont fait l'hypothèse d'une origine paléolithique. L'étude de la répartition des mythes (aérologie) montre en effet que la présence de certains motifs complexes, uniquement dans certaines zones, pouvait être la trace d'anciennes migrations. Ces travaux ont conduit à dresser une grande carte des aires culturelles, explique Julien d'Huy **(1)**, « *mais nous n'avons pas les flèches de diffusion, le mouvement, et on ne sait pas où tout commence* ». La philomythologie « *permet de déterminer les points d'origine, et de mieux de reconstruire les récits qui étaient à la racine des arbres de diffusion des mythes* ».

Il existe au final un nombre très limité de mythes liés à la mort, souvent fondés sur une structure commune : celle d'une humanité immortelle, où la mort fait irruption après une transgression humaine de l'ordre établi. Elle est souvent en lien avec des êtres mortels (Lune) ou immortels (reptiles ou amphibiens). Julien d'Huy y voit la preuve de la permanence des mythes, transmis de génération en génération. « *On ne discute pas les mythes du groupe ; on les transforme en croyant les répéter* », écrivait Lévi-Strauss en 1971. Des mythes qui, en réduisant « *le scandale de la mort à la répétition d'un acte premier* », comportaient sans doute une « *dimension consolatrice* ». ●

CÉCILE PELTIER

NOTE

(1) « Archélogie de la psyché : Sapiens, la mort et ses mythes », *Carbone 14, la magazine de l'archéologie*, France Culture, 30 septembre 2023.

© Incamerastock / Alamy Banque D'Images.

Chaque roman dit à son lecteur ou à sa lectrice : les choses sont plus compliquées que tu le penses.

teurs et les auditrices ; ce qui se transmet et ce qui se recueille. On peut être tour à tour l'un et l'autre. Il faut avoir quelque chose à raconter qui intéresse celles et ceux qui écoutent. Généralement, ce qui nourrit le récit est lointain : dans l'espace ou dans le temps. « *Celui qui a fait un voyage a quelque chose à raconter* », dit le proverbe. Le philosophe Walter Benjamin distribue les anciens conteurs en deux groupes différents, le navigateur et le sédentaire. Le premier narre les lointains géographiques, le second, fort de sa connaissance du passé, les lointains historiques. Ces deux archétypes se croisent bien entendu au fil du temps, mais ils ont en commun de maîtriser l'art des lointains tout en lui conservant un aspect inépuisable et merveilleux, pourtant inséparable du savoir, transmis en même temps.

D'où le déclin progressif du récit à l'époque moderne : le conte y aurait été détruit par l'information. En rapprochant les lointains et en les mettant tous au même niveau, l'information priverait de la distinction entre le remarquable et l'insignifiant. « *Cela tient,* écrit Benjamin, *à ce qu'aucun fait ne nous atteint plus qui ne soit déjà chargé d'explications. Autrement dit : dans ce qui se produit, presque rien n'alimente le récit, tout nourrit l'information. L'art du conteur consiste pour moitié à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explication* **(2)**. » C'est précisément cela qui suscite l'intérêt : le récit nous contraint à trouver des réponses par nous-mêmes. Nous entretenons avec lui une relation cognitive : nous escomptons qu'il nous apprenne quelque chose d'inattendu, ou qu'il développe nos capacités d'interprétation.

Nous nourrissons aussi avec lui une relation d'un autre ordre, qui est affectif : nous voulons qu'il nous émeuve, nous fasse peur, nous fasse du bien, nous attriste, ou nous console. Ces émotions se révèlent d'une nature particulière : nous les éprouvons apparemment comme celles qu'on ressent dans le réel – il arrive qu'on pleure vraiment en lisant ou en regardant une histoire triste –, tout en sachant qu'il ne s'agit pas du réel. Chacune et chacun peut, dans son rapport aux récits, privilégier l'une ou l'autre relation, préférer l'identification et l'émotion ou choisir plutôt l'interprétation et la cognition. Mais souvent, elles ne vont pas l'une sans l'autre. Un dernier lien nous attache au récit, c'est le plaisir esthétique, qui tient à la façon dont il est raconté et qui peut motiver l'attention : une forme, un rythme, une variante inattendue, un suspens, une image inédite.

LE RÉCIT DE SOI

Avec les récits, nos vies se dessinent toujours plus grandes, plus fortes, plus dramatiques, plus denses, plus pleines et plus rapides. Le récit intensifie le réel. Il ne lui donne pas seulement de l'ordre et du sens, mais de la densité. Il en démultiplie les possibilités. On peut faire la guerre avec Achille, se noyer avec Martin Eden, s'égarer dans la forêt avec le petit chaperon rouge, errer dans la fête avec Lol V. Stein, traverser les océans sur l'*Hispaniola* à la recherche de l'île au trésor, aller sur la Lune avec Cyrano de Bergerac ou au fond des mers avec Nemo, aimer Bérénice en même temps qu'Aurélien, détester Hippolyte qui n'aime pas assez Phèdre, grandir avec Harry Potter, mourir au combat comme Patrocle, sauter ou ne pas sauter sous le train avec Anna Karénine…

L'imagination a longtemps tracé une voie vers le savoir, à côté de l'intelligence et de la sensibilité, donnant accès à une réalité augmentée. Elle aide à construire sa personnalité, à projeter des rêves, à soulager les peines, à s'accomplir. Ainsi, à côté des récits qu'on partage, il y a les histoires qu'on se raconte pour inscrire son identité dans une forme cohérente, pour faire entendre une permanence de soi, une unité dans la multiplicité éclatée des expériences que nous vivons.

Composante de l'identité personnelle, l'identité narrative révèle une sorte de syntaxe de l'existence que nous nous proposons à nous-mêmes : il s'agit d'ordonner les événements de sa propre vie de façon à les raccorder à un moi. La configuration des faits s'établit selon une dialectique, que Paul Ricœur emprunte à Aristote, entre concordance (principe d'ordre rendant intelligible l'histoire qu'on [se] raconte) et discordance (« *les renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée, depuis une situation initiale jusqu'à une situation terminale* ») (*lire p. 49*). L'alternance entre les deux est ce qui rend le récit dynamique et chaque narratrice ou narrateur joue avec ces deux principes à sa guise. Les effets de surprise, les péripéties, les hasards produisent de la discordance. La construction continue du récit vers sa fin assure la cohérence. Comme l'explique Ricœur, « *la synthèse concordante-discordante fait que la contingence de l'événement contribue à la nécessité en quelque sorte rétroactive de l'histoire d'une vie, à quoi s'égale l'identité du personnage. Ainsi le hasard est-il transmué en destin* **(3)**. » À la question « qui suis-je ? », la réponse que nous donnons est donc la suivante : je suis une narration, je suis un récit.

La fortune de cette notion d'identité narrative – aujourd'hui, elle est enseignée dans les lycées, on la rencontre aussi dans les journaux – témoigne du poids du storytelling (*lire p. 62*) sur nos existences. Les sociétés mondialisées à l'ère du capitalisme intégré et des nouveaux médias se structurent moins autour de récits partagés, comme autrefois, qu'autour du partage des récits

MOT-CLÉ

Récit Manière d'articuler des événements, réels ou fictifs, dans un certain ordre pour leur donner une signification. Le récit est toujours porté par une personne qui raconte. Ce qui importe est moins l'histoire relatée que les façons différentes d'enchaîner, d'introduire des variations et de faire des liens.

de soi. On est sans cesse obligé de se raconter, de fournir des récits de nos passés, de nos identités, de nos choix, de nos actes. La société capitaliste, qui rend de moins en moins probable la possibilité de faire des expériences réelles du réel, nous invite constamment à la mise en intrigue : *story* sur Instagram, récits de migration, récits généalogiques, mises en scène de soi dans des lieux qui sont devenus des produits comme les autres, avec le recours plus ou moins conscient à la fiction, cette injonction parfois coercitive à se raconter s'avérant elle-même une fiction. On ne se contente d'ailleurs plus du vocable « récit », puisqu'on emprunte à l'anglais les termes « storytelling » et « narrative » – récemment francisé en « narratif ».

Peu importe qu'un récit soit vrai, pourvu que l'identité soit conforme. C'est, au fond, une interprétation très conservatrice de la notion d'« identité narrative » telle qu'elle est formulée par Paul Ricœur. Car la force de la proposition du philosophe est de ne ramener l'identité narrative ni à un subjectivisme (l'idée cartésienne d'un moi substantiel, c'est-à-dire la réalité à partir de quoi tout est pensé et senti) ni à un idéalisme (l'idée d'un moi pur, transcendantal). La généralisation du récit de soi reconduit à la croyance en un moi qui serait le centre du monde pour un sujet – réponse, sans doute, à la fluidité et à l'évaporation des vies contemporaines.

Par ailleurs, Ricœur croit au grand récit : c'est peut-être d'ailleurs ici qu'il pourrait être critiqué. En affirmant que l'identité narrative configure l'expérience temporelle, donne de l'épaisseur au moment vécu par le sujet, il néglige les effets de défiguration, de pertes et de dissolution. Sa démonstration philosophique est centrée sur des sujets constitués (les personnages) et la mise en intrigue : alors qu'il peut y avoir des récits dont les êtres sont moins des personnages que des sujets troués (dans *Les Vagues* de Virginia Woolf, par exemple) ; il existe aussi des récits incohérents ou interrompus. Reste que la capacité du récit à faire histoire et à donner du sens se trouve peut-être au cœur même de sa définition. Or ce n'est pas le cas des « *stories* » actuelles, qui sont autant de petits récits éparpillés où on se configure comme on se défigure, autant qu'on veut, à chaque instant.

LA PERTE DU RÉCIT

Se pourrait-il qu'on soit arrivé à ce point de la culture « *où l'on ne saurait plus ce que signifie raconter* (4) », comme Ricœur l'envisage avec effroi, mais sans y croire, dans *Temps et récit* ? Se pourrait-il que l'émiettement des récits nous prive totalement de la possibilité de donner du sens ? La réponse à ces questions conduit dans deux directions différentes. La première tient au lien étroit entre récit et langage. Si ce dernier est dévalué, le premier l'est aussi. L'indistinction entre vérité et mensonge, la déconnexion du langage et de la réalité fragilisent le récit en ne le reliant que faiblement à un sens, en ne le rattachant pas à un mystère qui se serait perdu et dont on porterait la mémoire : le souvenir du feu dans l'histoire rapportée par Scholem, le souvenir d'un temps où la langue fait venir le monde et ne se contente pas de le dire arbitrairement.

La seconde direction tient au fait que le récit peut se mettre en question lui-même. Le récit répondant aux exigences de la mise en intrigue n'est pas la seule façon de raconter. Il y a des histoires trouées, des récits dissonants, des destins absurdes. Mais restent-ils encore des récits ? Toutes les histoires ne sont pas des récits, c'est-à-dire des manières d'articuler des événements dans un certain ordonnancement pour leur donner une signification. Une romancière n'est pas toujours une conteuse, un narrateur n'est pas forcément un nouvelliste. Beaucoup de formes littéraires narratives récusent cette simplicité de la mise en ordre, à commencer par le roman qui apparaît comme une complexification du récit, une réponse à sa crise.

Faire de Rabelais et de Cervantès les fondateurs du roman moderne, comme le propose Milan Kundera dans *L'Art du roman* (Gallimard, 1986), c'est inscrire le récit dans une zone d'incertitude où on explore un être oublié de l'humain, où on affronte un monde ambigu, où il n'y a plus une seule vérité mais « *un tas de vérités relatives qui se contredisent (vérités incorporées dans des ego imaginaires appelés personnages)* ». Chaque roman dit ainsi à son lecteur ou à sa lectrice : les choses sont plus compliquées que tu le penses. En plaçant les personnages librement dans les possibles, le roman suspend le jugement moral et donc la mise en ordre. Avec son scepticisme, il s'impose comme récit minoritaire face au grand récit moderne de la conquête et de la rationalité. Parallèlement à cette tradition du soupçon, de la crise de la représentation et de la perte, formulé en un siècle, le 20e, où les catastrophes historiques ont paru interrompre une fois pour toutes la question du sens, une autre subsiste, plus proche de la fonction première du récit : mettre de l'ordre dans un monde en désordre. La multiplication des personnages de vengeurs et de justiciers (Monte-Cristo, Jean Valjean, Vautrin…) indique qu'on continue à croire que le récit peut réparer le sentiment d'injustice.

Malgré les coups portés contre le récit, sa perte supposée, on peut faire confiance à sa capacité intrinsèque de renouvellement. Que soient apparues, dans diverses régions de la planète, étanches les unes aux autres, des versions comparables de l'histoire de Blanche-Neige ou de celle d'Œdipe, en témoigne ; mais aussi que d'âge en âge, on reprenne des personnages ou des récits du passé pour les actualiser et leur faire dire nos propres inquiétudes et nos visions du monde. Il y a ainsi l'Antigone antique, mais il y a des Antigones algériennes ou créoles, des Antigones justicières ou des Antigones résistantes, des Antigones ni homme ni femme et des Antigones féministes, des femmes autonomes ou des sœurs absolues. La survie des récits tient à leurs déplacements, à leurs reprises et à leurs éventuels renversements. Et la meilleure définition qu'on peut donner du récit est sans doute d'en faire, plutôt qu'une syntaxe ordonnée de la signification, un espace de la variation continue, quitte à accepter un éparpillement du sens, une forme de démembrement qui est aussi une condition de la remémoration. ●

NOTE

(1) Gershom Scholem, *Les Grands Courants de la mystique juive* (1941), rééd. Payot, 2014.
(2) Walter Benjamin, « Le Conteur », dans *Œuvres*, t. III, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000.
(3) Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.
(4) Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. II, Seuil, 1984.



3 QUESTIONS À

Michèle Petit

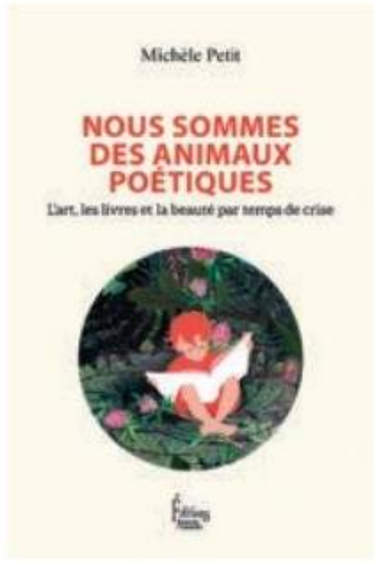
« Les histoires permettent d'ordonner le chaos »



Dans *Nous sommes des animaux poétiques* (éd. Sciences Humaines), l'anthropologue Michèle Petit compare la lecture à une cabane qui protège de la violence du monde, et les bibliothèques à des jardins où se ressourcer.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE PELTIER

Pourquoi les enfants ont-ils tant besoin qu'on leur raconte des histoires ?
Les enfants, même très jeunes, ont besoin de récits, de littérature pour grandir, pour mettre de l'ordre et du sens dans les événements de leur vie. Il ne faut pas oublier que les petits ont une perception chaotique d'eux-mêmes. Le sentiment de continuité, d'unité de soi s'acquiert dans les premières années par un processus très complexe de rassemblement progressif des aventures que nous avons vécues. À cet égard, les récits produisent un sentiment de continuité : ils mettent un peu d'ordre dans le chaos. Les histoires qu'on raconte à un enfant vont l'aider à organiser la perception qu'il a de lui-même et à élaborer sa pensée. Elles permettent de soutenir les processus de liaison de la réflexion et du langage, encore à l'état d'ébauche chez le tout-petit.
Grâce au langage, il va pouvoir non seulement désigner ce qui l'entoure, mais aussi dire ce qui se passe avec autrui, et construire le temps. Nous sommes des animaux poétiques. Nous sommes autant des animaux narratifs, assoiffés de récits. Nous avons besoin de mots et de fictions à la hauteur de ce que nous vivons, qui permettent de dire, d'explorer et de transmettre le plus profond de l'expérience humaine.



Les humains naîtraient-ils avec une prédisposition au récit ?
Il semblerait… Les psychiatres ont beaucoup étudié la narrativité ces dernières années chez les jeunes enfants, et ils ont montré que les bébés rejouaient corporellement, par leurs gestes, ce qu'ils venaient de vivre avec la personne s'occupant d'eux. Mais évidemment, cette prédisposition narrative doit être soutenue. Si on raconte des histoires à un enfant, vers 3-4 ans, il va commencer à construire des récits reliant des épisodes de sa propre vie, des émotions mais aussi des informations. Il y a là une sorte de nécessité anthropologique et une étape fondamentale du développement que les pédopsychiatres comparent au passage à la position assise ou à l'acquisition de la marche ou du langage.

Pourquoi les humains ont-ils particulièrement besoin de récits en temps de crise ?
Le psychanalyste René Diatkine observait que l'histoire du soir aide les enfants à mieux supporter le noir, la peur de mourir et de perdre leurs parents. Cette histoire, ils vont pouvoir la répéter, s'y réfugier ; évoquer quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas là, et ainsi devenir le narrateur, le metteur en scène de leur propre histoire. Tout au long de la vie, les récits peuvent être une voie privilégiée pour retrouver la tranquillité, un espace où se reconstruire ou se ressourcer. Ils permettent d'apprivoiser la part inattendue de l'existence humaine. ●

Lire l'intégralité de l'entretien sur scienceshumaines.fr

Michèle Petit est anthropologue et ingénieure de recherches honoraire au CNRS. Elle est l'autrice de *Nous sommes des animaux poétiques*, éd. Sciences humaines, 2023.

© Halfpoint/Getty Images, Portrait : coll. personnelle.

LES THÉORIES DES RÉCITS

POINTS DE REPÈRE



1.

ANNÉES 1920-1930

La morphologie des contes

Le folkloriste russe **Vladimir Propp** (1895-1970, *ci-dessus*) est considéré comme le précurseur de l'analyse structurale du récit. Pour lui, tous les contes sont construits sur le même canevas. À partir d'un corpus de contes populaires russes, il isole sept types de personnages (le héros, l'adversaire…) et 31 fonctions. Celles-ci correspondent à un découpage du récit en grandes étapes successives et immuables : un méfait originel (un dragon terrorise une ville) engendre la quête ou la réparation du héros qui, par la ruse ou le combat, en se faisant parfois aider (sortilège, épée magique), passe par une série d'épreuves jusqu'au succès ou à l'échec ultime. Parue en 1928, sa ***Morphologie du conte*** va être le point de départ de nombreux développements. En France, **Algirdas Julien Greimas** (1917-1992) prolonge les propositions de Propp avec son « schéma actantiel » mettant en évidence les rôles entre les protagonistes (actants) qui se déroulent d'une situation initiale à une situation finale qui inverse la première (malheur/bonheur, etc.).



© Historic Images/Alamy Banque D'Images

© WaffleBoo/Getty Images

2.

ANNÉES 1950-1960

À la recherche d'une grammaire universelle



La narratologie s'est développée en France à la fin des années 1960, grâce aux acquis du structuralisme initié par des théoriciens comme **Claude Lévi-Strauss** et **Roland Barthes**. Les analyses visent à dégager une grammaire universelle des récits. Des romans de Balzac aux bandes dessinées d'Astérix, en passant par *Les Sept Mercenaires*, elles sont appliquées à toutes les formes narratives. **Tzvetan Todorov** (1939-2017, *ci-contre*) joue alors un rôle prépondérant dans la théorie littéraire, en formalisant ce qu'il nomme une « *poétique* », appuyée sur la narratologie, la sémiologie et la linguistique. En 1970, il fonde avec **Gérard Genette** (1930-2018) la revue *Poétique*. Très vite cependant, l'analyse structurale montre ses limites en raison de son grand degré d'abstraction. Genette met l'accent sur la complexité et la diversité des formes narratives (*Figures*, vol. III, 1972), difficilement réductibles à un schéma unique. La narratologie tend alors à replacer le discours narratif dans des stratégies de communication.

© Ulf Andersen/Getty Images

S AU 20e SIÈCLE

MARTINE FOURNIER

3.



© Louis Monier/Gamma-Rapho via Getty Images

ANNÉES 1970

Le « tournant linguistique » de la postmodernité

« *The linguistic turn* » est une expression « popularisée » en 1967 par le philosophe pragmatiste **Richard Rorty** (1931-2007). Issu des courants poststructuralistes et déconstructionnistes portés par **Jacques Derrida** ou **Michel Foucault**, il remet en cause de nombreux présupposés théoriques et méthodologiques. Dans *La Condition postmoderne* (1979), le philosophe **Jean-François Lyotard** (1924-1998, *ci-contre*) annonce la fin des « grands récits », tels les Lumières, l'émancipation par le marxisme ou le progrès, au profit de récits alternatifs : les histoires des femmes, des gays, lesbiennes, et autres voix postcoloniales… L'histoire ne serait plus une discipline scientifique, mais, selon l'historien américain **Hayden White** (1928-2018), une « *fiction-making operation* ».

Après les États-Unis, le *linguistic turn* touche l'Europe dès la fin des années 1980 et s'étend aux autres domaines de recherche. « *Inscrit dans la vie des gens ordinaires, des marginaux et des silencieux, le récit personnel répond à la désintégration de la société* », constate la sociologue Catherine Kohler Riessman.

4.



© Louis Monier/Gamma-Rapho via Getty Images

ANNÉES 1980

Vers une identité narrative

Avec sa trilogie *Temps et récit* (Seuil, 1983-1985), le philosophe **Paul Ricœur** (1913-2005) propose une interprétation en trois étapes : *L'Intrigue et le récit historique* ; *La Configuration dans le récit de fiction* ; *Le Temps raconté*. Il insiste sur l'importance de la « mise en intrigue » qui agence des éléments singuliers et hétérogènes pour en faire une histoire. C'est à travers cette mise en récit que nous donnons sens au monde qui nous entoure, nous situons en son sein, et édifions notre identité, cette « identité narrative » par laquelle nous existons. Cette approche va de pair avec une vision constructiviste, non seulement du monde social mais aussi des récits biographiques, dans lesquels, sans nier la matérialité du monde, nous participons à sa configuration, à l'élaboration des places respectives et de la signification que nous donnons à nos vies. Référence internationale, les travaux de Ricœur constituent selon les spécialistes la matrice des *narrative studies*.

5.



© Just Super/Getty Images

ANNÉES 1990…

Naissance des *narrative studies*

L'approche narrative connaît son apogée dans les années 1990. Elle gagne l'anthropologie, la psychologie, la sociolinguistique, la sociologie, et donne lieu à des travaux sur la dimension genrée des interactions discursives et sur les relations de pouvoir qu'elles révèlent (voir par exemple **Judith Butler,** née en 1956). Les *narrative studies* se constituent à la fois en champ disciplinaire et en tant que phénomène interdisciplinaire, englobant plusieurs paradigmes souvent complémentaires : le **paradigme cognitif** examine les processus mentaux et psychologiques ; le **paradigme socioculturel** met l'accent sur la manière dont les récits sont modelés par les normes sociales et culturelles ; le **paradigme performatif** montre comment la forme des récits participe à la construction de la réalité, ou encore le **paradigme transmédiatique** analyse comment une histoire peut être racontée de différentes façons en fonction du support (livres, films, jeux vidéo) et comment la narration s'adapte et évolue dans un environnement médiatique complexe.

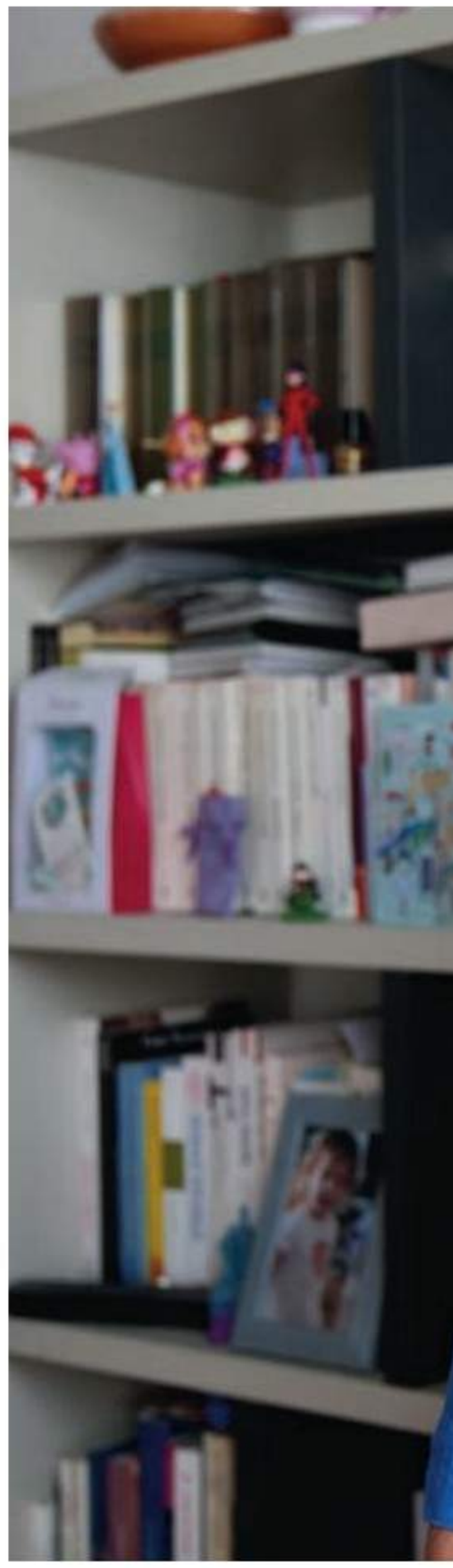
Pour aller plus loin

Jean-Michel Adam, *Le Récit*, PUF, coll. « Que-sais-je ? », 1984.
Hayden White, *The Content of the Form. Narrative discourse and historical representation*, John Hopkins University Press, 1987.
Catherine K. Riessman et Lee Quinney, « Narrative in social work. A critical review », *Qualitative Social Work*, n° 4, 2005/4.
Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Amsterdam, 2009.
Julien Grard, « Approche(s) narrative(s) et récit à la première personne. Généalogie et politiques de l'enquête », *Vie sociale*, n° 20, 2017/4.

ENTRETIEN

AVEC JEAN-MARIE SCHAEFFER

« Quand nous ne savons plus nous raconter, c'est notre identité qui vacille »



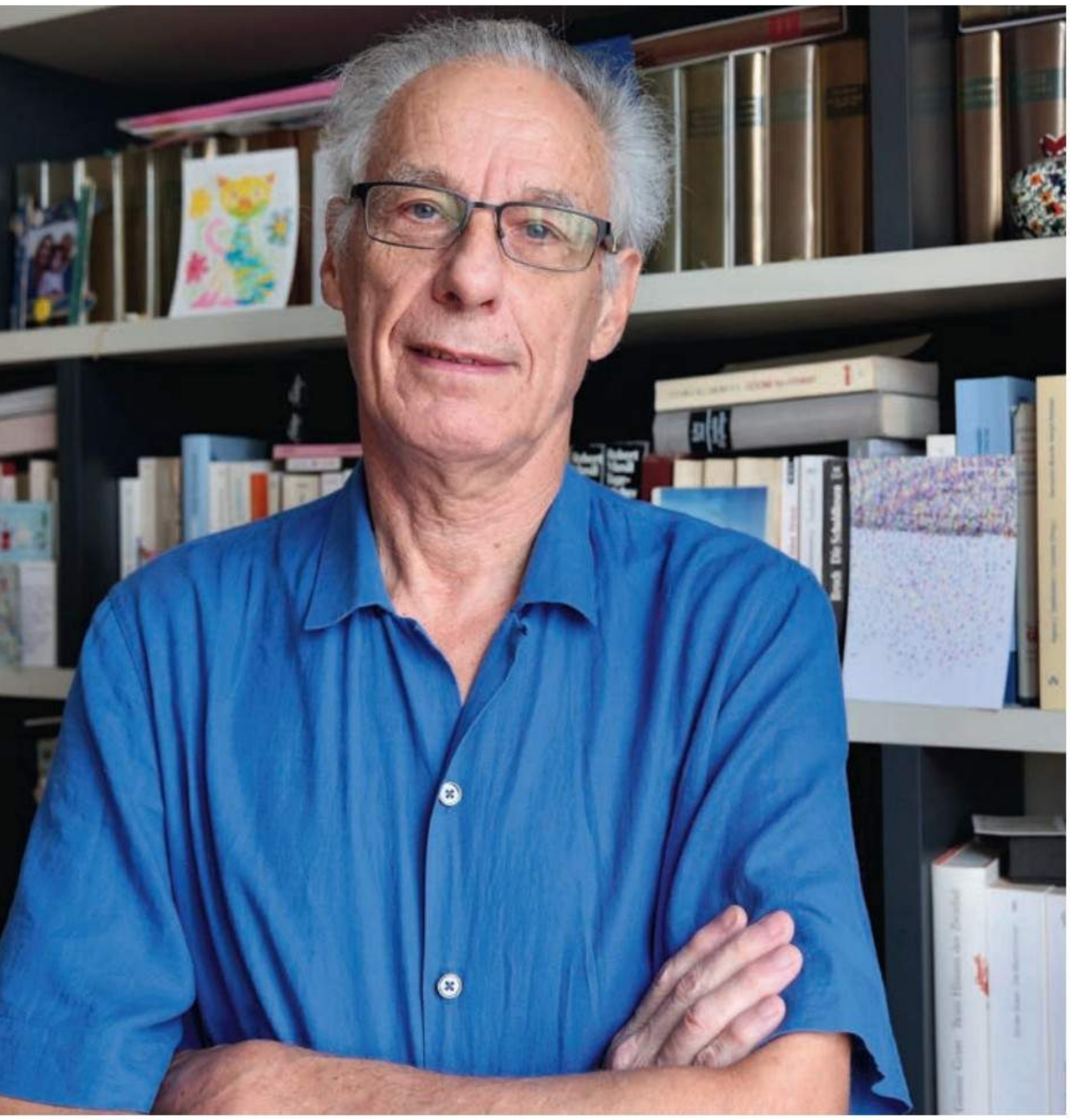
Nos souvenirs, pensées et ruminations sont structurés comme un récit, qui interagit avec les discours publics pour tisser une identité évoluant tout au long de la vie, explique le philosophe Jean-Marie Schaeffer. PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE SERFATY

Lorsqu'on parle de récits, on pense d'abord aux récits publics – conversations, discours et autres histoires ; moins aux récits intérieurs. Nos rêves, nos ruminations ou nos réflexions sont pourtant structurés par une narration, en lien avec notre mémoire, essentielle dans la construction de notre identité et de notre parcours de vie. Les sciences cognitives ont permis ces dernières années de lever le voile sur ces mécanismes neurologiques complexes.
Dans *Les Troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs* (2020), le chercheur Jean-Marie Schaeffer s'intéresse aux dysfonctionnements de cette capacité narrative, sources de désordres et de souffrances. Car, explique-t-il, « *quand notre capacité à nous raconter nous-mêmes se trouble, c'est notre identité qui vacille* ».

En quoi notre monologue intérieur est-il un récit ?
Nous avons tous une idée de ce qu'est un récit et pourtant il est difficile d'en donner une définition stricte. À mon sens, le récit repose sur deux éléments essentiels. D'abord, il doit être organisé de façon séquentielle : une représentation – mentale, visuelle ou autre – devient narrative si elle suit un enchaînement avec un « avant » et un « après », reliés par une relation de cause à effet ou simplement de succession. C'est une condition largement reconnue : un récit suppose une histoire. Ensuite, un récit a toujours une source : quelqu'un retrace, filme, met en scène. Il s'avère indissociable du regard de celui qui le construit, il résulte d'un choix, d'une orientation, d'une interprétation. Systématiquement énoncé depuis un ancrage dans le présent de son auteur, le récit entretient un rapport essentiel au temps : il peut évoquer le passé, mais aussi l'avenir – lorsqu'on élabore un projet, on se raconte déjà une histoire. À mes yeux, il est fondamental de ne pas opposer les récits publics et les récits intérieurs entre eux au risque de tomber dans des approches trop rigides. En réalité, le récit circule en permanence entre l'individu et la communauté, entre l'extérieur et l'intérieur.

Dans votre livre *Les Troubles du récit*, vous parlez, concernant le récit intérieur, de « protonarration » : que désigne cette notion et en quoi est-elle fondamentale ?
Le terme peut sembler un peu technique, mais « proto » renvoie à l'idée que, derrière les récits que nous connaissons – historiques, littéraires, théâtraux –, il y a une compétence

© Coll. personnelle





Jean-Marie Schaeffer

philosophe des arts du langage, spécialiste d'esthétique, est directeur de recherche émérite au CNRS, directeur d'études à l'EHESS et professeur invité à l'université de Bonn (Allemagne). Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *Les Troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs* (éd. Thierry Marchaisse, 2020).

narrative fondamentale, présente en chacun de nous. Roland Barthes l'avait souligné : le récit est universel. Cela signifie qu'il repose sur une capacité profondément ancrée dans notre esprit, une compétence anthropologique essentielle.

La protonarrativité, c'est cette base cognitive qui nous permet de comprendre des récits complexes – fictifs, historiques ou autobiographiques. Elle se développe très tôt, en lien avec une ressource essentielle à notre identité : la mémoire épisodique*. Nous existons en tant qu'individus parce que nous avons un passé – le nôtre – et un futur que nous projetons. Se rappeler, c'est déjà raconter une histoire. Nos souvenirs épisodiques sont comme de petites scènes, toujours situées dans un contexte précis. Ils constituent notre identité, non seulement vis-à-vis de nous-mêmes, mais aussi dans nos relations aux autres.

Cette capacité à organiser nos expériences dans le temps ne concerne pas que le passé. Elle intervient autant dans nos démarches quotidiennes. Lorsque nous planifions une action – planter un clou, par exemple –, nous concevons inconsciemment un miniscénario. L'enfant qui joue construit déjà une narration : « *D'abord je fais ceci, puis cela…* » Il ne mobilise pas juste son raisonnement verbal, c'est-à-dire notre faculté à comprendre, analyser et manipuler des informations exprimées sous forme de mots, mais aussi sa mémoire motrice. Il ressent physiquement le mouvement qu'il imagine.

La mémoire épisodique possède quelque chose d'extraordinaire : elle nous fait revivre une scène dans toute sa richesse sensorielle – les sons, les odeurs, l'ambiance… C'est pour cela que certains chercheurs parlent de « voyage mental dans le temps ». Marcel Proust l'a magnifiquement décrit avec la mémoire involontaire, ces souvenirs qui ressurgissent sans qu'on les cherche et qui nous replongent, d'un coup, dans un monde oublié.

Pourquoi s'intéresser aux récits épisodiques ?

C'est un champ étudié en psychologie du développement, notamment pour comprendre comment les tout-petits commencent à se construire en tant qu'individus, à dire « moi » plutôt que « il » ou « elle ». Mais on l'analyse aussi d'un point de vue cognitif : pourquoi structurons-nous le monde sous forme de récits plutôt que par une description abstraite ? Après tout, les mathématiques modélisent l'univers sans narration. Pourquoi ne faisons-nous pas de même pour nous-mêmes ? Pourtant, nous fonctionnons ainsi : en nous racontant des histoires, en écoutant celles des autres.

« Nous pouvons agir sur nos ruminations narratives, ces commentaires que nous dressons sur notre propre histoire. »

Un autre domaine de recherche plus récent s'intéresse aux dysfonctionnements de cette capacité narrative. L'étude des troubles cognitifs permet de mieux comprendre son rôle fondamental. C'est ce que j'ai voulu explorer dans mon livre : pourquoi la narration est-elle si essentielle dans toutes les cultures ? Pourquoi les mythes, la littérature, les croyances reposent-ils en grande partie sur des récits ?
Les travaux en psychopathologie adoptent une approche particulière : pour comprendre une fonction, on observe ce qui se passe quand elle se dérègle. En étudiant ce qui survient lorsque la narration ne marche plus ou mal, on perçoit mieux à quel point elle s'avère indispensable à notre compréhension du monde et à notre rapport aux autres.

Et que nous apprend l'étude des troubles de la narration mentale ?
Elle montre le lien indissociable entre notre identité personnelle et nos ressources narratives. Il existe plusieurs formes de troubles du récit, de « dysnarrativités », qui perturbent la mémoire épisodique : par exemple, la « narrativisation interrompue » qui se caractérise par l'incapacité à enregistrer de nouveaux souvenirs épisodiques, souvent à la suite d'une lésion de l'amygdale et de l'hippocampe, les régions du cerveau impliquées dans l'encodage de la mémoire, lésion qui peut être due à un AVC ou un traumatisme crânien. Dans ces cas, la mémoire à long terme est préservée, mais tout ce qui survient après la lésion est oublié. La personne vit figée dans le temps, conservant les mêmes souvenirs, les mêmes croyances, sans intégrer aucune nouveauté. Cela souligne l'importance de notre aptitude à renouveler notre identité à travers des expériences différentes.
Un autre type de trouble, la « dénarrativisation », affecte directement la capacité narrative. Ici, le problème ne vient pas de la mémorisation, mais de la structuration du récit. Des lésions du néocortex* rendent certaines personnes incapables d'organiser leurs expériences dans le temps. Elles ne parviennent plus à relier les événements entre eux par des liens de cause à effet, ni à planifier des actions ou à se projeter dans l'avenir. Dans les cas les plus graves, cela entraîne un effondrement de la cohérence de la personnalité.
À l'opposé, il peut y avoir « surnarrativisation ». Certaines personnes racontent sans cesse des histoires, souvent différentes pour un même événement, sans percevoir les contradictions. Elles ne distinguent plus le récit factuel de la fiction. Leur pensée associative fonctionne sans contrôle, intégrant des éléments sans rapport direct avec le sujet initial. Cette capacité peut se révéler une richesse pour un écrivain, mais dans la vie quotidienne, elle complique la compréhension du réel.
Tous ces troubles révèlent une chose essentielle : lorsque notre capacité à nous raconter nous-mêmes se trouble, c'est notre identité qui vacille. L'expérience humaine est structurée par la narration. Nous ne percevons pas notre existence comme une simple suite d'événements isolés, mais comme un flux organisé, un fleuve narratif, lié par le récit que nous en faisons.

Comment nos récits personnels et collectifs interagissent-ils pour façonner notre identité et notre perception du monde ?
Il est probable que notre manière de nous raconter varie selon les individus et les cultures. En Occident, la construction de soi est centrale depuis longtemps, au moins depuis le christianisme et la philosophie grecque. À l'inverse, dans les cultures bouddhistes, le moi est perçu comme une illusion, donc moins valorisé.
Cette différence influence notre rapport au temps. Nous savons que nous sommes des êtres finis, ce qui façonne nos espoirs et notre vision de nous-mêmes. Or, la manière dont nous articulons notre vécu varie aussi selon notre style cognitif. Certains ont un esprit synthétique, cherchant rapidement à structurer une expérience. D'autres, comme les artistes, préfèrent laisser place au foisonnement sensoriel et émotionnel. Un exemple étudié concerne l'écoute du langage : certaines personnes se concentrent sur le contenu du discours, tandis que d'autres se montrent sensibles aux accents, aux sonorités. Ce dernier mode d'écoute, bien que plus exigeant en énergie, est essentiel pour apprécier la poésie.
Notre culture joue un rôle clé dans cette structuration du récit de soi. L'Occident présente une longue tradition d'autobiographies, alors que des civilisations telles que le Japon ou la Chine ont beaucoup privilégié des récits objectifs. Nos récits publics (conversations, discours, etc.) influencent ainsi notre perception intérieure, agissant comme des « prothèses narratives » qui nous aident à charpenter notre identité. Enfin, ces récits ne façonnent pas seulement les individus, mais aussi les communautés. Pour exister, une société a besoin de récits partagés, tout comme un être nécessite une structure narrative pour donner du sens à son vécu. C'est une interaction permanente entre l'histoire collective et l'histoire personnelle.

Prendre conscience de son récit intérieur, est-ce un moyen de s'en détacher ?
Oui, mais il faut distinguer deux niveaux. D'une part, la dynamique protonarrative, liée à la mémoire épisodique, qui échappe à notre contrôle. Nous ne détenons pas le pouvoir de choisir ce qui sera mémorisé, ce processus est automatique.

Ensuite, notre mémoire filtre ces souvenirs, certains s'effacent, d'autres sont renforcés, ce qui façonne notre identité. D'autre part, nous pouvons agir sur nos ruminations narratives, ces commentaires que nous dressons sur notre propre histoire. Comprendre comment notre identité se construit à travers nos récits intérieurs peut nous aider à prendre du recul, notamment face aux illusions que nous entretenons sur nous-mêmes. La psychanalyse met en lumière ces récits réactionnels, parfois nourris de mauvaise foi, qui masquent ce que nous préférons ignorer : le fait que nous maîtrisons bien moins que nous le pensons notre devenir et notre passé.

Existe-t-il différentes façons de se raconter ?
Oui, et la littérature en offre deux grands modèles. Chez Marcel Proust, le présent n'est que la partie visible du passé ; il sert à récupérer ce qui semblait perdu. À l'inverse, James Joyce envisage le récit comme un flux perpétuel, sans commencement ni chute, un cycle où les histoires ne se clôturent jamais vraiment. Cette opposition se retrouve en philosophie. Paul Ricœur considère le récit comme essentiel à l'identité humaine, structuré autour d'un début, d'un milieu et d'une fin. Le philosophe britannique Galen Strawson, lui, rejette cette idée d'un récit maître. Il se voit comme un être épisodique, détaché de son passé, proche de la vision de David Hume pour qui le « moi » est une illusion, une succession d'impressions sans unité.
Au fond, notre vie n'est pas une histoire linéaire et cohérente : elle est constituée d'épisodes qui s'imposent à nous, sans qu'un narrateur central en organise le sens. C'est un fleuve que seule la mort interrompt. ●

MOTS-CLÉS

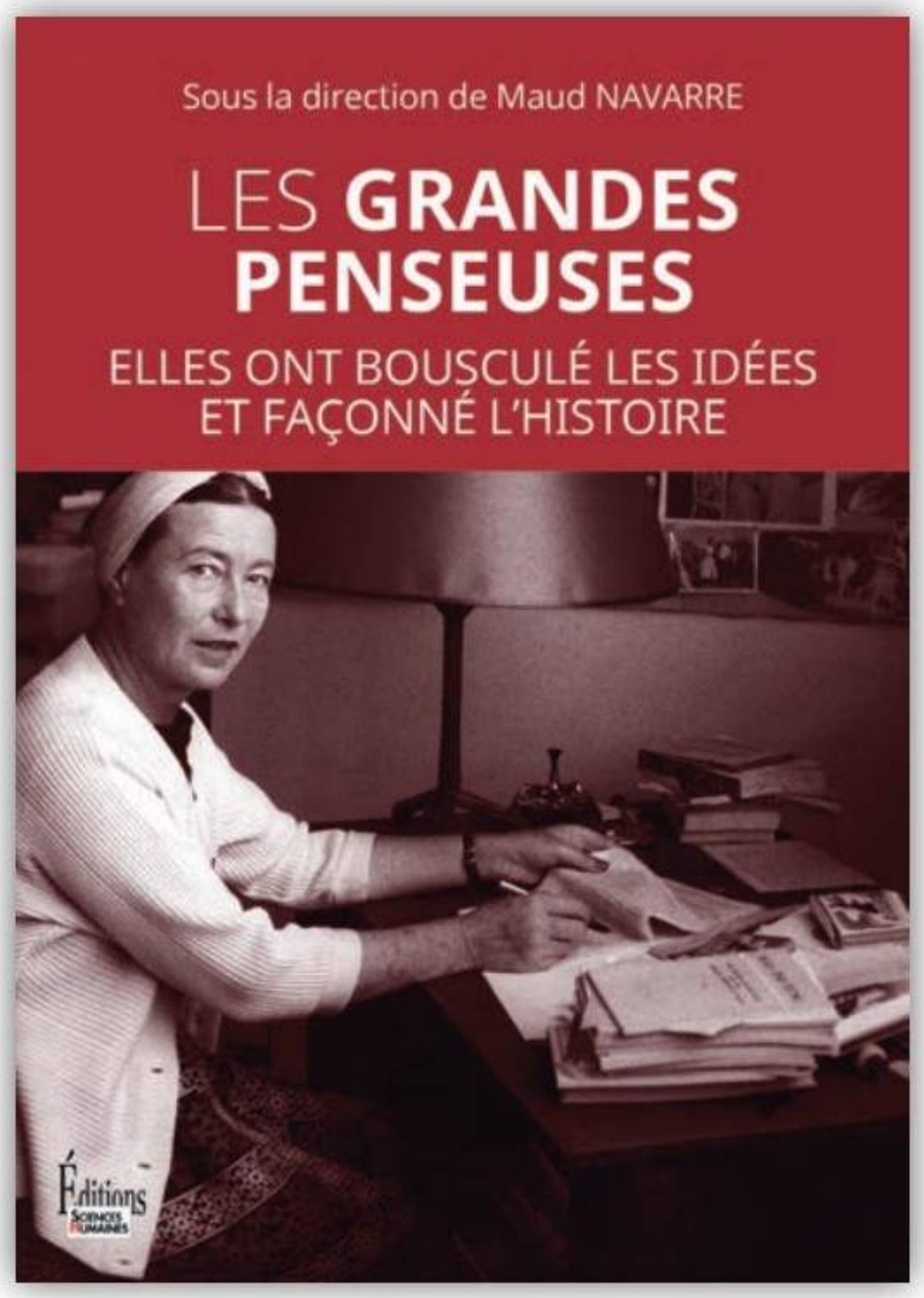
Mémoire épisodique Chargée de l'encodage, du stockage et de la récupération des informations, la mémoire épisodique est la capacité de se rappeler les expériences vécues en retenant leur contexte (date, lieu, émotions). Mémoire à long terme, distincte de la mémoire sémantique, qui concerne les faits et les concepts, elle joue un rôle clé dans la construction de l'histoire personnelle.
Ses souvenirs, toujours autobiographiques, se forment automatiquement mais peuvent être modifiés par la réflexion ou la répétition. De durée variable, certains peuvent persister indéfiniment.

Néocortex Le néocortex est une zone du cerveau des mammifères impliquée dans les fonctions cognitives dites supérieures, comme les perceptions sensorielles, les commandes motrices volontaires, le raisonnement spatial, la conscience ou encore le langage.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

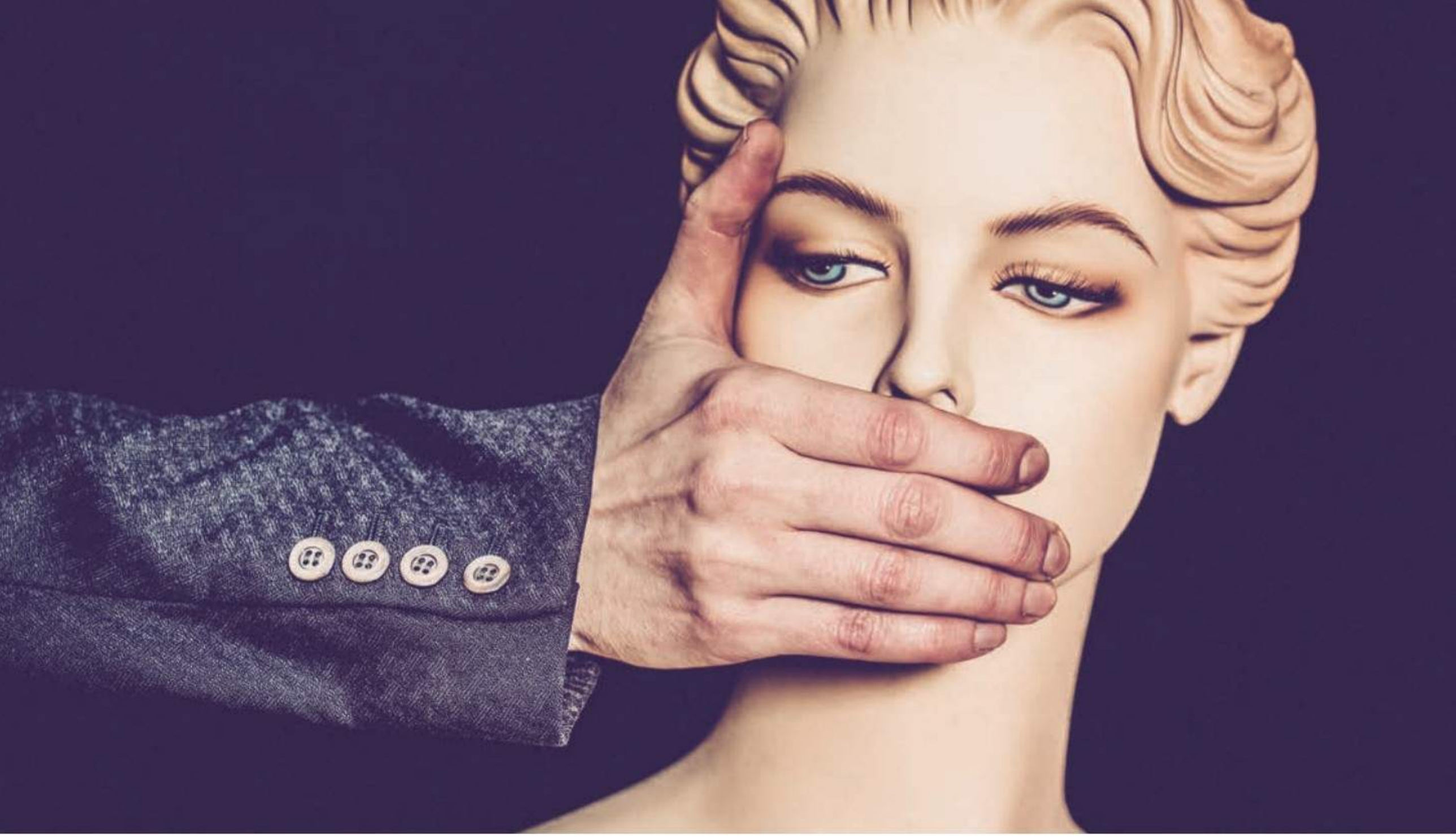
Rendre visibles les figures féminines qui ont façonné l'Histoire.

VIENT DE PARAÎTRE



COLLECTION **BARBARA**
ISBN : 978-2-36106-918-6
376 PAGES - 23 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM



« Écoutez-moi ! C’est de ma chair qu’il est question »

C’est la parole des victimes qui a permis de dévoiler l’ampleur des violences sexuelles. La prise en compte de leurs récits contribue à faire évoluer le discours de la justice, et confère au procès une dimension plus constructive. DENIS SALAS

Qui écrit le récit du droit ? À cette question, la réponse ne fait aucun doute, du moins dans notre pays : seuls les élus du peuple s’avèrent légitimes à parler en son nom par le truchement de la loi. S’ils ont ainsi façonné les grands moments de notre démocratie, la société dans toutes ses composantes n’est pas pour autant restée muette. Nombre d’acteurs collectifs (avocats, associations, collectifs de citoyens et citoyennes…) y participent. L’histoire du viol en est l’exemple même. Bien que le viol soit puni par la législation depuis toujours, sa répression fut épisodiquement appliquée. Sous l’Ancien Régime, par exemple, il faut qu’il y ait rapt et scandale public pour déclencher une enquête. Il fallut ces dernières années les récits des victimes et leurs porte-parole pour permettre une interprétation proche de leurs exigences. Pour saisir le sens de cette histoire, il y a lieu de déplacer le regard vers les sources

Denis Salas est magistrat, président de l’Association française pour l’histoire de la justice (AFHJ) et directeur de la revue *Les Cahiers de la justice*. Il est l’auteur de *Le Déni du viol. Essai de justice narrative* (Michalon, 2023).

© Magnolija/Getty Images

narratives du droit, autrement dit, chercher non pas du côté du droit codifié, mais du droit raconté. Car ce ne sont ni les décisions politiques, ni l'avancée des savoirs, mais bien les récits des personnes victimes et leur savoir expérientiel qui ont révélé l'ampleur des violences sexistes et sexuelles.

À l'aune du grand silence qui les a précédés, ces récits sont une véritable révélation, surtout depuis l'apparition du mouvement #MeToo en 2017. Face à une violence cachée et massive, invisible et honteuse, voilà qu'une parole s'est affranchie d'un déni puissant. Jusque-là, en effet, ces récits avançaient masqués. *Une femme à Berlin* (1954, Gallimard, 2006), qui raconte le viol des femmes allemandes subi à la fin de la dernière guerre, est longtemps resté anonyme (1). Est-ce la honte d'avoir été livrée aux soldats russes ? Ou est-ce le rejet d'un témoignage qui aurait terni l'image de la nation allemande ? Ces viols demeureront impunis pour leurs auteurs mais aussi inassumables pour les femmes et pour les autorités d'après-guerre. Leurs voix ne rencontreront aucun écho et ne s'inscriront dans aucune mémoire.

Il en est de même des sévices sexuels infligés aux enfants. Le roman *Sébastien Roch* d'Octave Mirbeau (1890) se présente comme une autofiction. Son auteur ne pouvait aborder autrement à l'époque les violences sexuelles subies dans un pensionnat catholique. La censure le lui interdisait. Sous le prisme de la fiction, il narre en détails le « *lent assassinat de la part d'un prêtre sur la personne d'un enfant qui n'est autre que lui-même* ». De l'aveu même de l'écrivain, le silence qui accueillit ce texte fut « *assourdissant* ». Les seuls récits disponibles que nous avons obtenus par la suite sont ceux des pédophiles, tant la voix de leurs victimes mineures fut étouffée dans le climat de « libération sexuelle » triomphant des années 1970-1980.

NARRATION VICTIMAIRE

S'il est indiscutable que la narration victimaire s'introduit depuis lors dans le monde de la justice, il faut rappeler qu'elle heurte une institution qui raconte une tout autre histoire. Son but est de juger des auteurs accusés de faits incriminés par la loi. Nullement de satisfaire, voire de réparer les victimes. N'oublions pas que le procès pénal garde une allure guerrière dans ses mots : accusation, défense, confrontation, peine… C'est l'histoire d'un État de puissance, bâti avant tout pour punir les infracteurs même si certains droits leur sont reconnus.

Deux temporalités se heurtent : la temporalité longue d'une institution dont le processus de décision est lourd et la temporalité vive, exigeante, impatiente des victimes. Les uns requièrent des faits, des preuves, des confrontations quand les autres sont portées par un combat militant, c'est-à-dire une demande de juste réponse à l'injustice vécue. Avec cette particularité qu'elles ne soutiennent que leur récit, puisqu'à la différence des atteintes physiques, elles n'ont ni trace ni blessure apparente à présenter. Un débat ne se montre jamais plus indécis que lorsqu'il se joue parole contre parole ou plutôt récit contre récit.

Le rituel judiciaire est sous tension. La victime et ses porte-parole changent le vocabulaire de l'accusation. Soutenue par l'avocat, elle plaide : « *Écoutez-moi ! C'est de ma chair et de ma blessure qu'il est question. Je suis ce que vous appelez "les faits". Il m'est impossible d'oublier : mon corps est un puits de mémoire.* » Se joue une bataille qui vise à faire basculer la scène de justice du côté de la plaignante qui, jusque-là, subissait passivement un rituel qui l'ignorait. Devant cette contradiction structurelle, on comprend la colère dirigée contre la société et sa justice. La réaction des mouvements féministes permet de lire en creux la minimisation des viols dans l'histoire, sauf quand ils font scandale. Beaucoup de témoignages se révèlent accablants : piètres accueils en commissariat, classements sans suite incompris, pourcentage infime de condamnation… Peut-être crédite-t-on les audiences d'une attente idéalement réparatrice comme si elle était une arme miraculeuse. Bref, on égrène une histoire de la justice en négatif qui tournerait le dos aux victimes.

Pourtant, le pouvoir mobilisateur des récits porte un appel qui peut aussi rencontrer une réponse constructive. Ce sont des récits à la première personne, même anciens ou prescrits, qui sont désormais recueillis. Leurs voix singulières font échec à la puissance du déni. En 1986, *Le Viol du silence* (rééd. Fabert, 2021) d'Eva Thomas fait date : cet écrit vibrant d'indignation contre le père « *incesteur* » est nourri d'une confiance en la loi. La reconfiguration du récit opère : la plaignante ne dit plus « *mon viol* » mais « *mon procès* ». Ainsi l'acte criminel se transmue en un moment de justice dès lors que l'institution s'avère capable d'imposer son récit et d'y inclure la requérante.

Exemple fameux, le procès d'Aix-en-Provence (1978) représenta une étape majeure dans le nouveau positionnement de la justice et du législateur. Gisèle Halimi, l'avocate de deux plaignantes victimes d'un viol collectif, plaide le crime alors qu'on y voyait à l'époque un simple délit. Il sera finalement reconnu dans le procès en appel, puis redéfini dans une loi de 1980 toujours en vigueur. Ce qui rend possible de transformer la plainte en récit et celui-ci en une loi de portée générale. Beaucoup espèrent que le procès dit de Mazan, qui s'est déroulé entre septembre et décembre 2024, et au cours duquel une cinquantaine d'hommes ont été reconnus coupables du viol de Gisèle Pélicot, droguée à son insu par son mari, Dominique Pélicot, permettra, lui aussi, de repenser la définition du viol et d'y introduire le consentement.

L'intervention de la justice produit un récit qui s'apparente à une étape souvent décisive dans un parcours qui a commencé avant elle et se poursuivra ensuite. Le seul moyen d'en avoir connaissance se trouve dans le récit des expériences de celles et ceux qui ont subi de tels actes. Voilà pourquoi il faut la mesurer à l'aune de celles qui nous parlent comme *La Petite Fille sur la banquise* d'Adelaïde Bon (Grasset, 2018). À lire ce texte, on apprécie l'effet performatif de l'audition officielle par les enquêteurs et plus tard de l'audience. Une voix se fait entendre : je suis enfin reconnue comme victime et non comme une demi-coupable ; je me sens protégée par le cadre du procès où chacun est à sa place ; dès lors que ma parole est laissée libre et sans contrainte, je peux reprendre possession de ma vie. Et si une peine frappe celui qui m'a fait du mal, ce n'est pas moi qui la lui inflige, mais la société qui, parce qu'elle m'a comprise, affirme qu'il a violé ses lois les plus sacrées. ●

NOTE

(1) Ce n'est qu'en 2003 que le nom de son autrice, Marta Hillers, fut révélé.

Inventer l'au-delà

Pour tenter de représenter cette *Terra incognita* que représente la mort, les humains dessinent depuis des millénaires des récits de l'au-delà. Des Égyptiens aux Mayas en passant par les Grecs, voyage dans cette cartographie *post mortem*. PHILIPPE CHARLIER

Depuis la nuit des temps, l'homme s'efforce d'organiser le chaos. Face au scandale et à la catastrophe – au sens grec du terme : « rupture de continuité » – que représentent la mort, la maladie, le lendemain, bref l'inconnu, il a mis en place quantité de rituels et de cérémonies pour ne pas être pris au dépourvu. Chaque génération a tenté de comprendre le monde qui l'entoure avec des yeux scientifiques (« *le livre de l'Univers est écrit en langage mathématique* », estime Galilée) ou métaphysiques (mythes, légendes, théogonie, magie, surnaturel, etc.). L'autre monde n'a pas échappé à cette tentative de rationalisation, à travers l'élaboration de récits plus ou moins complexes.

C'est ainsi que de véritables géographies des « Enfers » se sont progressivement agencées, qui disent autant des peurs et des angoisses des vivants que de la considération – et de la défiance – qu'ils peuvent ressentir vis-à-vis des défunts. Chaque chose doit rester à sa place, chaque entité, à commencer par les vifs et les trépassés. C'est cette juste répartition, cet harmonieux positionnement qui est la clé d'un équilibre entre les forces du bien et celles du mal. C'est aussi, au-delà de cette recherche de la régularité, la possibilité de répondre – même s'il s'agit d'une construction toute théorique et jamais vérifiée – à la question : « que se passe-t-il après la mort ? » ou « où va-t-on ? »

Philippe Charlier est directeur du Laboratoire Anthropologie, Archéologie, Biologie (LAAB), UFR Simone Veil – Santé, au sein de l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (UVSQ), membre de la Société de géographie et de la Société des explorateurs français.

Il y a d'abord une segmentation bien nette entre le séjour des bienheureux, des justes, des parfaits (notre « paradis » chrétien) ; celui de ceux dont le sort reste encore en balance (selon un jugement à venir – la « pesée des âmes » des anciens Égyptiens ou psychostasie – ou une succession de prières permettant de débloquer une situation – le purgatoire des chrétiens) ; enfin, celui de ceux qui ont fait le mal et vont expier ces fautes pour l'éternité (le Tartare de l'Antiquité gréco-romaine ou les Enfers chrétiens).

Passons en voyage à travers cette géographie infernale, au cœur de plusieurs civilisations majeures, et essayons d'en analyser les significations.

ÉGYPTE

LE « BEL OCCIDENT »

Pour les anciens Égyptiens, l'autre monde se nomme *Douat* ou *Neferet Imentet* (le « Bel Occident ») et sa topographie nous est connue par des écrits divers : *Livre des morts* (ou *Livre pour sortir au jour*), Texte des pyramides, Livres du monde souterrain, etc. Autant dire que l'ensemble fourmille de détails, mais – confusion des sources ou volonté primaire de brouiller les pistes (voire de casser les codes ?) – ce séjour est à la fois souterrain, céleste et terrestre (surfacique). Pour le *Livre de l'Amdouat*, l'au-delà est une suite de douze régions ténébreuses successives correspondant à chacune des douze heures de la nuit, séparées par des portes monumentales gardées par des divinités.

Au bout du chemin, après le succès de la pesée des âmes réalisée sur une balance magique en présence du dieu des morts (Osiris) et sous le contrôle d'Anubis, l'âme est accueillie dans les Champs d'Ialou (le paradis) avec des lacs, des fleuves, des



Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices* (ca. 1490-1500), musée du Prado, Madrid.

Chaque chose doit être à sa place, chaque entité, à commencer par les vifs et les morts.

champs (que le défunt va cultiver, aidé par des serviteurs animés de façon magique, les oushebtis), des marécages (où il va chasser le canard caché dans les roseaux), et des maisons confortables où coule la bière égyptienne (le zython). Au contraire, si le cœur est plus lourd que la plume de vérité de la déesse Maât, alors l'âme (représentée par le cœur) est avalée par un être monstrueux, Ammout, et se retrouve dans un lieu putride, où se déroulent sans fin des tortures horribles, au milieu de flammes éternelles…

GRÈCE
LA « BOUCHE DES VOLCANS »

L'autre monde grec (et romain) présente plusieurs entrées : la « bouche » des volcans (notamment les champs Phlégréens, près de Naples), le lac Averne, le Plutonion d'Aphrodisias, le cap Ténare (au sud du Péloponnèse), etc. Un chien monstrueux à trois têtes en garde les portes d'airain, Cerbère. Puis le chemin mène à un fleuve, le Styx, qu'on doit franchir en payant son obole au nautier, Charon (d'où cette pièce, fréquemment mise dans la bouche ou dans la main des défunts, dans l'Antiquité).

L'âme est ensuite présentée aux trois juges infernaux, Minos, Rhadamante et Éaque. En cas de verdict défavorable, l'âme va au Tartare pour l'éternité, et notamment dans une sous-section (les « champs du châtiment ») où elle subit un supplice éternel : on y croise Tantale, Sisyphe, Prométhée, Ixion, les Danaïdes, etc.

Les élus, à l'inverse, vont aux champs Élysées, un lieu de félicité situé à l'extrémité occidentale de la Terre, près du dieu Océan, où règne un éternel printemps, avec son propre soleil, ses propres étoiles. Dans la prairie de l'Asphodèle errent en revanche, selon Homère, les âmes intermédiaires ; les fantômes de ceux qui n'ont fait ni le bien ni le mal, et dont les âmes rôderont ainsi pour l'éternité sans but et sans substance…

MAYAS
L'INFRAMONDE DE XIBALBA

Dans le *Popol Vuh*, le « Livre de la communauté » des Mayas, l'autre monde se nomme Xibalba, et se situe sous la surface de la Terre, en se répartissant en neuf niveaux successifs. Son entrée se trouve tantôt dans une caverne sise près de Coban (Guatemala), tantôt dans un cénote du Belize – en tous cas dans

© Universal History Archive/Universal Images Group via Getty Images.

Les atlas infernaux sont là pour combler le vide de l'angoisse et de l'imagination.

une de ces nombreuses cavités creusées dans le sol calcaire de l'Amérique centrale. Dans cet inframonde, on croise des âmes et des dieux, et même un terrain de jeu de balle : celui où, dans la cosmogonie maya, deux jumeaux cosmiques (Ixbalanque et Hunahpu) auraient battu des seigneurs infernaux… avant de devenir divinités de la Lune et du Soleil.

AZTÈQUES
LE LONG CHEMIN VERS LA DISSOLUTION

Les Aztèques font preuve en matière de géographie *post mortem* d'une imagination et d'un raffinement certains. Le Mictlan (littéralement le « lieu de la mort ») porte aussi le nom de Chicunauhmictlan (« lieu des décharnés »)… Situé au centre de la Terre, il comprend pas moins de huit ou neuf régions au sein desquelles le défunt va cheminer pendant quatre années, s'émaciant puis se dissolvant petit à petit, jusqu'à la libération totale de son âme (*teyolia*) et de sa force vitale (*tonnali*) : un fleuve (Apanohuacalhuia) délimite le monde des morts et celui des vivants, avec un chien renifleur (Xoloitzcuintle) qui monte la garde. Puis on franchit deux montagnes mouvantes qui risquent à tout moment d'écraser le trépassé sur son itinéraire. Vient, enfin, un trajet à travers un champ d'obsidiennes extrêmement coupantes qui décharnent peu à peu le défunt. Il devra ensuite emprunter un passage qui traverse une grande étendue gelée surmontée de huit hautes collines enneigées (Cehueloyan). Le vent glacial projette des cailloux sur le décédé, l'obligeant à abandonner tous ses effets personnels.

Sur la portion suivante, le souffle du vent s'avère si violent qu'il projette le défunt dans les airs comme un drapeau dans la bourrasque. Et il n'est pas au bout de ses peines : la région qui succède est faite d'un long sentier serpentant au plus profond d'une forêt où d'innombrables flèches sont tirées, qui finissent de vider le disparu de son sang, avec des bêtes féroces qui l'attaquent et lui mangent le cœur et les autres organes. Et ce n'est pas terminé : il arrive ensuite à l'embouchure du fleuve Apanohuacalhuia, une immense masse d'eau sombre et inquiétante, qu'il va devoir traverser, puis une plaine embrumée parcourue par neuf rivières sans fond où sa conscience va se modifier d'étape en étape… jusqu'au repos éternel. Mais attention, cet inframonde est uniquement réservé aux décès naturels (maladie, vieillesse) !

Il existe en effet de très nombreux autres territoires infernaux selon la cause de trépas : pour les nouveau-nés et les enfants morts en bas âge, le Chichihuacuauhco est un court passage où ils peuvent s'alimenter en tétant des seins féminins poussant sur des arbres, le temps de grandir un peu, reprendre des forces, avant de revenir sur Terre pour une « deuxième chance ». Les défunts liés aux sacrifices humains, les captifs liquidés par leurs ennemis, les guerriers tombés au combat et les femmes mortes en couches vont dans le troisième des « Treize cieux » (Tonatiuhtlan), un supramonde où ils voisinent avec Tonatiuh, le dieu jaune du Soleil. Quant aux morts touchés par la foudre, aux noyés et à tous ceux pour lesquels l'eau a joué un rôle dans le processus du décès, leur séjour outre-tombe est le Tlalocan (littéralement, le « séjour de Tlaloc », dieu des eaux et de la pluie) : situé pour certains sur la Lune, c'est un lieu paradisiaque où on trouve une végétation verdoyante et d'innombrables fruits.

CHRISTIANISME
LES NEUF CERCLES DE L'ENFER

Cette édification géographique, et notamment ce sectionnement de l'inframonde, fait évidemment écho aux cercles de l'Enfer de Dante tel que décrit dans *La Divine Comédie*… et dessiné par Sandro Botticelli. Mais pourquoi cette structure d'entonnoir ? Il faut repartir très en arrière, près de 1500 ans auparavant, et parler du système astronomique du Grec Ptolémée avec une Terre immobile autour de laquelle tourne l'Univers. Quand Dieu projeta Lucifer sur Terre après l'avoir chassé du paradis, notre planète se rétracta par peur du contact avec cet être damné, concevant un volumineux entonnoir : les Enfers. Mais la nature ayant horreur du vide, l'immense quantité de matière libérée vint alors s'accumuler du côté de l'hémisphère opposé, créant, en symétrie, une gigantesque montagne : le purgatoire. Neuf cercles concentriques descendent donc de la surface de la Terre jusqu'au plus profond des Enfers, où se trouve le lac Cocyte, une étendue d'eau souterraine sans cesse gelée, dans laquelle est immergé à mi-corps Lucifer (la température y est très basse en raison des six ailes que l'ange déchu bat en permanence pour essayer de s'échapper !). Plus on s'enfonce, plus le diamètre des cercles diminue… parce que le nombre des damnés est également moindre (mais la gravité des péchés, à l'inverse, augmente). Les sources de Dante s'avèrent multiples, et même s'il peuple surtout ces cercles de maints de ses contemporains, il aime s'appuyer sur Aristote, Virgile et les auteurs antiques autant pour cette géographie infernale que pour la répartition morale et historique des malheureux qui occupent ce territoire maudit.

Pourquoi ces récits se révèlent-ils si importants ? Parce qu'ils répondent à notre nécessité d'éclairer l'inconnu, d'organiser le chaos, de cartographier cette *Terra incognita* absolue que représente le pays des morts. Sur les anciens portulans, sortes de cartes de navigation, on nommait les contrées indéterminées sous le qualificatif très mystérieux (et fantasque) « *Hic sunt dracones* » (ici sont les dragons) : les atlas infernaux de chaque civilisation servent justement à ne pas laisser place à l'imprévu et à combler le vide de l'angoisse et de l'imagination. ●

Comment Netflix façonne nos imaginaires

Forte de son succès planétaire, la plateforme a contribué à imposer les séries comme les nouveaux récits de notre temps. Laboratoires existentiels ou nouvel opium du peuple ? Le débat est ouvert. SAMUEL LACROIX

Les séries télévisées sont aujourd'hui le lieu où se déploient les récits les plus populaires. Depuis une vingtaine d'années, les histoires et les personnages qu'elles mettent en scène se sont progressivement imposés dans nos salons, nos chambres, nos discussions, nos têtes. *Game of Thrones*, *Breaking Bad*, *La Casa de papel*... Qui n'a, sinon regardé, du moins entendu parler de ces productions au succès vertigineux ? D'après la plateforme Netflix, dont le nombre d'abonnés est passé de 41 millions en 2014 à 277 millions en 2024, la seule *Squid Game*, qu'elle produit, a été visionnée pas moins de 265 millions de fois. Des chiffres qui donnent le tournis.

Amorcé au début des années 2010, au moment où Netflix cessait de n'être qu'une entreprise de location de films pour devenir une plateforme de streaming, le succès des séries n'a fait que croître, avec une remarquable explosion lors des confinements imposés par la pandémie de covid. À partir de là, « *c'était plus qu'une opération industrielle pour le géant du streaming : une OPA sur les images et les imaginaires dont on n'a pas encore pris la pleine mesure* », analyse le producteur Romain Blondeau dans *Netflix. L'aliénation en série* (Seuil, 2022).

DE LA QUANTITÉ...

Comment expliquer ce succès et quelles en sont les conséquences sur nos vies et nos représentations ? Netflix, détaille Romain Blondeau, a d'abord été la première à faire le choix de mettre d'un seul coup tous les épisodes d'une série en ligne plutôt que de les étaler dans le temps. Ce faisant, elle délivrait le téléspectateur de la frustration, entretenue jusqu'alors par les chaînes de télévision, d'avoir à attendre plusieurs jours ou semaines entre deux épisodes. Elle lui donnait aussi l'impression de pouvoir gérer sa consommation comme il l'entend, tout en promouvant de façon inédite la possibilité du *binge watching*, singulièrement induite par le lancement automatique du prochain épisode sitôt celui en cours terminé. Ces quelques ingrédients, aidés par un riche catalogue et un investissement massif dans ses propres productions, lui ont assuré une rapide fortune.

Forts des enseignements des recherches en neurosciences et en « captologie », s'affiliant pleinement dans le capitalisme attentionnel, les dirigeants de la plateforme présentent la particularité d'avoir à plusieurs reprises assumé leur stratégie invasive, à l'instar de son cofondateur Reed Hastings, qui avait déclaré en 2017 : « *Notre seul concurrent dans cette industrie, c'est le sommeil.* » Le succès des séries télévisées s'inscrit d'abord dans ce contexte du développement d'une économie fondée sur les techniques de captation attentionnelle, promouvant une forme de consommation pulsionnelle et addictive, qui s'observe également dans les jeux vidéo ou sur les réseaux sociaux, et que la communication publicitaire endosse de plus en plus.

... À LA QUALITÉ ?

Mais la victoire culturelle des séries télévisées repose aussi sur leur réhabilitation après un certain dénigrement. De fait, au moment où Reed Hastings prononçait sa petite phrase, les séries avaient déjà commencé à obtenir les faveurs des critiques, des intellectuels et des chercheurs en sciences humaines et sociales, qui avaient jusqu'ici plutôt eu pour habitude de les décrier. En France, la philosophe Sandra Laugier figura parmi les pionniers et pionnières de cet anoblissement de l'objet série. Tenant une chronique régulière à leur sujet de 2013 (année du véritable lancement de Netflix avec la série *House of Cards*) à 2019 dans *Libération*, la très sérieuse spécialiste de Wittgenstein a fait paraître dès 2014 un ouvrage consacré à *Buffy contre les vampires*. Dans *Nos vies en séries* (Climats, 2019), elle acte une



Adolescence, cette série sociale fait l'événement sur Netflix en 2025.

« Notre seul concurrent dans cette industrie, c'est le sommeil. »

Reed Hastings, cofondateur de Netflix

nouvelle ère sérielle : « *Nous sommes à un moment de transition où les séries, genre arrivé à maturité, sont à la fois prises au sérieux et aimées du public et de la critique, et toutefois difficiles à apprécier comme sujet de recherche et de production artistique. Comme si le fait de compter aussi extraordinairement dans la vie des gens était un obstacle à la reconnaissance de leur importance réelle.* »

Le propos de Sandra Laugier consiste à expliquer pourquoi les séries nous touchent à ce point et de quelle manière elles nous influencent. S'appuyant sur la philosophie du cinéma de Stanley Cavell, elle pose que cette manière de nous exposer de multiples personnages pris dans des discussions et situations ordinaires, évoluant et nous accompagnant au gré des différentes « saisons », offre à la série un aspect « *polyphonique* » et donc « *démocratique* ». Une série serait en quelque sorte la mise en scène d'une agora où les points de vue s'échangent et des résolutions données à voir enrichissent les expériences morales et politiques des téléspectateurs. La conclusion, forte, est qu'elles sont finalement une « *façon de produire et d'être de la philosophie, de façon directe* », menant à « *réviser le statut de la morale, à la voir non dans des règles, normes transcendantes et principes de décision, mais dans l'attention aux conduites ordinaires, aux microchoix quotidiens, aux styles d'expression et de revendication des individus* ». En somme, les séries nous offrent des modèles qui nous éduquent à devenir meilleurs et c'est pour cette raison que nous y pensons et en discutons tant. De fait, il n'est aujourd'hui pas rare qu'elles supplantent les œuvres du passé pour faire référence à notre monde ; que pour caractériser un élément dystopique de la réalité, on ne dise par exemple plus « *on se croirait dans* 1984 », mais « *on se croirait dans* Black Mirror ».

ON NE S'ENTEND PLUS PENSER

Romain Blondeau jugerait sans doute la thèse de Sandra Laugier trop naïve, ne serait-ce que parce qu'à ses yeux, avec le modèle délinéarisé promu par Netflix, nous n'avons plus réellement le loisir de réfléchir à ce que nous avons vu : ce modèle, considère-t-il, « *nous prive de nos pleines capacités de spectateurs* ». « *Avec le modèle de diffusion linéaire, celui des feuilletons télé programmés à un rythme hebdomadaire, nous étions des spectateurs agissants : d'un épisode à l'autre, nous prenions le temps de penser à ce qui avait été vu, et d'imaginer ce qui allait être vu la semaine suivante. Nous laissions la fiction phosphorer en nous, nous stimulions nos*

© Courtesy of Ben Blackall/2024 Netflix, Inc.



Production sud-coréenne mais succès planétaire : *Squid Game* (ici la saison 2).

intelligences pour devenir, à notre échelle, les auteurs d'une série en cours. » Avec la promotion du *binge watching*, au contraire, « *il n'y a plus rien à imaginer, aucun espace où se projeter* ». Nous ne pouvons plus vraiment digérer ce que nous avons vu, car nous en avons trop vu d'un coup : notre imaginaire trop plein de situations, de personnages, de redondances est saturé, ne permettant pas à l'imagination de se déployer. Une tendance du reste appuyée par des récits de plus en plus standardisés, résumés, explique Romain Blondeau, dans « *une bible de 69 pages intitulée "Creator Workshop EMA"* », où figurent les critères essentiels auxquels les scénaristes sont priés de ne pas déroger. Aujourd'hui, constate le producteur, « *je ne sors jamais d'une série Netflix avec des questions ; seulement avec des réponses. Elles ne m'invitent jamais à dépasser ce que je vois. Elles ne stimulent que mon désir inquiet d'apprendre la suite d'un programme dont je connais déjà l'issue, le désir de me conforter dans mes croyances.* »

UNE MEILLEURE VERSION DE SOI-MÊME

Un désir servi par la profusion toujours plus grande de séries mettant à l'honneur tantôt une idéologie ou une communauté, tantôt une autre – *L'Agence*, mise en scène favorable d'une famille d'agents immobiliers de luxe, côtoie ainsi *Squid Game*, série en principe anticapitaliste consacrée au surendettement.

Plutôt que de réellement donner à penser et à nous améliorer (force est d'ailleurs de constater que l'état du monde ne s'est pas franchement embelli avec son succès grandissant), Netflix contribuerait surtout au triomphe du relativisme et de l'idéologie « en même temps », cherchant d'abord à plaire et « cocher des cases ». Il n'est que de voir *Sex Education*, une série mettant en scène des personnages aussi bien homosexuels, non binaires, transgenres, que « racisés », petits, gros, handicapés… soit le maximum de minorités possibles.

Dans son essai *Vide à la demande* (L'Échappée, 2024), le philosophe Bertrand Cochard fait d'ailleurs de cette production un cas paradigmatique de la méthode dont les séries façonnent aujourd'hui nos imaginaires : de la même manière qu'Adam, qui ne parvient pas à avoir d'orgasme avec sa copine, se voit conseiller par le personnage principal de « *devenir le maître de* (son) *propre récit* » (ce qui lui procure un déclic), les séries contemporaines alimenteraient « *au même titre que le développement personnel, une croyance indue en la toute-puissance du récit* ». Tout est axé sur la symbolique, la représentation. Les structures sociales, matérielles et objectives sont, elles, évincées : il faut faire attention, à l'échelle individuelle, à ce qu'on dit, comment on le dit et à la manière dont on se représente les choses, mais il n'est pas question d'interroger l'organisation générale d'ensemble.

Chacun est responsable de son propre destin, de ses succès ou de ses malheurs, dans un environnement où tout reste en principe possible. Pour améliorer sa vie, pas question de changer la société : il faut prendre les choses en main, devenir une « *meilleure version de soi-même* », dont les séries, comme les réseaux sociaux et l'ensemble des storytellings envahissant toutes les sphères de l'existence, sont chargées de nous donner des exemples.

Pourquoi, en dépit de toutes ces techniques de manipulation dont nous sommes globalement conscients, y revenons-nous ? C'est que les séries ont surtout pris en charge un besoin de récits peut-être plus vivace que jamais. Pour Bertrand Cochard, outre l'état de passivité dans lequel elles nous plongent après des journées de sursollicitation, c'est surtout leur caractère éclaté, diffus, archipelisé qui explique leur succès : à côté de la grande histoire, théâtre de notre impuissance et symbole d'un temps qui conduit au surplace, les séries sont un réservoir de petites histoires où les personnages ne cessent, eux, d'accomplir des choses et de faire passer le temps. ●

© No Ju-han/2024 Netflix, Inc.

Quand le storytelling prend le pouvoir

Depuis trente ans, le storytelling a envahi toutes les sphères de la société : pour vendre, convaincre, informer, résoudre des conflits ou construire son identité, il faut raconter des histoires. Cette inflation narrative conduit à un grand brouillage entre vérité et mensonge. CHRISTIAN SALMON

Au mois de janvier 2001, George W. Bush, fraîchement élu à la Maison-Blanche, présenta son nouveau cabinet à la presse dans un bref discours au cours duquel il prononça le mot « *story* » pas moins de dix fois ! « *Chacun d'eux a sa propre histoire qui est unique*, affirma-t-il à propos de ses ministres, *des histoires qui racontent vraiment ce que l'Amérique peut et doit être.* » Puis il introduisit le secrétaire d'État Colin Powell : « *Une grande histoire américaine* » (« *A great american story* »), avant de déclarer à propos du secrétaire d'État aux Transports, Norman Mineta : « *J'aime son histoire* » (« *I love his story* »). Bush avait commencé sa brève adresse par ces mots : « *Nous avons tous une place dans une longue histoire dont nous ne verrons pas la fin.* » Et il conclut : « *Cette histoire continue…* » Cinq ans plus tard, en février 2006, lors d'une visite en Afghanistan, le président américain prononça à deux reprises la même phrase dans une conférence de presse : « *Nous aimons les histoires, et attendons des histoires de jeunes filles qui vont à l'école en Afghanistan.* » Une telle appétence pour les histoires de la part d'un chef d'État ne laisse pas d'interroger…

« *On a l'impression*, commentait Peter Brooks, un théoricien du récit, auteur d'un classique de la narratologie, *Reading for the Plot* (Harvard University Press, 1992, non traduit), *que Bush a une compréhension du monde purement narrative, qui ne permet pas de comprendre que vivre et raconter sont des choses différentes.* » Mais cette prédilection pour les histoires ne touchait pas que Georges W. Bush, loin de là, elle était en train de se généraliser à toute la classe politique américaine, convertie à ce nouvel évangile du storytelling considéré par les conseillers en communication, les *spin doctors,* des candidats, comme une clé irremplaçable des campagnes électorales.

Au lendemain de la défaite démocrate de 2004, James Carville, l'architecte de la victoire de Bill Clinton en 1992, déclarait : « *Je pense que nous pourrions élire n'importe quel acteur d'Hollywood à condition qu'il ait une histoire à raconter ; une histoire qui dise aux gens ce que le pays est et comment il le voit.* » « *Un récit, c'est la clé de tout* », confirmait Stanley Greenberg, le spécialiste des sondages au Parti démocrate. Quelques jours plus tard, à l'émission *Meet the Press*, James Carville enfonçait le clou : « *Les républicains disent : "Nous allons vous protéger des terroristes à Téhéran et des homosexuels à Hollywood." Nous disons : "Nous sommes pour l'air pur, de meilleures écoles, davantage de soins de santé." Ils racontent une histoire, nous récitons une litanie.* » Selon Carville, les républicains avaient réussi à présenter les enjeux de l'élection sous la forme d'une intrigue facile à comprendre et mobilisant des émotions simples telles que la peur, la solitude, le besoin de protection. Ils convoquaient sur la scène électorale des héros sympathiques (la classe moyenne américaine) et des méchants (les terroristes de Téhéran et les homosexuels d'Hollywood), c'est-à-dire des personnages, et non pas des programmes, qui actualisaient le vieux théâtre de la menace, de la vengeance et du salut.

Le mot « storytelling », qui signifie « l'art du récit » dans toutes ses variantes (fables, contes, histoires, légendes, mythes), acquiert dans les années 2000 une acception nouvelle et une

Chercheur en littérature, **Christian Salmon** a longtemps travaillé au CNRS. Il a également fondé et animé, de 1993 à 2005, le Parlement international des écrivains, un réseau de villes refuges pour les artistes persécutés dans leur pays d'origine. Écrivain, il est l'auteur de plusieurs livres, dont *Storytelling. La machine à raconter des histoires et formater les esprits* (La Découverte, 2007), *L'Ère du clash* (Fayard, 2019) ou encore *L'Empire du discrédit* (Les liens qui libèrent, 2024).

Quand l'intimité devient spectacle et objet politique… Barack et Michelle Obama, le 16 juillet 2012, en pleine campagne pour un second mandat présidentiel.

L'apogée du storytelling sera la victoire épique de Barack Obama à l'élection présidentielle américaine de 2008.

aura quasi magique ; celle d'un moyen de communication doté d'un fort pouvoir de conviction. Dans son essai publié en 2004, *The Power and the Story* (Penguin Press, non traduit), Evan Cornog, un professeur de journalisme à Columbia University faisait de la doctrine du storytelling une sorte de substrat de l'autorité politique aux États-Unis. « *La clé du leadership américain et le secret du succès présidentiel résident, dans une grande mesure, dans le storytelling.* » Pourtant le mot n'appartenait à la syntaxe politique que depuis peu. Au prix de cet anachronisme, il réécrivait l'histoire des présidences américaines de George Washington à George W. Bush à travers le prisme unique du storytelling. « *Depuis les origines de la République américaine jusqu'à nos jours, ceux qui ont cherché à conquérir la plus haute charge ont dû raconter à ceux qui avaient le pouvoir de les élire des histoires convaincantes, sur la nation, ses problèmes et, avant tout, sur eux-mêmes. Une fois élu, la capacité du nouveau président à raconter la bonne histoire et à en changer chaque fois que c'est nécessaire est une qualité déterminante pour le succès de son administration. Et quand il a quitté le pouvoir, après une défaite ou à la fin de son mandat, il occupe souvent les années suivantes à s'assurer que sa version de sa présidence est bien celle qui sera retenue par l'histoire. Sans une bonne histoire, il n'y a ni pouvoir ni gloire.* »

Cette vogue du storytelling constituait la partie émergée d'un fait beaucoup plus profond qui innervait toutes les formes de discours et d'activités. Dans un article intitulé « Not the same old story », Lynn Smith, éditorialiste au *Los Angeles Times*, soulignait en 2001 le caractère inédit du phénomène storytelling : « *On peut toujours faire remonter l'art du storytelling aux peintures rupestres des hommes des cavernes.* (…) *Mais depuis le mouvement littéraire postmoderne des années 1960, venu des universités et qui s'est répandu dans une culture plus large, la pensée narrative s'est propagée à d'autres champs : historiens, juristes, physiciens, économistes et psychologues ont redécouvert le pouvoir qu'ont les*

© Toni L. Sandys/The Washington Post via Getty Images.

histoires de constituer une réalité. Et le storytelling en est venu à rivaliser avec la pensée logique pour comprendre la jurisprudence, la géographie, la maladie ou la guerre.»

Sorti du lit des études littéraires, le concept s'est mis à dériver d'une discipline à une autre : de la psychologie à l'éducation, des sciences sociales à la science politique, de la recherche médicale au droit et à la théologie ou aux sciences cognitives. Le storytelling est désormais considéré comme indispensable aux décideurs, qu'ils exercent dans la politique, l'économie, les nouvelles technologies, l'université ou la diplomatie. Les managers racontent des histoires pour motiver les travailleurs. Les conteurs d'entreprise et les coachs en storytelling exhortent les individus, les groupes, les institutions et les sociétés à relater leur histoire. Les médias sociaux favorisent l'instrumentalisation et la marchandisation des récits d'expérience personnelle.

«*Auparavant, on disait toujours : "Ce n'est qu'une histoire, donne-moi les faits"*, affirmait Paul Costello, cofondateur du Centre d'études narratives à Washington, créé en 1995 pour analyser ces nouveaux usages du récit. *Maintenant, beaucoup de gens commencent à réaliser que les histoires peuvent avoir des effets réels qui doivent être pris au sérieux.*»

LE MARKETING NARRATIF

Le premier exemple est celui du marketing narratif. À partir des années 2000, les responsables des grands groupes américains s'engagent dans la reconstruction narrative de leurs marques. Leur credo : les gens n'achètent pas des produits, mais les histoires que ces produits représentent. Pas plus qu'ils achètent des marques, mais les mythes et les archétypes que ces celles-ci symbolisent. La marque ne se suffit plus à elle-même, elle ne s'incarne plus seulement dans des logos fulgurants (pommes d'Apple, *swoosh* de Nike, arches de McDonald's, coquille de Shell…), elle doit devenir un vecteur d'histoires. Le marketing déplace son centre d'intérêt de l'image de marque (*brand image*), qui avait dominé durant les années 1980, à l'histoire de la marque (*brand story*), qui s'imposa à partir de 1995.

Un nouveau lexique se fait jour chez les théoriciens du marketing dans lequel l'«audience» remplace les «consommateurs» et les «séquences narratives», les «campagnes publicitaires». Selon Seth Godin, l'inventeur américain du marketing viral, «*le nouveau marketing a pour but de raconter des histoires, et non de concevoir des publicités*». Pour Laurence Vincent, l'auteur de *Legendary Brands* (Kaplan Business, 2002, non traduit), «*le secret du succès d'une marque repose sur le récit qu'elle communique*». «*Oubliez le marketing traditionnel de positionnement et les approches centrées sur la marque*, affirme quant à lui William Ryan, *l'homme qui a changé l'image d'Apple au moment du lancement de l'iMac. Nous sommes entrés dans l'âge du récit.*»

Deuxième exemple : le «*storytelling management*». «*Motiver le personnel, c'est le travail essentiel du manager*», affirme Robert McKee, célèbre scénariste d'Hollywood devenu un gourou du *storytelling management*. «*Pour cela, il faut mobiliser les émotions. La clé pour ouvrir le cœur, c'est une histoire.*»

Une floraison d'essais chante la nouvelle alliance entre l'entreprise et la littérature. On cherche dans les grands romans du passé des leçons pour résoudre des problèmes de communication

Qui sont les nouveaux faiseurs d'histoires ?

La politique n'est plus seulement une agora où s'affrontent des programmes, mais un théâtre où se racontent des récits captivants. Idéologies et arguments cèdent la place aux scénarios, aux héros et aux disputes spectaculaires. Il ne suffit plus d'avoir un programme, il faut narrer une histoire. Qui sont les nouveaux conteurs qui façonnent les récits politiques ?

Il y a d'abord les leaders politiques devenus narrateurs de leur propre légende : Donald Trump en personnage de téléréalité, Volodymyr Zelensky en résistant héroïque, Emmanuel Macron en *startuper*, Javier Milei en agitateur anti-élite.

Dès 2008, Barack Obama se présente comme le héros d'une épopée : celle d'un outsider au parcours atypique, qui surmonte les obstacles pour incarner un renouveau politique. Son slogan « *Yes we can* » fonctionne tel un mantra narratif : il ne propose pas seulement un programme, mais une vision où chacun peut devenir acteur du changement. Son storytelling emprunte à la rhétorique des grands leaders : Abraham Lincoln, John Fitzgerald Kennedy, Martin Luther King.

Les *spin doctors* et communicants, ensuite, qui sculptent le discours et conçoivent une succession d'épisodes comme des scénaristes et des réalisateurs de séries télévisées. Ils enchaînent les étapes, contrôlent le timing, règlent les éléments de langage, peaufinent le script. Ils empruntent aux techniques du marketing et de la publicité pour transformer la politique en produit de consommation.

Mais les vrais maîtres du récit sont désormais les plateformes numériques : algorithmes et réseaux sociaux qui décident quelles histoires dominent et lesquelles s'effacent. Le récit politique ne s'écrit plus d'en haut, mais dans un brouhaha numérique où chacun s'efforce d'imposer sa propre version des faits. Les citoyens eux-mêmes participent à cette mise en fiction du réel. Le style provocateur devient admissible, « *fake news* », « *alternative facts* » et « *trash talks* » ne sont pas des concepts auxquels on pourrait opposer une vérité modérée, issue d'un débat raisonné. Ce sont les nouveaux paramètres de la scène du carnaval politique. **C.S.**

interne ou des éclairages sur les réactions «*irrationnelles*» du personnel. Dans son best-seller *Shakespeare on Management* (Kogan Page, non taduit), Paul Corrigan propose en 2000 de relire les tragédies du dramaturge anglais dans le but d'en tirer des modèles de leadership et des illustrations pratiques pour la gestion des ressources humaines.

Le «*storytelling management*» a pour fonction de présenter en récit les valeurs d'autonomie et de responsabilité, de leadership et d'innovation, de flexibilité et d'adaptabilité. Il est chargé de mobiliser les sentiments par la pratique des récits partagés. Sous l'injonction à «raconter des histoires» aux salariés, il s'agit de mettre en commun un ensemble de croyances à même de susciter l'adhésion et d'orienter les flux d'émotions, bref de créer un mythe collectif contraignant: «*Les histoires peuvent être des prisons*», reconnaît David Boje, théoricien du «*storytelling management*». Chaque lieu de travail, école, service public ou groupe religieux local forme une *storytelling organisation*. Le récit y est en effet considéré tout à la fois comme un facteur d'innovation et de changement, un vecteur d'apprentissage et un outil de communication. Il constitue une réponse à la crise du sens dans les organisations et une méthode pour construire une identité d'entreprise.

Au-delà même du management et du marketing, le storytelling se répand comme une traînée de poudre dans la société avec l'émergence des réseaux sociaux en 2005; il apparaît comme une recette miracle pour convaincre, communiquer, résoudre les crises, construire son image et son identité. Cette nouvelle méthode de communication survient comme un moyen de séduire et d'influencer un public, des électeurs, des clients. Mais aussi de partager des informations, configurer des pratiques, des savoir-faire. Formaliser des contenus, formater des discours, transmettre une expérience sur les réseaux sociaux.

Que vous vouliez mener à bien une négociation commerciale ou faire signer un traité de paix à des factions rivales, lancer un nouveau produit ou inciter un collectif de travail à accepter un changement important, y compris son propre licenciement, concevoir un jeu vidéo «sérieux» ou soigner les traumas postguerre des GI's, le storytelling est considéré comme une panacée.

Il est employé par les pédagogues comme méthode d'enseignement et par les psychologues comme un moyen de guérir les traumatismes. Il constitue une réponse à la crise du sens dans les organisations et un outil de propagande de la diplomatie publique, un mécanisme d'immersion utilisé dans l'entraînement des militaires et l'instrument du profilage des individus, une technique de visualisation de l'information et une arme redoutable de désinformation... «*Aujourd'hui, le récit est partout*», constatait Brian Richardson en 2000. Cinq ans plus tard, James Phelan n'hésitait plus à parler d'«*impérialisme narratif*».

STORYTELLING ET POUVOIR NÉOLIBÉRAL

Si on devait cartographier les régions de ce nouvel empire, il faudrait en distinguer quatre. Tout d'abord, au niveau microéconomique de l'entreprise, le «*storytelling management*» à usage interne et le «marketing narratif» à usage externe ont pour but de répondre à l'éclatement des collectifs de travail et à la délocalisation en lui substituant l'appartenance à une marque conçue comme un récit partagé.

Ensuite, au niveau individuel, la mise en récit de l'existence par le sujet lui-même généralise un nouveau mode d'individuation: une autoprésentation de soi qui est à la fois autoappréciation et autocontrôle...

Puis, le storytelling inspire de nouvelles techniques de pouvoir qui déterminent la conduite des individus à travers le profilage narratif rendu possible par le croisement des fichiers et la gestion des *big data*. C'est un prolongement algorithmique de ce que Michel Foucault avait qualifié de «*pouvoir d'écriture*» dans les sociétés disciplinaires (apparition des registres, des fichiers) et qui se poursuit aujourd'hui à l'heure numérique par un pouvoir de narration capable non seulement d'enregistrer les allées et venues et les faits et gestes des personnes, mais de prévoir leur comportement, de profiler leur histoire et de l'anticiper.

Enfin, au niveau politique, le storytelling est devenu le paradigme de la communication, la multiplication des références au récit comme instrument de conquête et d'exercice du pouvoir. C'est l'œuvre des *storyspinners* des candidats et des agences de lobbying et de narration politique qui ont proliféré en Europe comme aux États-Unis et dont l'apogée sera la victoire épique de Barack Obama à la présidence des États-Unis en 2008.

Relire les tragédies de Shakespeare pour en tirer des modèles de leadership et des leçons pratiques pour la gestion des ressources humaines.

Les grands récits qui ponctuent l'histoire humaine depuis ses origines – d'Homère à Tolstoï et de Sophocle à Shakespeare – racontaient des mythes universels et transmettaient les leçons d'une expérience collective (les famines, les guerres, les catastrophes naturelles). Le storytelling plaque sur la réalité des récits artificiels, bloque les échanges, sature l'espace symbolique de séries et de *stories*. Il ne parle pas de l'expérience passée. Il façonne les comportements actuels et canalise les flux d'émotions. Loin d'établir ce «*parcours de la reconnaissance*» que Paul Ricœur décelait dans l'activité narrative, le storytelling conduit les individus à s'identifier à des modèles et à se conformer à des protocoles. Sur les réseaux sociaux, les histoires de changement personnel foisonnent aux dépens de l'analyse des structures sociales. Une évolution indissociable de la doctrine néolibérale qui met en avant la mobilité sociale des individus. Le récit en effet possède une capacité unique à transmettre l'expérience propre. Retracer son histoire participe de la création d'un sujet

néolibéral considéré non plus comme un *Homo economicus* classique mais comme un entrepreneur de soi apte à se mettre en scène et à se raconter.

« NOUS SOMMES TOUS DES SHÉHÉRAZADE »

La série *Game of Thrones* l'affirme sans ambages : « *Il n'y a rien au monde de plus puissant qu'une bonne histoire. Rien ne peut l'arrêter. Aucun ennemi ne peut la vaincre* », mais est-ce si sûr ?

L'usage du format narratif dans nos sociétés hypermédiatisées est devenu si hégémonique que des voix de plus en plus nombreuses se font entendre qui dénoncent l'incroyable hold-up sur l'imaginaire réalisé par le storytelling. En juillet 2023, le *New Yorker* lance un cri d'alarme sous le titre « La tyrannie de l'histoire » (« The tyranny of the tale »). Le chapô de l'article affirme sans détour : « *On nous dit que l'histoire nous libérera. Mais si le format narratif était aussi une cage ?* »

Qu'une telle critique s'exprime dans les pages du *New Yorker*, le temple du journalisme narratif, constitue en soi un avertissement et peut-être un retournement. Parul Sehgal, l'autrice de l'article, caractérise ainsi le champ des usages instrumentaux du récit : « *Le storytelling – tel qu'il est actuellement déployé de manière confuse – comprend la fiction (mais aussi la non-fiction). C'est le royaume de la fantaisie ludique (mais aussi le mortier même de l'identité et de la communauté) ; il piège (et libère) ; il définit (et obscurcit). Le marqueur le plus fiable est peut-être ce petit halo qu'il a pris l'habitude de brandir au-dessus de sa propre tête, son aura insistante de piété. La narration est ce qui sauvera le royaume ; nous sommes tous des Shéhérazade désormais.* »

« Des histoires séduisantes peuvent abriter des mensonges ou de la propagande. »

Parul Sehgal

Toutes sortes d'arguments sont mobilisés en faveur des histoires, ironise-t-elle, nous nous laissons convaincre plus facilement par des histoires que par des statistiques ; nous nous souvenons des faits plus longtemps s'ils sont intégrés dans un récit ; les histoires stimulent la production de cortisol (encourageant l'attention) et d'ocytocine (favorisant la connexion). Nous sommes des créatures à la recherche de modèles, architectes de sens, qui projettent leurs besoins narratifs sur le monde. Elle cite en exemple Yuval Noah Harari, l'auteur du best-seller *Sapiens* (2011), selon lequel l'homme est un animal conteur qui pense en histoires plutôt qu'en chiffres ou en graphiques, et qui croit que l'Univers lui-même fonctionne comme un récit, rempli de héros et de méchants, de conflits et de résolutions, d'apogées et de fins heureuses. « *Les histoires sont devenues si convaincantes que des critiques craignent qu'elles deviennent un substitut dangereux aux faits et aux arguments rationnels.* (…) *Des histoires séduisantes peuvent abriter des mensonges ou de la propagande. Les gens se mentent à eux-mêmes avec leurs propres histoires. Une histoire qui procure une explication rassurante des événements peut aussi tromper en éliminant les contradictions et les complications.* (…) »

« *L'histoire est désormais si appréciée que, dans de nombreux domaines, elle est devenue obligatoire*, ajoute Parul Sehgal. *Pensez aux récits exigés des demandeurs d'asile ou des victimes de viol, qui sont pénalisés ou rejetés si les paramètres de leurs histoires ne se conforment pas facilement au genre.* »

Comment l'idée de Roland Barthes, selon laquelle le récit constitue une des grandes catégories de la connaissance que nous utilisons pour comprendre et ordonner le monde, a-t-elle pu s'imposer ainsi dans la rhétorique politique, les discours du management, la publicité et la propagande en temps de guerre ? Comment le récit érigé en objet d'une nouvelle science par les narratologues dans les années 1960 est-il devenu une vulgate pour managers et communicants ? Comment cette vulgate s'est-elle transformée en une idéologie spontanée dans la culture de masse au point d'éclipser toute autre forme de pensée et de symbolisation ?

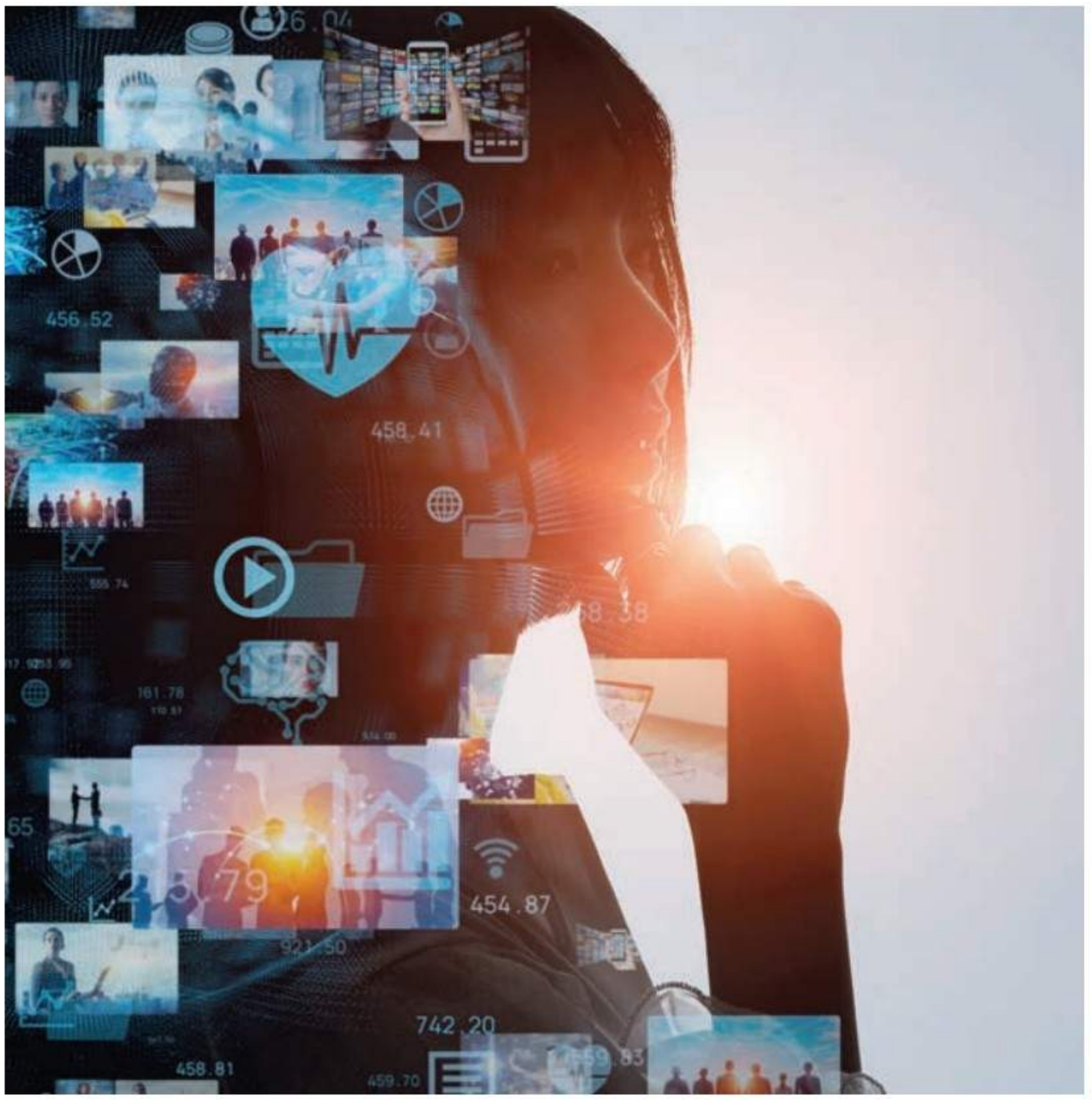
Depuis les années 2000, la multiplication des récits menés à l'enseigne du storytelling a produit une hyperinflation narrative dans les médias. Celle-ci a miné la confiance dans la parole publique et le crédit de tous les narrateurs de la sphère médiatique (hommes politiques, journalistes, experts, communicants, commentateurs). Si l'inflation monétaire ruine la confiance dans la monnaie, l'inflation d'histoires érode la confiance dans la crédibilité de tous les raconteurs. Les symptômes de cette perte de confiance sont bien connus : *fake news*, *alternative facts* (faits alternatifs), narrateurs décrédibilisés, brouillage du vrai et du faux, robotisation du langage par les algorithmes, stocks d'images vendus à l'encan, prime aux clashs sur les réseaux sociaux et les chaînes d'info, effondrement de la foi dans l'expression.

Témoin de cette fièvre narrative, le mot « storytelling » est introduit en 2019 dans le dictionnaire (*Le Petit Robert*), une sorte de consécration pour cet anglicisme, assez plastique pour s'adapter à des contextes très différents et doté d'une espèce d'« aura » magique qui lui confère attractivité et pouvoir. « *Jamais depuis l'œuvre de Freud, dont les notions de névrose, d'Œdipe et d'inconscient se sont rapidement banalisées, un concept théorique n'était entré aussi facilement dans le langage courant* », constatait le théoricien et critique littéraire Terry Eagleton dans une contribution au débat sur le storytelling.

« *Je suppose,* écrit Peter Brooks, *que les théoriciens du récit devraient se réjouir de voir leur sujet d'études coloniser de vastes domaines du discours, à la fois populaire et académique. Le problème, cependant, c'est que l'omniprésence de l'idée de récit pourrait bien avoir rendu le concept inutile.* » Jonathan Gottschall, déjà auteur d'un best-seller sur le sujet (*The Storytelling animal*, 2012) en dénonce désormais « *le côté obscur* ». Dans son nouvel essai, *The Story Paradox* (2025), il affirme : « *Nous avons appris à vivre dans "l'obéissance inconsciente" à la grammaire de l'histoire. L'histoire nous apaise. Elle nous incite à oublier qu'il s'agit d'abord d'un acte de sélection. Les détails sont amplifiés ou atténués. Les non-pertinences apparentes sont intégrées ou élaguées. Chaque décision est un argument, chaque argument une imposition de sens, chaque imposition un exercice de pouvoir. C'est pourquoi il faut cesser de se demander : "Comment pouvons-nous changer le monde par des histoires ?" et se demander plutôt : "Comment pouvons-nous sauver le monde des histoires ?"* » ●

Le capitalisme à l'assaut du récit

Byung-Chul Han, *La Crise dans le récit*, PUF, 2025.



À l'ère du tout numérique, la profusion de narratifs se manifeste paradoxalement par une « crise du récit », selon Byung-Chul Han. « *Au cœur du storytelling bruyant règne un vide narratif qui s'exprime sous la forme d'un vide de sens et d'une absence de repères* », diagnostique le philosophe allemand dans son dernier essai traduit en français. Le penseur montre que le récit commence à décliner dès le 19e siècle. Walter Benjamin mettait en cause l'apparition du roman, au début des temps modernes : le roman livre des interprétations et psychologise, là où le récit se nourrit de l'expérience du conteur, et de celle qui lui a été racontée, et la transmet à la génération suivante. « *Ce n'est cependant pas le roman, mais l'apparition de l'information dans le capitalisme qui met un terme définitif au récit* », précise Byung Chul Han. La modernité a aboli la distance, et avec elle la disponibilité pour recevoir « *la nouvelle* », explique-t-il dans la lignée de Walter Benjamin. Venue de loin, « *la nouvelle* » contient toujours une histoire, qu'on annonce en omettant certains évènements. C'est cet art de l'ellipse qui confère au récit son mystère et son épaisseur temporelle. À l'inverse, l'information colle au présent, cherche à rendre compte de manière exhaustive des faits. En réduisant la réalité à une chaîne de causalités, elle la désenchante.

SEULE LA NARRATION ÉLÈVE LA VIE

Les choses se sont aggravées avec la révolution numérique, où la réalité elle-même a pris « *la forme d'informations et de données* ». Byung Chul-Han décrit une société où le développement des écrans nous prive de l'expérience immédiate de la réalité et de l'altérité. La domination de l'information fondée autrefois sur la répression a cédé le pas à la séduction, mais le résultat est le même : nous voilà asservis. Incités à liker, à nous mettre en scène sur les réseaux sociaux, nous sommes réduits à une série de données et d'algorithmes, exploitables à loisir. Quant aux *stories* postées sur les réseaux sociaux, « *représentations pornographiques de soi-même ou* (…) *publicités* pro domo », elles ne racontent pas grand-chose, déplore l'auteur. En nous privant de l'art du récit, elles nous ramènent à la contingence de l'existence : car « *seule la narration élève la vie au-dessus de sa pure factualité, au-dessus de sa nudité* ».

La crise existentielle de notre « *modernité tardive* » tient, selon le philosophe, à cette disjonction entre la vie et les récits. « *Au contraire de la modernité, avec ses narratifs du futur et du progrès, avec sa nostalgie de l'autre forme de vie, la modernité tardive n'a plus de pathos révolutionnaire du nouveau ou du commencement à zéro.* »

Le récit, par sa structure narrative, contribuait à créer du sens. Son déclin laisse un grand vide dans notre société en quête de repères, un trou béant que les narratifs populistes, extrémistes ou conspirationnistes sont venus combler. Pourtant, insiste le philosophe, notre modernité tardive n'est pas condamnée aux narratifs excluants ou haineux pour instituer un sentiment de communauté. « *Il existe aussi un narratif qui ne s'accroche pas à une identité.* » C'est le cas de l'universalisme radical d'un Kant ou d'un Novalis. « *Un grand récit qui inclut tous les humains, toutes les nations, et les unit en une communauté mondiale.* » Pour lui donner sa chance, il faudrait décoller le nez de nos écrans, et réapprendre à raconter des histoires. ● **CÉCILE PELTIER**

© Metamorworks/Getty Images.



Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

QUI A ÉCRIT CE TEXTE ?

*

« Les Huns, les Mongols, les nazis, les membres du NKVD – barbares du Nord et du Sud, d'hier et d'aujourd'hui – étaient fermement convaincus de vivre dans le réel, alors que leur tête bourdonnait de mythes (historiques, biologiques, scientifiques) pour rationaliser, justifier et glorifier leurs déprédations, leurs massacres, leurs spoliations, leurs bains de sang.

Les gens qui se croient dans le réel sont les plus ignorants, et cette ignorance est potentiellement meurtrière.

Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. Elle est ce sol. Notre soutien dans le monde.

Aucun groupement humain n'a jamais été découvert circulant tranquillement dans le réel à la manière des autres animaux : sans religion, sans tabou, sans rituel, sans généalogie, sans contes, sans magie, sans histoires, sans recours à l'imaginaire, c'est-à-dire sans fictions.

Élaborées au long des siècles, ces fictions deviennent, par la foi que nous mettons en elles, notre réalité la plus précieuse et la plus irrécusable. Bien que toutes tissées d'imaginaire, elles engendrent un deuxième niveau de réalité ; la réalité humaine, universelle, sous ses avatars si dissemblables dans l'espace et le temps.

Entée sur ces fictions, constituée par elles, la conscience humaine est une machine fabuleuse… et intrinsèquement fabulatrice.

Nous sommes l'espèce fabulatrice. »

Réponse p. 70.



© EyeEm Mobile GmbH/Getty Images

« Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. »



NOTRE SÉLECTION DE LECTURES

Pourquoi a-t-on besoin de récits ?

Des lectures accessibles à tous

L'Espèce fabulatrice, Nancy Huston, Actes Sud, 2008.

Storytelling. La machine à raconter des histoires et formater les récits, Christian Salmon, La Découverte, 2007.

L'Empire du discrédit, Christian Salmon, Les Liens qui libèrent, 2024.

Le Déni du viol. Essai de justice narrative, Denis Salas, Michalon, 2023.

Des grands classiques

Morphologie du conte, Vladimir Propp (1928), rééd., Seuil, coll. « Points », 2015.

La Notion de littérature et autres essais, Tzvetan Todorov (1965), rééd. Seuil, coll. « Points », 2016.

Figures (vol. III), Gérard Genette (1972), rééd. Seuil, coll. « Points », 2019.

La Condition postmoderne, Jean-François Lyotard, Minuit, 1979.

Temps et Récit, Paul Ricœur (1983-1985), 3 t., rééd.Seuil, coll. « Points », 1991.

Des essais plus contemporains pour connaisseurs

L'Aube des mythes. Quand les premiers Sapiens parlent de l'au-delà, Julien d'Huy, La Découverte, 2023.

Cosmogonies. La préhistoire des mythes, Julien d'Huy, La Découverte, 2019.

Pouvoirs de la fiction. Pourquoi aime-t-on tant les histoires ? Vincent Jouve, Armand Colin, 2019.

Les Troubles du récit, Jean-Marie Schaeffer, éd. Thierry Marchaisse, 2020.

Netflix, l'aliénation en série, Romain Blondeau. Seuil, 2022.

Nos vies en série, Sandra Laugier, Climats, 2019.

Vide à la demande. Critique des séries, Bertrand Cochard, L'Échappée, 2024.

La Voix des fantômes. Quand débordent les morts, Grégory Delaplace, Seuil, 2024.

Des essais en anglais

The Storytelling Animal. How stories make us human, Jonathan Gottschall, Houghton Mifflin Harcourt, 2012.

The Story Paradox, Jonathan Gottschall, Basic Books, 2021.

Notre coup de cœur

Nous sommes des animaux poétiques, Michèle Petit, éd. Sciences humaines, 2023.

Cette anthropologue est allée pendant plus de trente ans à la rencontre des lecteurs, dans les lieux où la culture est empêchée, des quartiers sensibles de France aux zones les plus défavorisées d'Amérique latine. Partout, elle a constaté le pouvoir des récits : celui d'ordonner le chaos, de donner du sens à l'existence et de tisser des liens entre les gens et les cultures. Dans une langue riche et poétique, elle fait entendre leur voix, ainsi que celle des victimes de l'exil, de la guerre ou des discriminations, à qui les livres ont rendu leur dignité. ●

Dans les archives de *Sciences Humaines*

« Contes et Récits, Pourquoi aimons-nous les histoires ? », n° 148, avril 2004.

Réponse de la page 68 :
L'Espèce fabulatrice, Nancy Huston, Actes Sud, 2008.

© Clu/Getty Images.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Le conflit, terreau de la philosophie !



Vient de paraître

LES ESSENTIELS N° 18
MAI 2025

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
COMMANDEZ CE NUMÉRO EN SCANNANT CE QRcode

EMMA GOLDMAN

L'anarchie au féminin

Entre Russie, États-Unis et Europe, la militante anarchiste et féministe a mené une existence aventureuse scandée par des séjours en prison, qu'elle a narrée avec style. Plus de quatre-vingts ans après sa mort, elle continue d'inspirer. JEAN-MARIE POTTIER

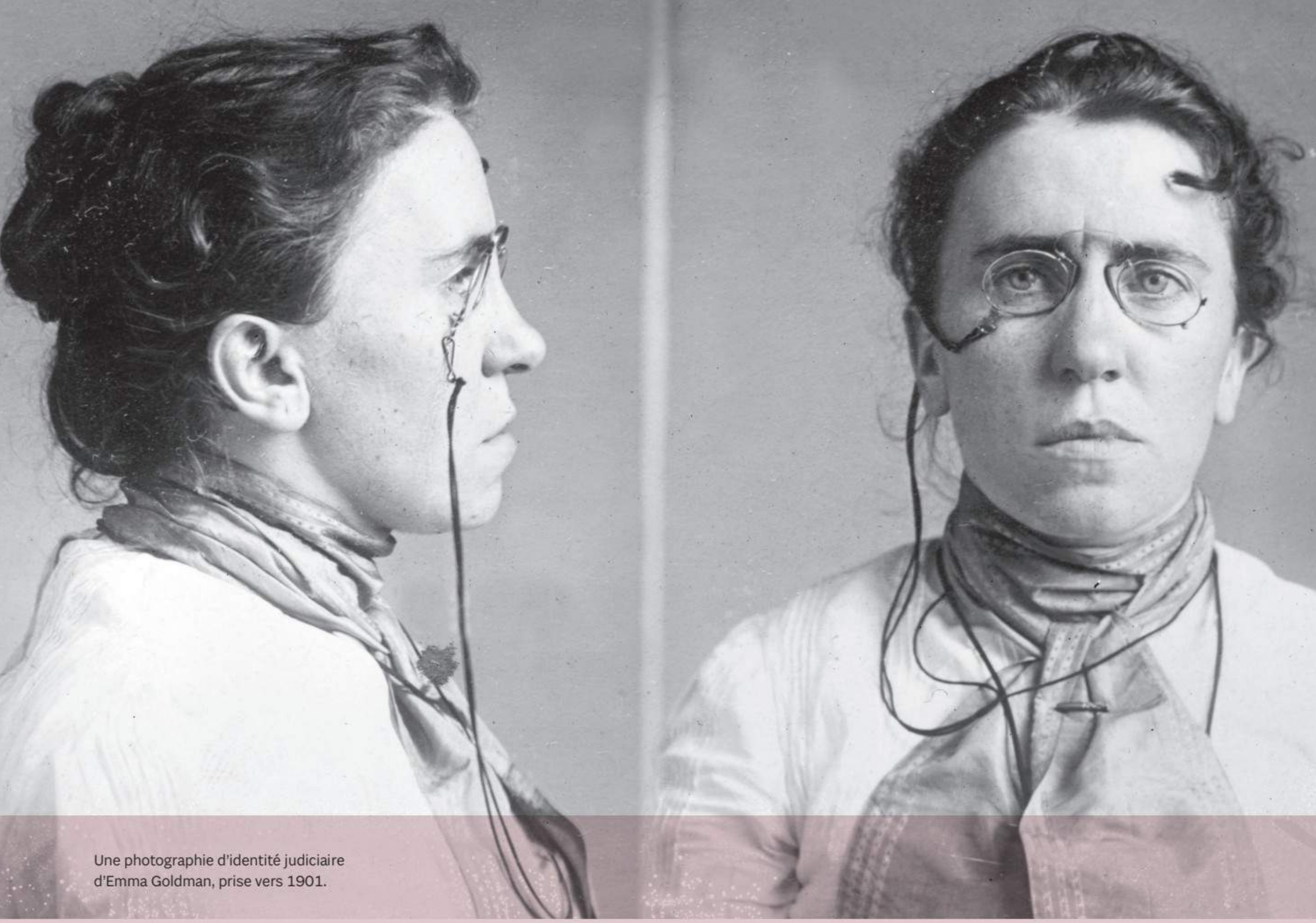
Un vent glacé souffle sur Ellis Island, dans la baie de New York, en cette nuit du 21 décembre 1919. À deux heures du matin, les portes des cellules du centre de détention s'ouvrent : « *Levez-vous, et préparez vos affaires !* », lancent les gardes aux condamnés, bientôt déportés pour des opinions jugées radicales. La presse et des élus du Congrès ont été invités, comme au spectacle. Certains relèveront un vif échange entre un homme et une femme, à la personnalité aussi forte que leur taille est modeste. « *Ne vous ai-je pas offert un arrangement honnête ?* », affirme J. Edgar Hoover, alors jeune fonctionnaire de même pas 25 ans promis à une brillante et controversée carrière à la tête du FBI. « *Oh, aussi honnête qu'il vous était possible, je suppose*, réplique son interlocutrice, qui a l'âge d'être sa mère. *Il ne faut pas attendre de quelqu'un quoi que ce soit au-dessus de ses capacités.* » Trente-cinq ans après son arrivée aux États-Unis, la militante anarchiste Emma Goldman (1869-1940) s'apprête à monter sur un navire que la presse a baptisé l'« arche rouge », pour regagner malgré elle sa Russie natale.

Cet aller-retour forcé entre la vieille Europe et le nouveau Continent constitue une des lignes de force, et de fracture, d'une existence palpitante : celle d'une émigrée, puis d'une proscrite nourrie par la pensée européenne et le rêve américain. Celle d'une militante parfois vue comme une dangereuse étrangère aux États-Unis, et comme une Américaine individualiste en Europe. Celle d'une femme à qui l'écrivain Theodore Dreiser lança un jour, lors d'un déjeuner à Paris : « *Tu dois absolument écrire le récit de ta vie, elle est la plus riche jamais vécue par une femme de ce siècle.* »

La vie d'Emma Goldman commence en 1869 dans une famille juive installée dans la région de Kaunas, dans l'actuelle Lituanie – à l'époque elle fait partie de l'Empire russe. Elle est l'aînée du second mariage de sa mère, Taube, qui a eu deux filles d'un premier lit. Son père, Abraham, est un homme dur, rendu amer par un échec professionnel. Pour lui, seuls les fils comptent ; les filles ne sont bonnes qu'à se marier et à cuisiner la carpe farcie. Sa famille s'installe successivement à Königsberg, en Prusse, puis à Saint-Pétersbourg. De sa jeunesse, Emma Goldman garde une prédisposition naturelle à l'indignation contre l'injustice, celle qui frappe les serviteurs corrigés par leurs maîtres, les paysans victimes du fouet des nobles, les jeunes gens arrachés de force par l'armée, ou encore les Juifs interdits d'aimer des Gentils. « *Aussi loin que je me souvienne de ma jeunesse en Russie, je me suis rebellée contre l'orthodoxie sous toutes ses formes* », écrit-elle en 1934, au soir de sa vie, dans un article en forme de bilan (1). En 1885, elle obtient de son père, en menaçant de se jeter dans la Neva, de partir aux États-Unis, avec sa demi-sœur Helena. Elle veut rejoindre son autre demi-sœur, installée à Rochester près de New York. Chassés par un antisémitisme croissant, leurs parents les rejoindront un an plus tard.

« UNE CONVICTION ARDENTE »

Deux épisodes, un personnel, un politique, marquent ses premières années américaines. En février 1887, alors couturière, Emma Goldman épouse un collègue, Jacob Kershner, dont elle découvre pendant leur nuit de noces qu'il est impuissant. Une tragédie politique la sauve du « désespoir » privé, en l'incitant à s'engager : le 11 novembre 1887, quatre militants anarchistes sont pendus, tandis qu'un cinquième se suicide dans sa cellule. Ils sont accusés d'avoir jeté une grenade artisanale un an plus tôt sur Haymarket Square, à Chicago, lors d'une manifestation pour la journée de huit heures. L'explosion a provoqué plusieurs morts, mais les activistes ont été arrêtés et condamnés à la peine



Une photographie d'identité judiciaire d'Emma Goldman, prise vers 1901.

© APIC/Getty Images

« J'avais 20 ans. J'avais laissé derrière moi ma vie d'avant, abandonnée comme un vieux vêtement tout usé. »

capitale sur des preuves douteuses. Dans ses mémoires, *Vivre ma vie* (1931), Emma Goldman se souvient distinctement comment, le jour de l'exécution, elle a sauté au visage d'une femme en visite chez son père, qui venait de lancer : « *Pourquoi toutes ces lamentations ? Ces hommes étaient des assassins. On a bien fait de les pendre.* » La jeune femme a senti émerger en elle « *un grand idéal, une conviction ardente, une ferme détermination* ».

L'Amérique traverse alors sa Belle Époque, là-bas appelée « *Gilded Age* », l'« âge doré ». Le pays accouche, dans la fièvre des grandes découvertes et le sang des affrontements militants, d'une industrie et d'une finance prospères et de fortunes étourdissantes, celles des Carnegie, Rockefeller, Mellon. Dans un récent ouvrage consacré à l'atmosphère politique de ces années, *The Infernal Machine. A true story of dynamite, terror, and the rise of the modern detective* (Crown, 2024, non traduit), l'essayiste Steven Johnson pointe que « *s'il est de rigueur, aux États-Unis tout du moins, d'affirmer que nous vivons dans un climat politique inhabituellement polarisé* », cette polarisation se révèle beaucoup moins sévère que celle qu'ont connue Emma Goldman, ses camarades et leurs adversaires : « *Ils vivaient dans un monde où un camp considérait approprié d'exécuter ceux qui objectaient à une semaine de travail de soixante-douze heures ruineuse pour la santé, pendant que l'autre camp pensait que nous devions abandonner les gouvernements comme les entreprises et réinventer la société à l'image d'une coopérative de montres suisses.* »

AMOUR ET ANARCHISME

À New York, un des organes de cette guerre sociale s'appelle *Die Freiheit* (« *La liberté* »), le journal des anarchistes de langue allemande. Lassée de sa vie à Rochester, Emma Goldman débarque le 15 août 1889 : cette rédaction est une des trois adresses qu'elle a en poche. Elle visite d'abord les deux autres, des membres de sa famille, qui l'accueillent sans chaleur, et un jeune étudiant de sa connaissance, qui l'emmène au café Sachs, quartier général des



Emma Goldman prononce un discours sur le contrôle des naissances à New York, le 21 mai 1916.

«Allez manifester devant les palais des riches, exigez du travail. S'ils ne vous en donnent pas, exigez du pain. S'ils vous refusent les deux, prenez le pain.»

militants radicaux du sud de Manhattan. «*J'avais 20 ans. J'avais laissé derrière moi ma vie d'avant, abandonnée comme un vieux vêtement tout usé*», écrit-elle de cette journée à la première page de *Vivre ma vie*. Au café, elle croise le militant Alexandre (Sasha) Berkman, qui la conduit le soir même à une conférence du rédacteur en chef du *Freiheit*, Johann Most. Deux rencontres décisives : le premier devient son amant et complice pour plusieurs décennies ; le second la forme à la rhétorique et l'envoie, à son tour, prendre la parole en public. Elle s'initie à l'anarchisme et à ce qui le sépare du socialisme, deux courants de pensée «*aussi éloignés que les pôles*», écrit-elle. Cette influence de la pensée anarchiste européenne, Emma Goldman l'épice de références constantes à des défenseurs américains de la liberté individuelle, comme l'ancien président Thomas Jefferson, les écrivains Henry David Thoreau – auteur de *Walden ou la Vie dans les bois* – ou encore Ralph Waldo Emerson. Dans *A New Declaration of Independence*, un texte publié en 1909, elle détourne et complète ainsi ce texte fondateur de la démocratie américaine : «*Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les êtres humains, peu importe leur race, couleur ou sexe, sont nés avec un droit identique de s'asseoir à la table de la vie ; que pour garantir ce droit, on doit établir parmi les hommes une liberté économique, sociale et politique.*» Elle se méfie d'ailleurs de la masse, déplorant la façon dont «*elle s'agrippe à ses maîtres, aime le fouet, et* (...) *est la première à crier : "Crucifiez-le !"*». Une rhétorique symptomatique de son style vif, enlevé, mordant. Comme l'écrit l'essayiste Vivian Gornick dans une biographie, *Emma Goldman. La révolution comme mode de vie* (Payot, 2024), sa marque essentielle relevait de l'intensité de son expression : «*Entendre Emma décrire, dans un langage aussi magnétique que lumineux, la sensation d'une*

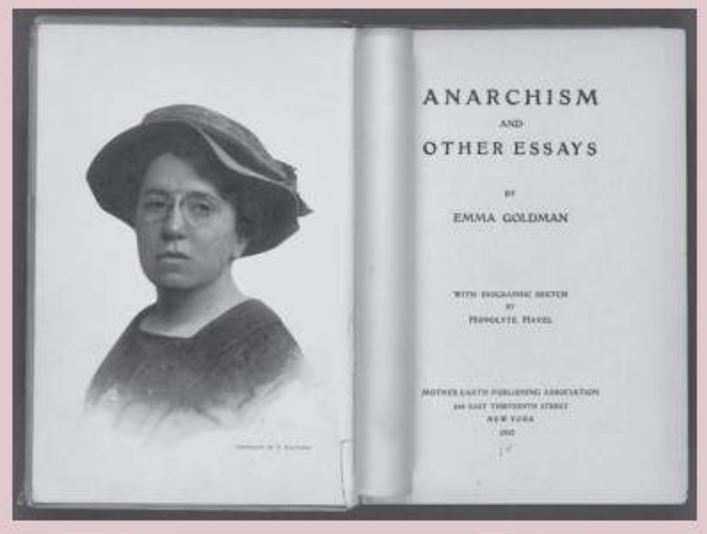
© Bettmann/Getty Images



Emma Goldman et Alexander Berkman, en 1918.



Emma Goldman dicte ses mémoires à sa secrétaire, Emily Holmes Coleman, lors d'un séjour en France en 1931.





botte sur son cou, c'était ressentir le pouvoir mythique de l'oppression d'État.»

Cependant, Emma Goldman n'agit pas que par le verbe. Des deux côtés de l'Atlantique, en ces années 1890, les anarchistes prônent alors ce qu'ils appellent la «*propagande par le fait*». En clair, des actions illégales, parfois violentes, pour promouvoir leurs idées. En France, Auguste Vaillant jette une bombe en plein Palais-Bourbon en 1894. Quelques mois plus tard, pour venger son exécution, un anarchiste italien, Sante Caserio, poignarde à mort le président de la République Sadi Carnot. En Italie, un autre anarchiste, Gaetano Bresci, assassine en 1900 le roi Umberto Ier. La cible choisie par Alexandre Berkman et Emma Goldman, elle, s'appelle Henry Clay Frick, un aciériste jugé coupable d'avoir brutalement réprimé une grève avec l'aide de la célèbre agence de détectives Pinkerton. Le 23 juillet 1892, Berkman s'introduit dans son bureau et tente de le tuer à coups de couteau et de revolver, mais ne parvient qu'à le blesser. Il écope de vingt-deux années de prison. Emma Goldman, qui l'a assisté dans la préparation de l'attentat sans y participer, échappe aux poursuites. Elle rompt avec Most, qui a désavoué ses camarades, au point de le frapper avec une cravache lors d'une conférence.

La jeune femme finira aussi par être condamnée, un an plus tard, alors que l'Amérique plonge dans une grave dépression économique. En août 1893, elle harangue la foule lors d'une manifestation de chômeurs au cœur de New York: «*La 5e Avenue est pavée d'or, chaque hôtel particulier est une citadelle d'argent et de pouvoir. Et vous, vous restez là, tel un géant affamé et enchaîné, privé de sa force.* (...) *Allez manifester devant les palais des riches, exigez du travail. S'ils ne vous en donnent pas, exigez du pain. S'ils vous refusent les deux, prenez le pain. C'est votre droit le plus sacré!*» Quelques jours plus tard, elle est interpellée à Philadelphie pour incitation à l'émeute et condamnée à un an de prison.

LA PANIQUE ROUGE

La voilà désormais célèbre: elle fait rêver, frissonner ou enrager l'Amérique. «*J'ai pour la créature Goldman la même adoration que pour un serpent*, écrit ainsi en 1898 l'éditorialiste d'un quotidien californien. *Elle est inapte à vivre dans un pays civilisé... Elle devrait être pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, et beaucoup plus longtemps après cela.*» En 1901, près de dix ans après l'affaire Frick, son nom se retrouve à nouveau associé à une tentative d'assassinat politique. De moins près, sauf que cette fois-ci, l'attentat a réussi et frappé haut, au plus haut: le président des États-Unis William McKinley. Le 6 septembre 1901, alors qu'il visite une exposition à Buffalo, près de New York, ce dernier est atteint de deux balles par Leon Czolgosz, un anarchiste américain d'origine polonaise. Il meurt huit jours plus tard des suites de ses blessures. Au cours d'une conférence, Czolgosz a approché Emma Goldman et lui a demandé des conseils de lecture. Au procureur qui l'interroge, il lâche cette phrase:

© Bettmann/Getty Images - © Bettmann/Getty Images - © The New York Public Library



Emma Goldman face à la presse lors d'un bref séjour aux États-Unis en 1934, quatorze ans après son exil forcé.

« *Je suis un anarchiste, un disciple d'Emma Goldman. Ses mots ont été l'étincelle.* » Une fois encore, elle se retrouve soupçonnée, puis blanchie faute de preuves. L'épisode nourrit sa réflexion, complexe, ambiguë, sur la place de la violence politique. L'Amérique, elle, réagit en se barricadant, multipliant les lois antianarchistes, mais aussi anti-immigrés.

Ce raidissement ne fait qu'accentuer les engagements, multiples, d'Emma Goldman, notamment couchés par écrit dans la revue *Mother Earth*, qu'elle fonde en 1906. Au nom de la liberté d'expression, elle s'associe à la Free Speech League pour défendre les individus menacés pour leur engagement. Au nom de la liberté des femmes à disposer de leur corps, elle dénonce l'enfermement du mariage, se bat pour la légalisation de la contraception et prône l'amour libre – tout en ne cachant pas dans ses textes la morsure de la jalousie, en particulier dans ses relations avec le médecin anarchiste Ben Reitman, son amant pendant près de dix ans. Contre l'État et les marchands de canons, elle prend position lors de l'entrée des États-Unis dans le premier conflit mondial. En juin 1917, elle est arrêtée pour « *complot contre la conscription* » et transférée aux Tombs, une prison de Manhattan. Elle en sort deux ans plus tard mais pour mieux retomber, en pleine « panique rouge », dans les griffes de J. Edgar Hoover, direction la Russie. Avec elle, ce sont près de 250 activistes, venus de tout le pays, qui sont déportés.

Son exil marque une double rupture. Avec les États-Unis, bien sûr, ce pays qu'elle avait adopté et par qui elle pensait avoir été adoptée. Mais aussi avec la révolution russe. Ses deux années en Russie ne sont que déchirements face à la prise de pouvoir d'une oligarchie bolchévique, documentés dans deux livres successifs, *My Disillusionment in Russia* (1923) et *My Further Disillusionment in Russia* (1924). Elle ne voit rien qu'elle estime comme du vrai communisme, « *sauf si on considère que le communisme consiste en trente-trois niveaux de salaire, des rations de nourriture différenciées, des privilèges pour certains et l'indifférence envers la masse* ». L'écrasement du soulèvement des marins déçus de Kronstadt, en mars 1921, plante le dernier clou dans le cercueil : « *Qu'importe leurs prétentions dans le passé, les bolcheviks s'étaient maintenant révélés les ennemis les plus pernicieux de la Révolution. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec eux.* »

En décembre 1921, Alexandre Berkman et elle quittent définitivement la Russie. Celle qui fut d'abord immigrante, puis grande voyageuse (elle effectua entre autres un long séjour en Europe en 1895, rencontra Louise Michel et Pierre Kropotkine et assista, captivée, à des conférences de Sigmund Freud à Vienne), puis exilée, se trouve maintenant presque apatride. Dans les années qui suivent, on retrouve sa trace en Angleterre, où elle subit, en 1924, un camouflet de l'intelligentsia lors d'une conférence : « *Lorsqu'elle se leva pour parler, elle fut accueillie avec enthousiasme ; mais lorsqu'elle se rassit, il régnait un silence de mort,* écrira le philosophe Bertrand Russell. *Il faut dire que son discours avait été quasi exclusivement une critique des bolcheviks.* » Elle se fixe en France où, dans un petit village de pêcheurs varois pas encore connu du monde entier, Saint-Tropez, elle écrit ses mémoires. À l'été 1936, elle voyage dans l'Espagne en pleine guerre civile, où se rejoue le conflit entre anarchistes et communistes. Depuis 1933, elle s'est installée au Canada, à Toronto : c'est là qu'elle meurt, le 14 mai 1940, trois mois après une attaque cérébrale. Le 17 mai 1940, six ans après une ultime et rapide visite aux États-Unis, elle y fait son retour pour être enterrée à Chicago.

UNE ICÔNE CULTURELLE

Sa tombe, dans le même cimetière que celle des condamnés à mort de Haymarket, est ornée de son portrait en bas-relief et d'une citation de l'écrivain britannique Charles Caleb Colton : « *La liberté ne va pas descendre sur un peuple, un peuple doit s'élever de lui-même vers la liberté.* » Curieusement, la date de sa mort, « 14 mai 1939 », est erronée : on l'a rajeunie d'un an. La rajeunir, c'est justement ce qu'accompliront d'autres militants, trente ans plus tard. Dans les années 1970, la seconde génération de féministes, davantage concentrée sur l'autonomie personnelle que sur l'exercice des droits politiques, s'empare de son héritage. En 1973, année où la Cour suprême généralise le droit à l'avortement, des militantes féministes de l'Iowa créent la Emma Goldman Clinic. En 1977, un collectif, la Emma Goldman Brigade, mène un attentat à la tarte aux pommes contre l'activiste conservatrice Phyllis Schlafly, responsable de l'échec de l'amendement sur l'égalité des droits (ERA).

La vie et l'œuvre d'Emma Goldman, qui plaidait pour que l'accomplissement politique passe par un épanouissement personnel, séduisent : elles entrent en résonance avec le célèbre slogan forgé en 1969 par la féministe Carol Hanisch, « *The personal is political* », « *le privé est politique* ». Ce qui est ludique est politique aussi. Tee-shirts et banderoles se couvrent d'une citation apocryphe d'Emma Goldman, inspirée de ces diatribes contre ceux qui exigent de sacrifier tout plaisir à l'engagement : « *Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution.* »

La militante anarchiste devient une icône culturelle. En 1975, le roman *Ragtime* de E.L. Doctorow, ensuite adapté au cinéma, met en scène cette femme peu imposante mais d'une « *immense vitalité* », dont la rhétorique emporte les esprits « *comme un fleuve en crue* ». En 1982, l'actrice Maureen Stapleton remporte l'Oscar du meilleur second rôle pour son interprétation d'Emma Goldman dans *Reds* de Warren Beatty, portrait d'une génération d'Américains qui crurent, plus ou moins fort, à la révolution soviétique. Cette icônisation ne va pas sans ambiguïté, notait en 1996

© Bettmann/Getty Images



Des militantes de la Emma Goldman Brigade lors d'une manifestation en août 1970 à New York.

l'historien Oz Frankel **(2)** : «*Goldman peut être présentée comme une combattante de la liberté d'expression, une communautarienne, une libertarienne, une anticommuniste, une individualiste extrême, une précurseuse du féminisme moderne, une authentique subversive, une visionnaire inoffensive expulsée pour avoir exprimé des idées innocentes, une victime éprouvée, une femme joyeuse et porteuse d'un message de vie ou une amusante et caustique grand-mère juive.*» Elle se retrouve appropriée, aux deux sens du terme : adaptée à plusieurs époques et susceptible de plusieurs interprétations. De l'Amérique de Reagan à celle de Bush Jr., son message n'a cessé de résonner. Il continue de le faire dans celle de Trump deuxième période, où les oligarques de la Tech draguent la Maison-Blanche, où le président McKinley se retrouve cité tel un modèle par le 47e président des États-Unis, où le PDG d'une compagnie d'assurances se fait abattre en plein New York par un jeune militant. Il y a quelques semaines, dans le *New Yorker*, l'essayiste Adam Gopnik clamait que «*le* Gilded Age *n'avait jamais pris fin*», justifiant ainsi la sulfureuse séduction qu'exerce, y compris chez ce défenseur acharné du libéralisme politique, la figure d'Emma Goldman : «*Elle ne voyait pas de contradiction entre la sensualité et des actes arbitraires de violence contre les ploutocrates. Il s'agissait de deux pas de la même danse.*» ●

De l'Amérique de Reagan à celle de Trump, son message n'a cessé de résonner.

NOTES

(1) «Was my life worth living?», publié dans le recueil *Red Emma Speaks. Selected Writings & Speeches* (Vintage, 1973, non traduit).
(2) Oz Frankel, «Whatever happened to "Red Emma"? Emma Goldman, from alien rebel to American icon», *The Journal of American History*, décembre 1996.

À LIRE :

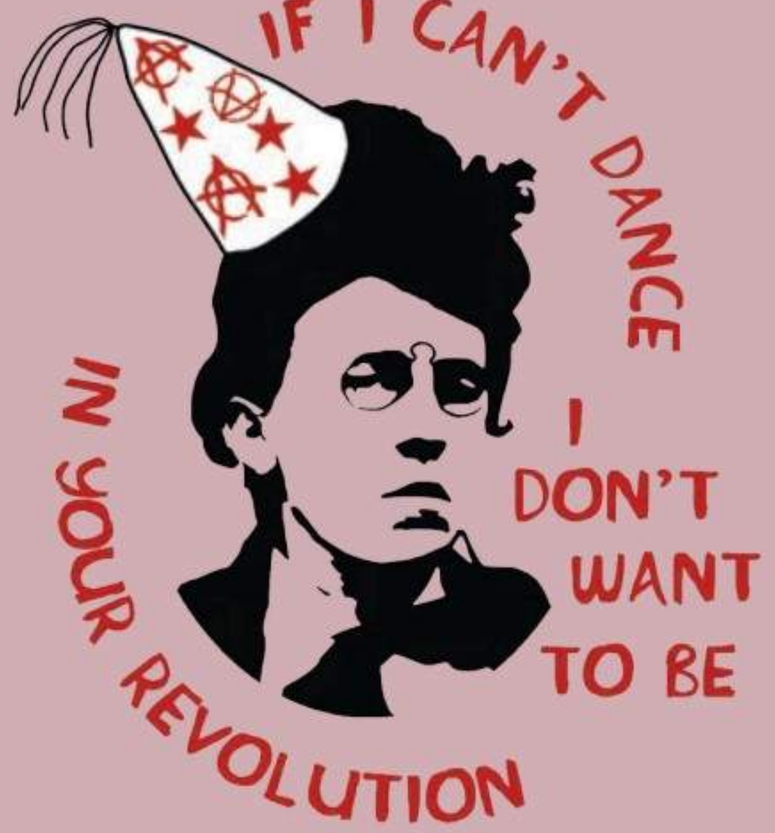
L'autobiographie d'Emma Goldman, *Vivre ma vie. Une anarchiste au temps des révolutions* (1931), a fait l'objet d'une première édition intégrale en France dans une traduction de Laure Batier et Jacqueline Reuss, désormais disponible en poche aux éditions L'échappée. Plusieurs recueils de textes ont été publiés chez Payot & Rivages avec des traductions et postfaces de Léa Gauthier ou Thibaut de Saint Maurice : *De la liberté des femmes* (2020), *L'anarchisme : ce dont il s'agit vraiment. Et autres textes anarcha-féministes* (2022), *Il nous faut être prêts à chaque instant. Sur la violence politique* (2023), *Lettres à l'amant. Et autres textes sur la difficulté d'aimer, de faire l'amour, et d'être libre* (2024). Le même éditeur a aussi sorti début 2024 une traduction par Laetitia Devaux de la biographie de Vivian Gormick *Emma Goldman. La révolution comme mode de vie.*

© Bob Parent/Getty Images

EMMA GOLDMAN

LES 4 IDÉES À RETENIR

Si Emma Goldman est davantage considérée comme une activiste que comme une pure théoricienne, elle a développé une philosophie politique au fil de son engagement.



© spacedoglalka.com



Manifestation de suffragettes en 1919.

1 L'émancipation passe par l'anarchie

«*Existe-t-il un gouvernement sur cette Terre dont vous approuvez les lois? – Non, monsieur, ils sont tous contre le peuple.*» Cet échange entre Emma Goldman et le procureur lors de son procès pour incitation à l'émeute en 1893 constitue un bon résumé de la pensée anarchiste. Emma Goldman a développé plus en détail sa conception de cette idéologie dans plusieurs longs textes, en particulier l'article «L'anarchisme: ce dont il s'agit vraiment». Elle y voit «*la philosophie d'un nouvel ordre social basée sur une liberté non restreinte par les lois humaines*», en lutte contre trois ennemis: la religion, qui «*domine l'esprit humain*», la propriété, qui «*domine les besoins humains*», et le gouvernement, qui «*domine la conduite humaine*». Du premier ennemi, elle dénonce les «*entraves mentales*» et l'«*obscurantisme*» imposés à la population. Du second, l'accaparement des richesses et l'organisation «*abrutissante*» de la production: non seulement le travailleur se retrouve privé du fruit de son travail, mais aussi de la fierté créatrice qui peut l'accompagner – elle-même quitta son premier emploi de couturière sur le sol américain, d'une «*monotonie mortelle*», quand son patron, installé derrière un bouquet de fleurs valant plus de la moitié de sa paie hebdomadaire, lui refusa une augmentation. Le troisième ennemi, l'État, participe d'une croyance religieuse dans le pouvoir de la loi sur l'individu et sur les relations sociales: «*Tout comme l'autel religieux, il est maintenu pour que les hommes y soient sacrifiés.*» Si elle voit dans l'anarchisme une «*philosophie de la souveraineté de l'individu*», par opposition au socialisme considéré comme un mouvement de mobilisation d'une classe contre une autre, on ne doit pas réduire sa pensée à un pur individualisme: elle prône le «*groupement libre des individus afin qu'une réelle richesse sociale soit produite*».

© Harris & Ewing, Washington, D.C./Library of Congress

2 Comprendre la violence n'est pas l'excuser

Au premier plan comme à l'arrière-plan, des événements violents ont scandé la vie d'Emma Goldman, de l'attentat contre l'industriel Henry Clay Frick en 1892, auquel elle fut associée, à l'assassinat du président McKinley en 1901, dont elle fut présentée comme l'inspiratrice. Sa conception de la brutalité politique, note sa préfacière et traductrice Léa Gauthier, a opéré un «*glissement dans le temps*». D'un encouragement à ce que les anarchistes appellent la «*propagande par le fait*», elle est passée à une vision plus critique de la violence, sans se désolidariser cependant de ceux qui s'y livrent: en octobre 1901, elle conclut ainsi un de ses textes les plus connus, «The tragedy at Buffalo», consacré à l'assassinat de McKinley, en affirmant sa «*profonde sympathie*» pour l'assassin qui s'apprête à mourir sur la chaise électrique. Elle déplore alors ceux qui condamnent l'attentat, ou pointent son inutilité ou son caractère contre-productif pour le mouvement social, sans s'interroger sur les conditions sociales et la psychologie individuelle qui l'ont engendré. De même, en 1917, devant le jury de son procès pour «*complot contre la conscription*», elle estime qu'un analyste de la société qui se contente de fustiger un acte violent sans l'explorer plus avant est semblable au médecin qui diagnostique une tuberculose ou un cancer sans les soigner et, encore plus, sans en rechercher les causes. Causes qu'elle perçoit, le plus souvent, dans la structure sociale: «*C'est la violence organisée au sommet qui crée la violence individuelle à la base.*»

3 L'émancipation féminine ne se résume pas au vote

En août 1920, quelques mois après l'expulsion d'Emma Goldman des États-Unis, le 19e amendement à la Constitution américaine, qui accorde le droit de vote aux femmes, est ratifié. Une victoire aux yeux de nombreuses femmes, mais pas ceux de la militante anarchiste: après tout, s'exclame-t-elle, peut-on croire que l'Amérique serait un pays meilleur si la philanthrope Anne Morgan, fille du banquier J.P. Morgan, en était la présidente? Dans une description mordante, elle ne voit dans la «*femme moderne*» modelée par une «*émancipation strictement extérieure*» qu'un «*jardin à la française*» artificiellement dessiné et aménagé, mais ne manifestant pas de «*qualités intérieures*». Emma Goldman n'est pas contre le vote des femmes, mais contre les interprétations simplistes qui y trouvent la clé d'un changement de l'ordre social: «*Il va sans dire que je ne m'oppose pas au suffrage des femmes au motif qu'elles n'y ont pas droit.* (...) *Mais cela ne m'aveugle pas au point de croire que la femme réussira là où l'homme a lamentablement échoué*», écrit-elle. Cette infatigable apôtre de l'union libre, du droit des femmes à disposer de leur corps et du contrôle des naissances craint que le vote des femmes ne serve qu'à consolider les structures sociales existantes en les associant au processus par lequel «*un groupe de gens adopte des lois auxquelles le reste de la population est forcé d'obéir*». Comme l'écrit le philosophe Thibaut de Saint Maurice dans la préface du recueil *De la liberté des femmes*, elle s'avère, si on doit la placer sur un spectre, «*davantage une féministe de la liberté qu'une combattante pour l'égalité*».

4 Pour une école sans compétition

En 1909, Emma Goldman s'implique dans la mobilisation internationale en faveur du militant libertaire et pédagogue espagnol Francisco Ferrer. Ce dernier est ciblé depuis plusieurs années par le pouvoir et le clergé, comme elle-même l'a été, pour son influence intellectuelle sur des épisodes violents, de l'attentat contre le roi Alfonso XIII en 1906 à la «Semaine tragique» de grèves générales à Barcelone en 1909. Au terme d'une parodie de procès, il est condamné à mort et fusillé: ses ultimes mots, devant le peloton, sont «*Vive l'école moderne*». Son projet pédagogique, notamment fondé sur le travail des élèves en petits groupes pour étendre leur autonomie, ainsi que sur l'absence d'examens et de compétition scolaire, séduit Emma Goldman, de même que la Ruche, expérience d'école libertaire menée à Rambouillet par l'anarchiste français Sébastien Faure. À New York, au début des années 1910, elle fait partie des soutiens actifs du Ferrer Center and School, qui développe une école moderne, ensuite transférée dans le New Jersey. Pour elle, l'éducation, du côté de l'éducateur comme de l'élève, s'avère, comme l'anarchisme, affaire d'individualité, au sens de la construction d'une pensée personnelle: elle compare l'éducateur «*imprégné d'honnêteté*» à un artiste ou un explorateur, et l'oppose aux «*diététiciens de nourritures prédigérées,* (...) *perpétuateurs à succès de l'âge de l'insignifiance et des automates*».



Pauline Kergomard à Bordeaux, le 7 mai 1938.

Pauline Kergomard, pionnière de l'école maternelle

Militante engagée contre le dressage des enfants au 19e siècle, elle a sillonné la France durant quarante ans pour donner à l'éducation préscolaire son visage actuel. BÉATRICE KAMMERER

Entassés sur le gradin d'une salle exiguë, des centaines de bambins ânonnent les lettres de l'alphabet et les leçons de catéchisme au rythme du claquoir, un instrument formé de deux pièces de bois inventé par les frères des écoles chrétiennes pour commander sans mot dire. Tel est au 19e siècle le quotidien des « salles d'asile », ancêtres des écoles maternelles. Un véritable « *crime de lèse-enfance* », dénonce la pédagogue Pauline Kergomard dans un ouvrage pionnier, *L'Éducation maternelle dans l'école* (1886). Ces « *écoles du premier âge sont des écoles inhumaines* » qui « *étouffent les germes prêts à éclore* » et « *empêchent l'éclosion de l'individualité* ». Elle consacrera sa vie à les réformer.

Née Pauline Reclus en 1838, elle est benjamine d'une famille protestante libérale de la bourgeoisie bordelaise. À l'époque, les salles d'asile existent depuis plus de douze ans en France. Elles sont inspirées des *infants schools* britanniques et indissociables du contexte de la révolution industrielle, retrace le sociologue Éric Plaisance dans *Pauline Kergomard et l'école maternelle* (PUF, 1996). Leur vocation se veut avant tout sociale : il s'agit d'offrir refuge et protection aux enfants des classes populaires, tout en permettant à leurs mères de travailler à l'usine. Leur fonctionnement suscite rapidement des critiques. Avant Pauline Kergomard, la formatrice et directrice de salles d'asile Marie Pape-Carpantier est la première à défendre l'éducabilité du jeune enfant contre les méthodes de dressage alors pratiquées, relève l'historienne Catherine Valenti dans *Pauline Kergomard. L'enfance au cœur* (Memoring, 2023). Marie Pape-Carpantier revendique aussi l'appellation d'« école maternelle » – en vain. À son décès en 1878, l'éducation préscolaire française n'en est pourtant plus à ses balbutiements : 20 % des petits âgés de 2 à 6 ans fréquentent les salles d'asile, soit plus de 650 000 enfants, contre quelques milliers au début des années 1830.

Pauline Reclus n'est alors qu'une modeste institutrice. Mariée en 1863 à Jules Duplessis Kergomard, un poète oisif, elle se démène pour élever leurs deux fils tout en subvenant aux besoins du foyer. Sa chance viendra du réseau progressiste parisien qu'elle fréquente par l'intermédiaire de sa sœur et de son beau-frère, tous deux républicains farouchement opposés au Second Empire. Dans les salons qu'ils tiennent à leur domicile se pressent des libres penseurs – la future communarde Victoire Léodile Béra, dite André Léo, ou le théoricien et militant anarchiste Élisée Reclus, cousin de Pauline. On y croise aussi des personnalités engagées dans la construction de l'école républicaine, comme le futur ministre de l'Instruction publique Ferdinand Buisson. Ce dernier encourage Pauline Kergomard à passer l'examen d'aptitude à la direction puis à l'inspection des salles d'asile, et lui permet d'être nommée « déléguée à l'inspection générale » par Jules Ferry, en 1879. Elle dédie toute sa vie à cette fonction, et ne prend sa retraite qu'en 1917, à l'âge de 79 ans. « *Si je ne me cramponnais pas au travail, ce serait tout de suite pour moi l'irrémédiable vieillesse* », écrit-elle dans une lettre de 1905 (1). Dans cette école républicaine balbutiante où tout est à bâtir, les idées de Pauline Kergomard jouent vite un rôle structurant : rapidement, ses formules « *se retrouvent intégralement dans les textes signés des ministres eux-mêmes* », note Éric Plaisance. En témoigne notamment l'adoption du terme « école maternelle », cher à l'institutrice, en 1881.

LA FAMILLE COMME MODÈLE

Loin de n'être qu'un élément de langage, cette dénomination incarne l'idéal éducatif de la pédagogue. Pour elle, la meilleure manière d'éveiller le petit enfant est d'imiter le comportement spontané d'une « *mère intelligente et dévouée* », qui chaque jour « *distribue la nourriture intellectuelle et morale* », « *tâche d'en faire des êtres bien portants, intelligents, heureux* ». Cette philosophie contraste fortement avec la méthode des salles d'asile, que fustige Pauline Kergomard au fil de ses 635 visites d'inspection. Sa venue est souvent redoutée : elle scrute les moindres détails – cour, préau, toilettes, état de santé des écoliers… Elle sermonne les maîtresses et les directrices, convoque les inspecteurs et harcèle les maires pour obtenir du matériel, retrace l'historien Jean-Noël Luc (2). Ses rapports se révèlent non moins véhéments. Elle s'insurge contre la tentation de transformer les écoles maternelles en « *petites casernes* » obnubilées par la discipline, et déclare préférer « *cent fois le désordre et le bruit* ». Elle dénonce aussi le désir de les convertir en « *petites Sorbonnes* » élitistes :

© Ville de Paris / Bibliothèque Marguerite Durand



Henri Jules Jean Geoffroy, dit Geo (1853-1924), *École maternelle* (1898), Centre national des arts plastiques, France.

© DeAgostini/Getty Images - © B.L.P. 1130. Musée Pédagogique. I.N.R.D.P. Photos : Collections historiques/Munaé

« Nos bébés sont en train de devenir "savants", au détriment de tout ce qui faisait leur joie et la nôtre. »

Il faut dire que les programmes scolaires de l'époque ne sont absolument pas adaptés à l'âge des enfants : liste des départements français, exploits de Vercingétorix ou inégalités de l'impôt en 1789 sont enseignés dès 3 ans, avec la certitude que cette précocité favorisera l'excellence. « *Ce n'est pas de la méthode, c'est du dressage* », s'insurge Pauline Kergomard. À la place de ce « *bagage mnémotechnique* » vide de sens, elle promeut une approche concrète et sensible grâce à la « *leçon de choses* », rapporte Catherine Valenti. « *L'atelier où travaillent leurs pères, leurs jardins, la grande route, la campagne environnante fourniront le meilleur musée, je dirais presque le seul que doive posséder l'école maternelle.* »

La priorité reste l'éveil de l'intelligence, non la capitalisation des savoirs. Pour Pauline Kergomard, les enfants « *ne vont pas à l'école maternelle pour s'instruire. Si en s'amusant* (...)*, ils happent un peu d'instruction, ce* (ne) *sera* (qu'une) *heureuse circonstance* ». Elle rêve d'une maternelle dotée d'une identité propre, libérée de son statut d'antichambre du primaire, mais se heurte à la réticence de directrices soucieuses de la réputation de leur établissement, et à la pression des parents qui, hélas, « *proportionnent le mérite des maîtres au nombre des connaissances qu'ils accumulent dans les jeunes esprits* », rappelle Éric Plaisance.

UNE PÉDAGOGIE DU JEU

Pauline Kergomard veut aussi donner aux enfants l'opportunité d'adopter le mode d'apprentissage qui leur est le plus naturel : le jeu. « *C'est le travail de l'enfant ; c'est son métier, c'est sa vie* », résume-t-elle vingt ans avant les écrits de Maria Montessori. Les bénéfices qu'elle prête à cette activité s'avèrent innombrables : développement des aptitudes physiques, du langage, de la réflexion, de la vertu morale par la confrontation aux échecs, sans oublier l'initiation à la vie sociale grâce aux jeux collectifs. Soixante ans avant les psychanalystes, elle défend en outre l'importance d'autoriser l'enfant à amener un jouet personnel à l'école, pour faciliter la transition avec le milieu familial. Loin de rester confinées aux textes officiels, ses idées se diffusent largement *via* deux revues spécialisées : *L'Ami de l'enfance*, éditée



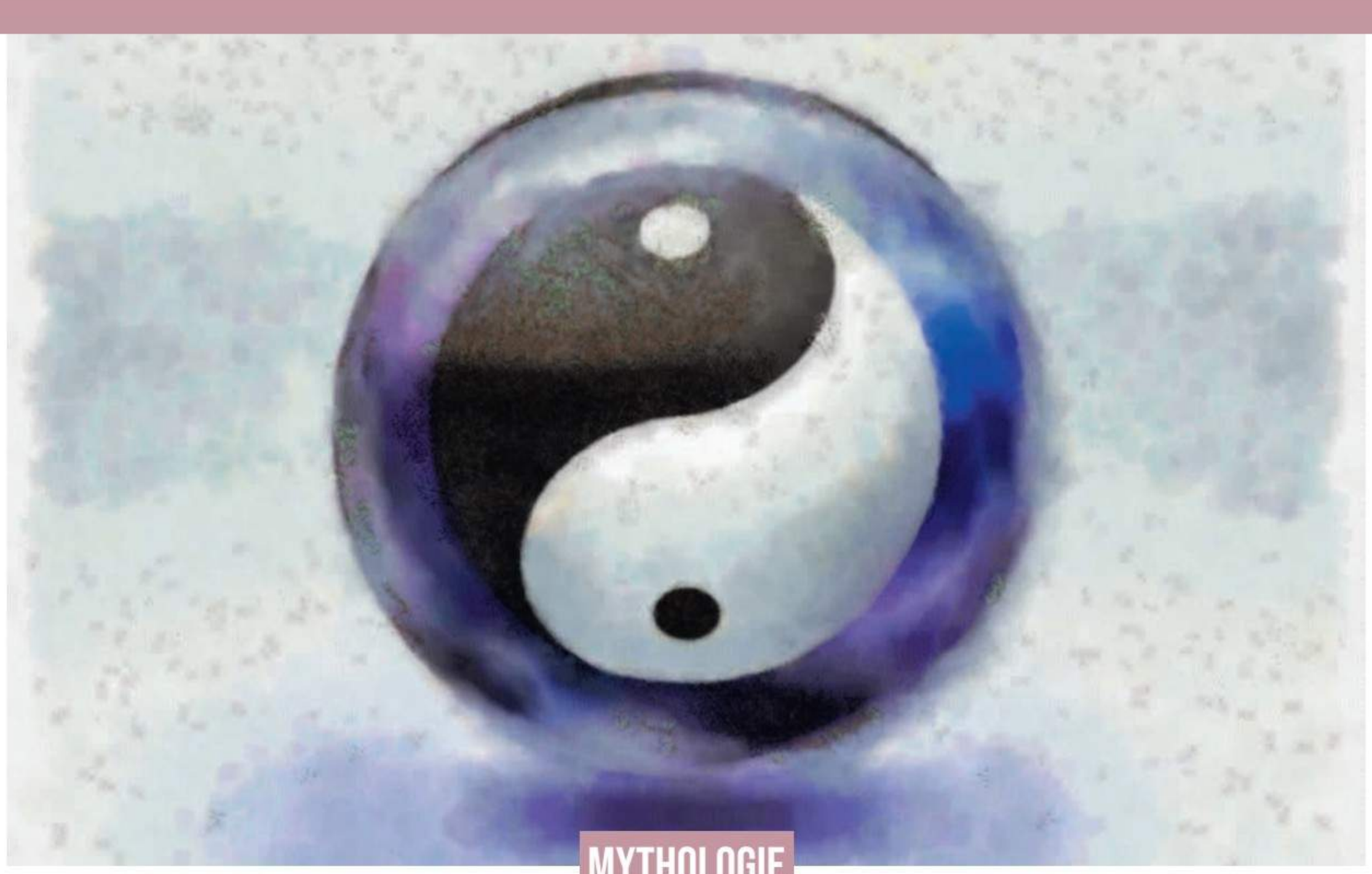
par Hachette, dont elle dirige la publication de 1881 à 1896, et *L'Éducation enfantine*, lancée en 1903 par Nathan.

De son vivant, sa notoriété est indéniable. Elle est décorée de la Légion d'honneur, surnommée le « *Jules Ferry enjuponné* » par la presse conservatrice. Son éloge funèbre sera prononcé par les plus hauts représentants du ministère de l'Instruction publique. Qu'est-ce qui lui a donc empêché l'entrée au panthéon pédagogique ? Les hypothèses sont nombreuses. Pour l'historien Jean-Noël Luc, son principal tort aura été de ne pas nous avoir légué « *une doctrine stricte et un matériel exclusif* » qui auraient pu lui être plus facilement crédités – à l'image de la méthode Montessori. Elle proposait au contraire une « *méthode ouverte à toutes les améliorations* », indispensable à faire de l'école maternelle ce bien commun qui est aujourd'hui nôtre. ●

NOTES

(1) Ivan Jablonka, « L'âme des écoles maternelles : Pauline Kergomard (1838-1925) et l'éveil du jeune enfant sous la Troisième République », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, vol. 149, 2003.

(2) Jean-Noël Luc, « Pauline Kergomard et la naissance sinueuse de l'école maternelle française (1881-1921) », *Recherches & éducations*, hors-série n° 1, 2023.



MYTHOLOGIE

Des récits intemporels pour des thèmes universels

Le Yin-Yang, une vision du monde

L'expression «Yin-Yang» nous fait penser à un cercle équitablement divisé en noir et blanc. La ligne de séparation en forme de «S» suggère un mouvement circulaire, tandis qu'un point blanc dans la partie noire, et inversement, évoque une tempérance entre deux entités contraires. Ce symbole renvoie ainsi à une sagesse populaire: «*Rien n'est tout blanc ni tout noir…*» Tels seraient aussi les contours d'une philosophie chinoise millénaire, qu'on retrouve en Occident dans des livres de développement personnel et de coaching, associant la recherche d'harmonie au bien-être, à la connaissance de soi et à l'émancipation morale. Mais que signifie le Yin-Yang à l'origine?

Le terme apparaît sous la plume de l'historien chinois Sima Qian, entre le 2e et le 1er siècle avant notre ère. Dans *Mémoires historiques* (*Shiji*), il évoque l'existence d'une «École du Yin-Yang et des cinq phases» («*Yinyang wuxing jia*»). Ses adeptes imaginent qu'une force primordiale a donné naissance à notre Univers, comme à la totalité des êtres et des choses qui le composent. Ils l'appellent «le souffle originel» – le «*qi*». Cette vision du cosmos est alors fréquente et commune à deux grands courants de pensée chinois, le confucianisme et le taoïsme.

Plus précisément, l'École du Yin-Yang et des cinq phases considère que le *qi* se divise en deux forces opposées et complémentaires, le Yin et le Yang. Le premier, symbolisé par la couleur noire, se rapporte notamment à la Lune, à l'obscurité, au féminin, au froid et à la souplesse. Le second, représenté par le blanc, renvoie au Soleil, à la clarté, au masculin, à la chaleur et à la dureté. Leur combinaison produit les «Cinq phases» («*Wuxing*»), que sont le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. Ces agents se mêlent à leur tour, selon différents dosages, pour engendrer les «Dix mille êtres» («*Wanwu*») qui composeront l'Univers. Autrement dit, d'une unité primordiale apparaissent deux modalités qui se conjuguent en cinq branches actives dont découle une multitude, elle aussi générative.

En Chine ancienne, cette pensée cosmologique (et non morale) est abondamment utilisée pour prédire l'avenir, mener une guerre, rendre nos relations personnelles plus harmonieuses, ou encore sélectionner des nourritures favorables à notre bonne santé… En hiver, par exemple, on mange des aliments yin, comme des légumes verts, la saison froide nécessitant d'intérioriser une certaine quiétude. Le célèbre symbole du Yin-Yang, ce cercle bicolore, proviendrait pour sa part d'un diagramme («*tu*»), élaboré par le mythique sage Fu Xi.

Aujourd'hui, la connaissance des énergies yin et yang est toujours mobilisée pour expliquer la naissance de l'Univers, tout comme pour souligner notre marge de manœuvre. L'usage du *Livre des mutations* (*Yijing* ou *Yi King*), un manuel de divination, reprend par exemple la totalité des dosages énergétiques possibles entre le Yin et le Yang. Il permet de réaliser des tirages traditionnels avec les tiges de la plante achillée, mais on peut à présent utiliser des pièces ou, plus facilement, des tirages en ligne afin de savoir comment réagir dans une situation à laquelle nous sommes confrontés. ● MAUD M'BONDJO

© bestdesigns/Getty Images

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

Nos dernières publications

LE MENSUEL



N° 376 : parution 20/02/2025



Nouvelle formule

N° 377 : parution 26/03/2025



N° 378 : parution 14/04/2025

LES GRANDS DOSSIERS



GDSH76 : parution 11/09/2024



GDSH77 : parution 11/12/2024



NOUVEAUTÉ

GDSH78 : parution 20/03/2025

LES ESSENTIELS



ESS16 : parution 17/04/2024



ESS17 : parution 17/10/2024



NOUVEAUTÉ

ESS18 : parution 17/04/2024

LES HORS-SÉRIES



HS31 : parution 10/01/2025

TOUTES NOS PUBLICATIONS (MAGAZINES – LIVRES)
SONT DISPONIBLES SUR COMMANDE
EN SCANNANT CE QRcode
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Livres



Frédéric Lordon et Sandra Lucbert, *Pulsion* ; **Sylvain Charlat,** *L'Évolution sans gêne* ; **Virginie Adane,** *1619. L'autre naissance des États-Unis* ; **Jeanne Guien,** *Le Désir de nouveautés* ; **Éric Debarbieux,** *Zéro pointé ?*…

© RyanJLane/Getty Images









Repenser la race
Michael O. Hardimon, Agone, 2024, 384 p., 25 €.

Il n'y a pas de race blanche
Hervé Le Bras, Grasset, 2025, 240 p., 20,90 €.

Racisme et culture. Explorations transnationales
Michel Agier, Seuil, 2025, 224 p., 21,50 €.

De la race en Amérique
Denis Lacorne, Gallimard, 2025, 240 p., 21 €.

LE LIVRE DU MOIS

AU CŒUR DU PROBLÈME RACISTE

Le racisme est un fléau pour les sociétés contemporaines. Mais peut-on le combattre en se contentant de répéter que les races n'existent pas, et qu'elles ne sont qu'une construction sociale ou mentale ? Plusieurs essais récemment parus permettent d'aborder cette question sensible de manière plus éclairée et peut-être plus sereine. FRÉDÉRIC MANZINI

« Attention, terrain miné ! » Appliqué aux êtres humains, le concept de « race » est au plus haut point problématique et l'effet qu'il produit s'avère toujours, si on peut oser le jeu de mots, épidermique. Faut-il donc s'interdire radicalement d'y avoir recours et dénoncer la racisation artificielle, nécessairement artificielle ? Ou peut-on, au contraire, lui reconnaître un certain sens ?

La référence à de prétendues races humaines n'est jamais innocente, et toujours chargée d'histoire. Dans le but de déconstruire la réalité d'un « racisme anti-Blanc » mis en avant et instrumentalisé par l'extrême droite, Hervé le Bras recontextualise la question dans son essai *Il n'y a pas de race blanche* (Grasset, 2025). D'abord, rappelle celui qui est à la fois démographe et historien, le principe même de quelque chose comme une « race blanche » était inconnu dans toute l'Antiquité : ni les Grecs ni les Romains ne semblent prêter vraiment attention à la couleur de la peau des uns et des autres. Il faut attendre longtemps pour que la notion apparaisse, car « *la race blanche prend forme seulement dans la première moitié du 18e siècle* ». Autrement dit, après la traite des esclaves depuis l'Afrique, quand « (les sociétés européennes) *n'ont plus été en mesure de faire appel aux mœurs ou à la religion pour revendiquer leur supériorité* (et qu') *elles se sont tournées vers la science* » ou, devrait-on dire, vers ce qui se présentait alors comme tel. Si, depuis, les errances théoriques de Carl von Linné, d'Arthur de Gobineau, des phrénologues et de quelques autres ont fait long feu, c'est-à-dire s'il est désormais tout à fait avéré que la notion de « race » n'a aucun sens d'un point de vue biologique, le mal est fait puisque, dans les mentalités, les références à la race subsistent encore jusqu'à l'époque actuelle. « *La race n'est pas une notion statistique, mais une caractéristique individuelle quand on croit à son existence* », écrit, dépité, Hervé Le Bras : à la manière d'un Lévi-Strauss affirmant que le barbare est celui qui croit à la barbarie ou d'un Sartre soutenant que c'est l'antisémitisme qui fait le Juif, le racisme serait aujourd'hui devenu le moteur d'une racisation qui fabrique des racisés.

Le racisme existe donc désormais comme réalité sociale, alors même que les races n'existent pas. Comment l'expliquer ? Le paradoxe se révèle d'autant plus pernicieux que ce racisme apparaît aujourd'hui parfaitement discrédité, honteux, larvé et refoulé ou, comme l'écrit Michel Agier dans *Racisme et culture* (Seuil, 2025), infrapensé : « *Si elle a été enfouie et rendue implicite dans les sociétés qui veulent se présenter comme libérales et démocratiques, une infrapensée raciste se révèle dans nombre de situations. Je parle d'infrapensée au double sens du terme, qui désigne d'une part son camouflage – dans l'inconscient, l'implicite, l'euphémisation, mais*

restant toujours prête à refaire surface – et qui renvoie d'autre part à la misère intellectuelle de l'argument raciste, des "croûtons de pensée" selon les mots de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline qui les a pourtant lui-même abondamment nourris.»

D'où l'intérêt d'opérer un déplacement pour mieux en prendre conscience. C'est en qualité d'anthropologue que la question des relations raciales s'est posée à Michel Agier quand, en Afrique ou en Amérique latine, il a éprouvé personnellement la réalité d'un problème que, en tant que Blanc vivant en France, il ne «*voyait*» pas jusqu'alors – «*n'y aurait-il que pour les Blancs que les races n'existent pas?*» Et Michel Agier de raconter son trouble lorsqu'il s'est trouvé contraint à devenir à son tour racisé dans un carnaval afro à Bahia, faisant l'expérience concrète du caractère situationnel de l'assignation raciale, loin de toute prétention à figer les uns et les autres dans une «*essence identitaire*» imaginaire.

AU CŒUR DU DÉBAT POLITIQUE

Si la race peut apparaître comme une composante de l'identité, c'est qu'outre ses dimensions psychologiques et sociales, le racisme est aussi une affaire d'État et d'institutions. Certes, en France, le recensement des races reste prohibé depuis les ordonnances de Vichy, mais il n'en est pas de même aux États-Unis notamment où «*le mot "race" n'est pas un objet d'opprobre, même s'il a pu garder une connotation péjorative*», explique le politologue Denis Lacorne dans *De la race en Amérique* (Gallimard, 2025). Dans un pays tiraillé dès son origine entre, d'un côté, une Déclaration d'indépendance vantant l'égalité et, de l'autre, la réalité d'un esclavage pratiqué par les Pères fondateurs eux-mêmes, la question raciale a toujours occupé le cœur du débat politique, souvent de manière conflictuelle. Et pourtant, après des années de discrimination positive, Denis Lacorne se réjouit de constater que la société américaine progresse favorablement vers ce qu'il appelle une «*déracialisation progressive*».

Et si le fait de recenser les races – aussi absurde que cela soit – dessinait une première étape pragmatique et efficace pour se donner les moyens de combattre les discriminations? C'est le sens de la «théorie critique de la race» qui rejette la prétendue neutralité et indifférence à la couleur (*color-blindness*), considérant que «*qu'on le veuille ou non, les relations de pouvoir sont racialisées*». Une manière de soigner le mal (du racisme) par le mal (de simplificatrices catégories raciales qui ne correspondent souvent à aucune réalité).

Encore faut-il définir précisément ce qu'on entend par «race», c'est-à-dire déterminer à quel référent la notion renvoie. C'est ce à quoi s'attelle Michael Hardimon, qui enseigne la philosophie à l'université de San Diego, avec *Repenser la race* (Agone, 2024). Dans son étude qu'il présente comme «*un essai sur la métaphysique de la race*» d'inspiration analytique, il se refuse à verser dans la facilité de l'éliminativisme, comme le voudrait le point de vue dominant aujourd'hui: pour l'exprimer autrement, au sens où ce n'est pas parce que ce qu'il appelle «*le concept racialiste*» (essentialiste et hiérarchique) est faux qu'on doit pour autant se résoudre à dénier toute pertinence au concept de «race».

En plus de mettre en évidence la racialisation sociale, Michael Hardimon propose surtout un «*concept minimaliste de race*», fondé seulement sur quelques «*caractéristiques physiques visibles (couleur de peau, texture des cheveux, forme du nez, etc.) correspondant à des différences dans l'ascendance géographique*». Appauvri, un tel concept de «race» «*réduit à sa plus simple expression*» le conduit à adopter une position qualifiée de «*réalisme déflationniste*» qui consiste à lui reconnaître une certaine pertinence, mais restreinte à «*une réalité biologique relativement superficielle*». Est-ce suffisant pour pouvoir parler de races de manière ordinaire et dépassionnée, sans polémique et sans soupçonner quiconque d'une quelconque forme de racisme? ●

Il est désormais avéré que la notion de race n'a aucun sens d'un point de vue biologique, mais le mal est fait.



Attribué à Jacques Guillaume Lucien Amans (1801–1888), *Bélizaire and the Frey Children* (ca. 1837), Metropolitan Museum, New York.

© Purchase, Acquisitions Fund, Brooke Russell Astor Bequest, Friends of the American Wing Fund, Muriel J. Kogan Bequest, and funds from various donors, 2023/The Met New

HISTOIRE



LES PREMIERS AFRICAINS-AMÉRICAINS

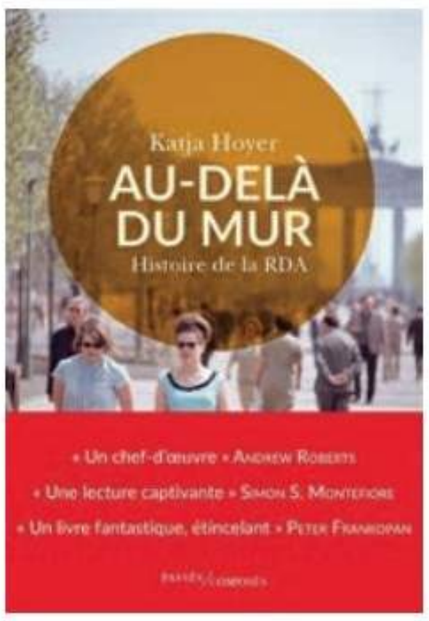
1619. L'autre naissance des États-Unis
Virginie Adane, PUF, 2025, 184 p., 16 €.

En 1619, trente-deux femmes et hommes noirs capturés en Angola furent vendus comme esclaves dans la toute récente colonie anglaise de Virginie, en Amérique du Nord. L'histoire a longtemps oublié ce qui fut alors un non-événement au regard de l'arrivée du *Mayflower* l'année suivante, pierre angulaire du roman national états-unien. La notion de « race » n'étant pas encore développée à cette époque, il faudra attendre 1660 pour voir l'établissement codifié d'un système esclavagiste racialisé.
Virginie Adane explique comment les historiens se sont progressivement intéressés, à partir des années 2000, à ces infortunés Angolais devenus des *first Africans*, premiers d'une longue série de victimes de l'esclavage.

Ce choix fait symbole : en 2019, « The 1619 Project » du *New York Times* témoigne « *de réappropriations du passé par les Africains-Américains à travers la promotion d'une date associée à l'esclavage comme point de leur histoire* ». Ce qui fit polémique : certains, tel Donald Trump, lui ont opposé l'année 1776, celle de la Déclaration d'indépendance des États-Unis. Cette bataille mémorielle s'est propagée aux débats et censures pour la mention (ou non) de la date de 1619 dans les programmes scolaires. La problématique de la commémoration de la traite des esclaves s'est également manifestée de l'autre côté de l'Atlantique. Le Ghana, par exemple, a souhaité célébrer 2019 comme « année du retour », en référence aux nombreux départs de bateaux négriers depuis ses côtes, pour construire une mémoire commune de la « diaspora africaine ». Mémoire légitime d'un crime contre l'humanité pour les uns, « *impérialisme mémoriel* » selon les autres, l'année 1619 se trouve au cœur d'un débat transatlantique. ● ROMAIN PIGEAUD

L'âme de la RDA

Comment peut-on être « ostalgique » ? Vue de l'Ouest, la République démocratique allemande (RDA) campa, pendant les quarante années de son existence, un repoussoir : une prison à ciel ouvert dont le peuple ne pensait qu'à s'échapper, une triste enclave hors du temps où sévissaient le manque et la terreur policière, gouvernée par des laquais de Moscou. L'histoire alimentée d'archives et de témoignages qu'en donne Katja Hoyer brosse un tableau autrement plus divers que celui-là. La création de la RDA en 1949 ne fut pas l'idée de Staline, mais d'une poignée de militants allemands revenus d'exil et décidés à incarner la réussite du socialisme au nez de l'Europe libérale et capitaliste. Leur petite Allemagne en ruine, privée des grandes industries de l'Ouest, sans ressources naturelles, et soumise aux réparations de guerre dues à l'URSS, ne leur facilita pas la tâche. Les recettes autoritaires du centralisme partisan, de l'économie planifiée et de la collectivisation mirent à dure épreuve la population. Ces débuts, marqués par une révolte sanglante en 1953, n'en furent pas moins suivis par une sorte d'adhésion au projet national, n'ayant pour alternative que la prison ou la fuite vers l'Ouest, rendue suicidaire par la construction du mur.
Sautant habilement d'un milieu à l'autre, Katja Hoyer coud ensemble le récit des intrigues au sein du pouvoir de Berlin, de ses divergences quant à la façon d'obtenir la paix sociale tout



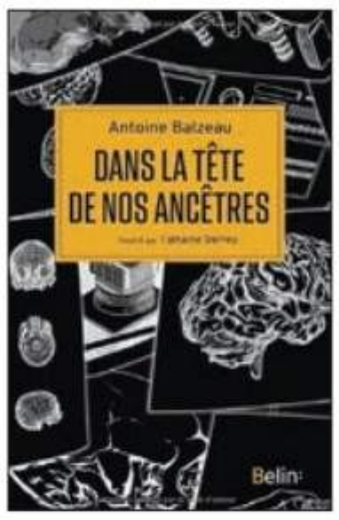
Au-delà du mur. Histoire de la RDA
Katja Hoyer, Passés/Composés, 2025, 432 p., 26 €.

en ménageant Moscou, et celui de la vie culturelle, familiale et personnelle des *Osties*, le tout sur fond de guerre froide. Elle montre comment s'établit dans la population un équilibre fragile entre le désir d'ouverture et de liberté et la perspective offerte par le socialisme d'un avenir stable, garanti et pas si démuni. Dans les années 1970, les autorités échangeaient des prisonniers politiques contre des containers de blue-jeans, et ceux qui, comme la jeune Andrea Rudat, les portaient, étaient souvent membres de la jeunesse communiste. Loin de n'être qu'une parenthèse carcérale, la RDA a marqué les générations qui y ont vécu leur jeunesse, et tous leurs souvenirs ne sont pas noirs. *Au-delà du mur* est l'histoire de la RDA autre que celle des manuels scolaires, vue de l'intérieur, que son implosion n'a pas effacée de la mémoire de ceux qui l'ont vécue. ● NICOLAS JOURNET

PRÉHISTOIRE

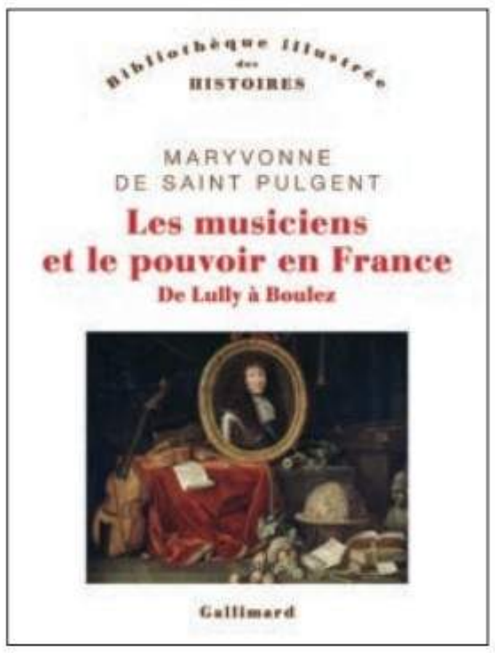
Voir le cerveau de Cro-Magnon

Antoine Balzeau, dans une démarche dont il faut souligner la générosité, donne ici à voir les premiers résultats du projet PaleoBRAIN qu'il a coordonné, et qui a pour objectif ultime de « *reconstituer de manière fiable le cerveau des humains préhistoriques* ». Appuyé par les illustrations de Tiphaine Derrey, le propos nous emmène au grand galop à travers l'historique des recherches en paléoanthropologie, puis une egohistoire de l'auteur, avec son parcours, ses avancées et ses doutes, tout cela servi par l'écrin du Musée de l'homme et les progrès de l'analyse scientifique, en particulier le développement des IRM. L'aventure se déroule sous nos yeux, au sein d'une équipe de recherche pluridisciplinaire, avec la participation de volontaires pour modéliser leur endocrâne. Au final, « *l'ensemble des connaissances accumulées par la comparaison des cerveaux et des endocrânes de nos volontaires est une ressource extraordinaire pour l'étude des fossiles. Nous avons enfin à disposition des éléments tangibles, solides pour décrire les empreintes que nous observons sur les endocrânes de nos ancêtres* ». Antoine Balzeau nous expose ensuite les conclusions bluffantes de reconstitutions de cerveaux, dont celui de Cro-Magnon 1. Il termine par une réflexion, rarement abordée dans ce type d'ouvrage, sur la nécessité de vulgariser ce genre de travaux. « *La science ne compte que si elle est partagée* », nous explique-t-il avec humilité, rappelant l'importance du consensus scientifique. Les découvertes ultramédiatisées, censées bouleverser nos connaissances, vieillissent mal cependant : « *Il faut savoir rester raisonnable et toujours s'appuyer sur le plus de résultats possibles.* » Voici qui s'avère plein de sagesse, et de bon augure pour la suite de ses recherches que nous attendons avec impatience. ● **R.P.**



Dans la tête de nos ancêtres
Antoine Balzeau et Tiphaine Derrey, Belin/Muséum national d'Histoire naturelle, 2025, 256 p., 20 €.





Les Musiciens et le pouvoir en France. De Lully à Boulez
Maryvonne de Saint Pulgent, Gallimard, 2025, 544 p., 35 €.

MUSIQUE

COMPOSER POUR LE PRINCE

Verriez-vous, aujourd'hui, un maestro de musique savante convaincre Emmanuel Macron de débourser plusieurs centaines de millions d'euros pour construire une salle de concert grandiose ? Telle était, il y a quinze ans à peine, l'influence de Pierre Boulez, qui fit édifier par Nicolas Sarkozy la Philharmonie de Paris. Loin de se révéler anecdotique, cet épisode n'est que la dernière illustration en date d'une tradition française de proximité des compositeurs avec le pouvoir qui semble actuellement révolue, et que retrace la musicologue et haute fonctionnaire Maryvonne de Saint Pulgent dans un ouvrage ambitieux.

Cette relation n'est pas à sens unique : si les musiciens, à toutes les époques, dépendent évidemment des largesses des puissants, le pouvoir a de même su utiliser leurs talents à des fins de propagande. Ainsi, les œuvres présentées à la cour de Louis XIV, sous couvert de récits mythologiques, avaient en particulier pour fonction de légitimer la place des bâtards du roi dans la haute société. Une centaine d'années plus tard, Napoléon, de son côté, estimait que « *de tous les beaux-arts, la musique est celui qui a le plus d'influence sur les passions, celui que le législateur doit le plus encourager* ».

En isolant, à chaque période historique, le destin de quelques musiciens emblématiques (Lully, Rameau, Berlioz, Saint-Saëns, Fauré, le groupe des Six…), Maryvonne de Saint Pulgent nous fait pénétrer au cœur de la vie musicale. De querelles esthétiques en intrigues politiques se dessine, en creux, une cartographie des lieux de pouvoir, entre public et privé : la cour, l'Académie, les salons, les partis, etc. Et on comprend alors à quel point il est dur de séparer l'œuvre de son contexte de création. On ne saurait donc trop conseiller aux amateurs de musique la lecture de cet ouvrage accessible et abondamment illustré. Il leur permettra de réécouter leurs compositeurs favoris d'une oreille neuve. ● MARIETTE THOM

© Tiphaine Derrey/Éditions Belin/MNHN

BIOLOGIE

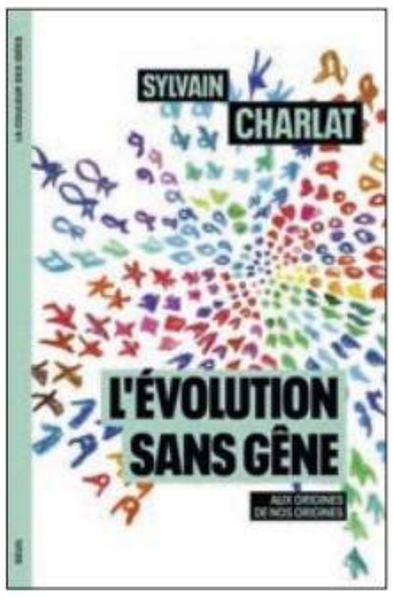
ADN, année zéro

Révéler la « tache aveugle » de la biologie évolutive : tel se révèle l'objectif de ce livre pédagogique et très bien construit, qui cherche à « *démystifier la science qui se fait, celle où se mêlent raison et intuition et où le droit à l'erreur est inaliénable* ». On déconseille cependant de le lire sur la plage, mais plutôt avec un bon café ! C'est toujours un plaisir de parcourir un ouvrage où les termes sont définis précisément et les concepts, clarifiés. On y retrouve la cladistique, la mutation, la dérive et la sélection naturelle, celle-ci résultant « *de la survie différentielle des individus au sein des espèces et non de la fameuse "survie de l'espèce" elle-même. La survie de l'espèce n'est qu'une conséquence indirecte.* »

Le reste est à l'avenant : l'auteur adore nous titiller en évoquant des mécanismes contre-intuitifs, comme « *l'altruisme réciproque* » de certains allèles, et des notions paradoxales, comme les 92 % d'ADN poubelle que contient notre génome, les 8 % « *servant à quelque chose, mais nous ne savons pas à qui !* », car comportant des gènes égoïstes « *sélectionnés pour rester efficaces, mais pas pour nous être utiles* ».

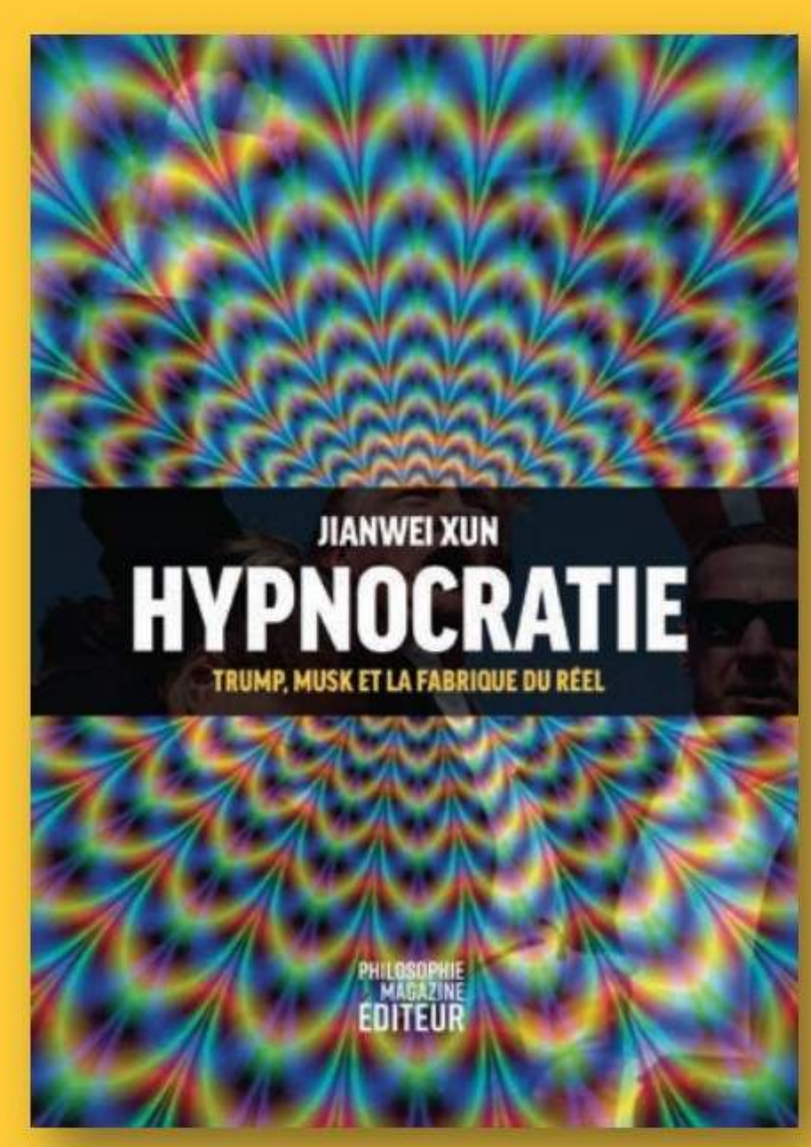
À l'instar de Stephen Jay Gould et de Frans de Waal, Sylvain Charlat part d'exemples concrets et de travaux qui ont fait date, comme *Le Gène égoïste* de Richard Dawkins. Des dessins permettent de mieux appréhender toute cette délicate mécanique. La fin étonne : Sylvain Charlat semble réhabiliter un certain « *lamarckisme lucide* », plus subtil que le « *lamarckisme naïf* » et son explication naïve du long cou de la girafe.

Après s'être incliné devant le dieu hasard et l'absence de sens de l'évolution, il nous assène que « *certains processus mutationnels, génétiques ou non, ont acquis* (…) *une composante lamarckienne. Ils ne se produisent plus intégralement à l'aveuglette et relèvent au contraire, dans une certaine mesure au moins, de la plasticité adaptative* ». Car « *la part héritable ne se limite pas aux gènes* ». Comment a commencé l'évolution ? Comment sommes-nous passés de la physique à la biologie ? Comment s'articulent, chez *Sapiens*, hérédité biologique et transmissions culturelles ? Autant d'interrogations vertigineuses, mais encore ouvertes auxquelles il nous invite à réfléchir. C'est cela aussi, la science : chercher toujours et se questionner à l'infini. ● **R.P.**



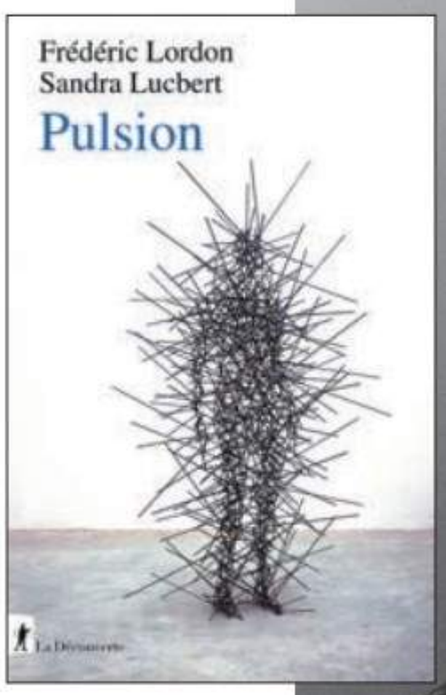
L'Évolution sans gêne. Aux origines de nos origines
Sylvain Charlat, Seuil, 2025, 208 p., 22 €.

L'illusion n'a jamais été aussi réelle et l'idée de réalité n'a jamais été aussi illusoire.
L'ère de l'Hypnocratie bat son plein.



EN LIBRAIRIE

PHILOSOPHIE MAGAZINE EDITEUR



Pulsion
Frédéric Lordon et Sandra Lucbert, La Découverte, 2025, 602 p., 28 € .



PHILOSOPHIE

Cet obscur objet du désir capitaliste

Refonder la psychanalyse, tel est l'objectif ambitieux du philosophe Frédéric Lordon et de l'essayiste Sandra Lucbert dans leur traité commun, *Pulsion*. Son objet (la psychanalyse) et son intention (la rénover) peuvent surprendre, car les œuvres antérieures des deux auteurs, qui ne sont pas cliniciens, portent davantage sur l'analyse critique du capitalisme. Dans *Pulsion*, le capitalisme apparaît tout de même dès les premières lignes et met en branle le projet théorique : « *Mais comment nous tient-il ?* (…) *Comment est-il à ce point difficile de s'en désorbiter ?* » C'est pour le comprendre que les auteurs s'attellent d'abord à repenser la psyché humaine. L'articulation au capitalisme fera, notent-ils, l'objet d'un deuxième tome à venir. Dans ce premier opus, la réponse vient d'emblée : le capitalisme nous possède par la « pulsion », mais, contrairement à ce qu'écrivait Sigmund Freud, celle-ci n'est pas sexuelle.

Si le philosophe et l'écrivaine s'opposent au père de la psychanalyse sur ce point fondamental, c'est en s'appuyant sur Spinoza pour redéfinir la pulsion comme « *mouvement du conatus* ». Concept nodal chez Spinoza, le conatus consiste dans « *l'effort déployé pour persévérer dans son être* ». Cependant, Spinoza ne s'est guère intéressé à l'affect crucial que sont, pour chaque humain, la naissance et la perte de ce que Jacques Lacan appelait « l'objet-0 » : le paradis intra-utérin. Telle que reformulée à l'aide de Spinoza et de Lacan, la « pulsion » nous porte, notre vie durant, vers cet idéal insaisissable, à vrai dire inimaginable. Cet idéal, si tout se passe bien, s'incarnera par la suite en des éléments extérieurs, mieux spécifiés, qui aimanteront nos désirs. Chose rare en sciences humaines, la narration a sa place dans *Pulsion*. L'ouvrage déroule les aventures d'un humain générique nommé Modus, depuis le trauma natal jusqu'à la découverte de l'altérité, puis des sexes et des genres assignés.

Si une refondation de la psychanalyse s'avère nécessaire, expliquent les auteurs, c'est que la discipline, insidieusement normative, s'est rendue « *odieuse* » à une époque marquée par l'accès des femmes aux responsabilités publiques, par la contestation des frontières de genres et par la normalisation de l'homoparentalité. Au lieu de parler du père et de la mère, et de leur assigner des fonctions symboliques distinctes (« *le Père, c'est la Loi* »), les auteurs préfèrent évoquer les « *choses près du berceau* », soit les adultes qui prennent soin (ou non) du nouveau-né. Selon eux, tant chez Freud que chez Lacan, « *la théorie générale de l'inconscient n'était pas générale : elle était occidentale et patriarcale* ». Ainsi, le « phallus », point d'ancrage symbolique dont Lacan expliquait qu'il n'était en rien synonyme de « pénis », apparaît bien trop lié au signifié qu'il suggère. Frédéric Lordon et Sandra Lucbert décident donc de le remplacer par un pur signifiant emprunté à Lewis Carroll : le *snark*, cet énigmatique machin-truc, objet de poursuite éperdue dans *La Chasse au snark*. ● **ÈVE CHARRIN**

© Claire Delfino/Éditions La Découverte

PHILOSOPHIE

WALTER BENJAMIN, ASTROLOGUE

Souvent moquée, l'astrologie a aujourd'hui mauvaise réputation. Cela n'affecte pourtant pas son succès. Quandles « sombres temps » s'entendent dans toutes les bouches et que tout semble s'effondrer, faudrait-il réapprendre à se tourner vers le ciel pour déchiffrer ce qui a lieu sur Terre ? L'ouvrage de Jenn Zahrt, astrologue professionnelle, n'offre sans doute aucun moyen « clé en main » pour ce faire, et surtout n'y prétend pas. L'autrice se tient éloignée des horoscopes quotidiens qui « *réduisent les prédictions astrologiques à une marchandise de basse qualité destinée aux masses* ». Mais son approche du philosophe Walter Benjamin dans son rapport à la logique des astres invite à un certain décentrement pour ressaisir l'expérience humaine. Plus simplement, ce livre, issu d'une thèse en études germaniques soutenue à l'université de Berkeley, permet d'éclairer d'un jour nouveau l'étrange labyrinthe, parfois occulte, de l'œuvre du penseur allemand. *Dialectique des étoiles* se propose en effet de retrouver la cohérence des allusions aux astres disséminées dans les textes de Benjamin. Dans un fragment de 1923 qui conclut le recueil *Sens unique*, le philosophe revient par exemple sur l'invention du planétarium, qui simule le ciel avec ses soleils et ses constellations. Pour lui, c'est « *le signe d'un égarement inquiétant du moderne que de tenir l'expérience* (de communication avec le cosmos) *pour insignifiante, évitable, et que de la laisser à l'individu en la considérant comme un rêve exalté pour belles nuits étoilées* ». Selon Jenn Zahrt, l'œuvre de Benjamin s'inscrit dans le contexte intellectuel « *d'un regain de curiosité astrologique* » propre à la société de Weimar du début du 20e siècle. Témoin majeur de son époque, critique de l'appauvrissement par la technique de notre rapport au monde, le philosophe-poète, qu'Hannah Arendt avait décrit comme un « *pêcheur de perles* » des fonds marins de la pensée, apparaît cette fois comme un « *herméneute du ciel* ». ● LÉO FABIUS



Dialectique des étoiles. Walter Benjamin et l'astrologie
Jenn Zahrt, éditions Vue de l'esprit, 2025, 192 p., 21 €.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Consommation et surproduction de viande animale sont devenues un enjeu majeur, le véganisme ne peut plus laisser indifférent !

VIENT DE PARAÎTRE



HORS COLLECTION
ISBN : 978-2-36106-898-1
196 PAGES - 18 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT
CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

SOCIOLOGIE

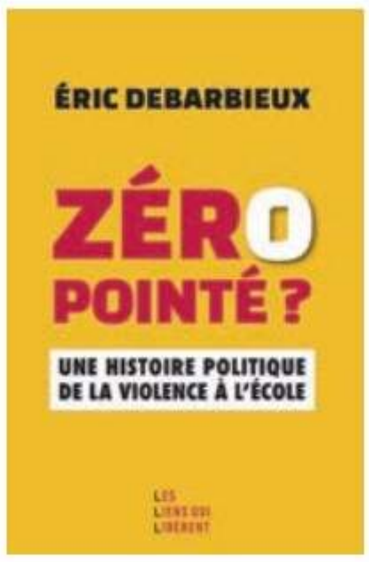
LES PIÈGES DE L'INNOVATION



Le Désir de nouveautés. L'obsolescence au cœur du capitalisme (15e-21e siècle)
Jeanne Guien, La Découverte, 2025, 346 p., 23€.

On connaissait déjà la philosophe et sociologue Jeanne Guien pour ses travaux sur le jetable, l'obsolescence et autres déchets dont elle a montré le rôle moteur qu'ils jouaient au sein de la société de consommation. La voici qui approfondit son analyse critique des mécanismes du capitalisme en se tournant non plus vers les objets qu'il produit, mais vers l'appétit que nous nourrissons pour eux. Non, soutient-elle, ce n'est certainement pas de manière naturelle et spontanée que nous éprouvons une attirance pour tout ce qui est nouveau. Au contraire, la néophilie a été fabriquée de toutes pièces par des logiques propres au commerce, et ce, bien avant le développement à grande échelle du marketing. Au fil d'une enquête historique, elle met en évidence le fait que partout la nouveauté a été instrumentalisée et présentée comme une valeur en soi. Et ce, depuis un certain goût pour l'exotique, promu à l'époque coloniale comme expression de la puissance occidentale, jusqu'au culte de l'innovation et de la « tech », vendu par les révolutions industrielles et numériques incarnant le progrès et la modernité. Quitte, parfois, à faire passer pour inédit ce qui ne l'est pas vraiment.
Sans nier l'intérêt que présentent certaines innovations bien réelles, Jeanne Guien souligne que notre exposition à la nouveauté ainsi que les usages abusifs qui en sont faits « *constituent toujours une violence* » lorsqu'elle se mue en une injonction contraignante. De la même manière que la recherche de nouvelles tendances dans la mode devient épuisante et vaine quand elle s'avère systématique, nous voici donc collectivement pris au piège d'un modèle économique délétère fondé sur la fuite en avant d'un besoin de renouvellement permanent. Malheur à celui qui ne pourrait pas y avoir accès ou qui ne voudrait pas s'y conformer : ce *has been* sera rejeté dans l'opprobre et l'indignité de la ringardise ! Un essai à découvrir au rayon « nouveautés » (sic) de sa librairie. ● FRÉDÉRIC MANZINI

ÉDUCATION



Comment apaiser le climat scolaire

Zéro pointé ? Une histoire politique de la violence à l'école
Éric Debarbieux, Les Liens qui libèrent, 2025, 320 p., 22,90 €.

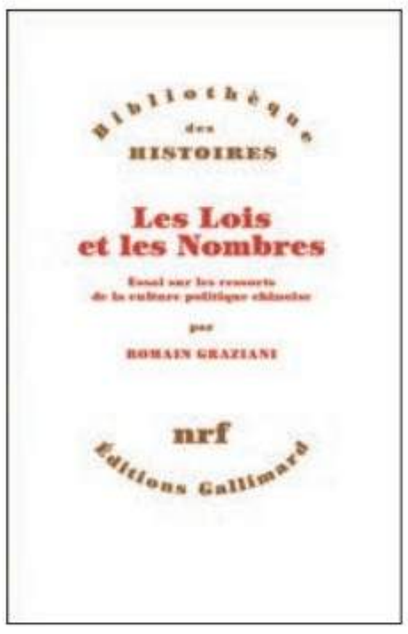
Les responsables politiques français méritent-ils un zéro pointé pour leur gestion de la violence à l'école ? Pas dans leur ensemble, tempère Éric Debarbieux, même si, en matière de politique scolaire, son diagnostic sur l'époque actuelle ne se montre guère positif. L'auteur, spécialiste du climat scolaire, revient sur trente ans de discours et de mesures autour de l'épineuse question de la violence à l'école. Pas seulement en tant que spectateur puisque, depuis le ministère de Claude Allègre (1997-2000), il a été consulté de diverses manières par les instances dirigeantes de l'Éducation nationale. Il nous livre, sur un ton personnel, sa vision des politiques menées, reconnaissant avoir pu travailler efficacement avec les uns tout en déplorant les « *obsessions sécuritaires* » et le « *court-termisme* » des autres.
Son essai s'avère non seulement un bilan étayé de chiffres, mais c'est aussi un plaidoyer pour un changement de cap. Car si, en dépit de discours médiatiques alarmistes, la violence scolaire a longtemps été stable, elle a objectivement pris une ampleur nouvelle ces dernières années. Tout d'abord, les observateurs relèvent une recrudescence du racisme, de la xénophobie et des théories du complot qui nuisent au climat scolaire. Ensuite, il se trouve que l'inclusion des élèves présentant des troubles du comportement se révèle hors de contrôle. Sans plaider pour la fin de l'inclusion, l'auteur souligne la détresse des enseignants du primaire et leur besoin criant d'aides concrètes pour la gestion de leurs classes.
Enfin, il tire la sonnette d'alarme quant à l'état général de l'Éducation nationale aujourd'hui : succession de ministres qui réforment à qui mieux mieux pour imprimer leur marque, résurgence de discours sécuritaires stériles… Le chemin vers un climat scolaire apaisé est encore long, conclut-il. Pour lui, le salut viendra d'une véritable cohésion des équipes pédagogiques, et non d'une mise au pas d'enfants prétendument ensauvagés. ● HUGO ALBANDEA

SCIENCE POLITIQUE

UN LÉVIATHAN CHINOIS

L'image actuelle d'un État chinois omnipotent, contrôlant et surveillant les moindres faits et gestes de sa population est peut-être un cliché, mais elle a des antécédents, dont Romain Graziani retrace l'histoire, depuis l'âge du fer jusqu'à l'ère numérique. L'idée s'enracine dans le mouvement réformateur dit « légiste » qui commence à se manifester au 5e siècle avant notre ère. Le sinologue, professeur à l'ENS de Lyon, en brosse les développements à partir d'un large corpus. On navigue ainsi des écrits militaires et politiques classiques (comme le *Han Feizi*, 3e siècle av. J.-C.) aux manuscrits récemment découverts par des archéologues, des archives juridiques aux contes poétiques, pour aboutir aux déclarations publiques du président Xi Jinping.

Envisageant la politique comme une pure technique, le « légisme » a profondément renouvelé et marqué les manières de gouverner à partir du Ier empire Qin (221 av. J.-C.). Son émergence, relève Romain Graziani, coïncide avec la « *grande révolution étatique qui assujettit les communautés politiques au service d'une idée, celle d'un État tout-puissant, dont le chef régnerait partout et sur tous* ». Pour les légistes, la primauté de l'État s'avère en effet nécessaire pour conjurer le spectre de la fragmentation antérieure à l'empire. L'autorité étatique s'affirme par des normes prescriptives et punitives, basées sur une mesure objective et chiffrée des phénomènes sociaux et des comportements individuels. Ainsi, l'État chinois marche sur deux jambes : des lois, qui assurent l'ordre des choses et de la société, et des nombres, qui évaluent et fondent cet ordre. En rupture avec l'humanisme confucéen, le légisme débarrasse le gouvernement de toute trace de subjectivité, au point de faire du parfait souverain un simple « *pilote automatique* » du cosmos. Mais derrière cet idéal de façade, en fait assez cauchemardesque, le légisme réel a connu des failles et essuyé des critiques, notamment sous le pinceau incisif du penseur taoïste Tchouang-tseu au 4e siècle av. J.-C. Une synthèse magistrale des notions qui se trouvent au cœur de la philosophie politique chinoise. ● **L.F.**



Les Lois et les Nombres. Essai sur les ressorts de la culture politique chinoise
Romain Graziani, Gallimard, 2025, 512 p., 24 €.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Quelle que soit la manière dont on s'y prend, changer de vie est un défi !

NOUVEAUTÉ



Éditions Sciences Humaines
COLLECTION BARBARA
ISBN : 978-2-36106-914-8
272 PAGES - 21 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Un classique des sciences humaines

SOCIOLOGIE

Edward Osborne Wilson
La Sociobiologie
(1975), Le Rocher, 1987.

Le social est dans les gènes



Parmi les ouvrages inscrits au tableau d'honneur des sciences, certains ne le doivent ni au nombre de leurs lecteurs ni à l'admiration unanime qu'ils suscitent, mais à la fréquence à laquelle ils sont cités. En bien, ou en mal. C'est le cas de celui publié il y a tout juste cinquante ans par Edward Wilson (1929-2021), éminent éthologue américain spécialiste des mœurs des fourmis. Dans ce gros ouvrage intitulé *Sociobiogy. The new synthesis*, il entreprenait de n'instaurer rien moins que la discipline du même nom, soit une science générale des fondements biologiques des comportements sociaux. Passablement technique, le livre mobilisait les acquis récents de la théorie néodarwinienne de l'évolution, de la génétique des populations et leur soumettait un large éventail d'observations sur les mœurs des insectes, des vertébrés, et des mammifères jusqu'aux primates supérieurs.

Au cœur du problème, l'existence dans tous ces ordres du vivant de comportements coopératifs qui, d'un point de vue darwinien, n'ont pas de raison d'être : comment justifier que 99,999 % d'une fourmilière ou d'un essaim d'abeilles se consacre à la reproduction d'une seule, la reine ? Pourquoi les éléphants vont-ils au secours des petits qui ne sont pas les leurs ? Pourquoi les passereaux sont-ils monogames, quoique parfois grégaires ? En réalité, à l'époque où Edward Wilson écrit, la diversité des stratégies reproductives observées dans la nature a déjà reçu une réponse de la part de généticiens : le moteur de l'évolution, la sélection naturelle et sexuelle, ne repose pas tant sur les individus que sur les gènes. Il s'ensuit que des êtres coopératifs (altruistes donc) peuvent très bien, par leur sacrifice, favoriser la propagation du génome qu'ils partagent avec les bénéficiaires de leur comportement, génome le cas échéant porteur des mêmes dispositions à l'altruisme. On obtiendra alors, dans des degrés proches, une sélection de parentèle, voire, plus largement, une sélection de groupe. La sociabilité très variée des espèces animales s'avère compatible avec les règles de l'évolution : elle n'exclut pas la compétition, mais la distribue différemment selon les espèces, compte tenu aussi de la pression exercée par l'environnement.

La sociologie animale, allant de l'individualisme forcené à la présence de castes, en passant par diverses formes de coopération, de grégarisme ou de territorialité, est inscrite dans le « biogramme » de l'espèce. Jusque-là, tout va assez bien. Mais lorsque, dans un ultime chapitre, Edward Wilson se penche sur le cas de l'humain, le problème se corse : quelle place pour tout ce qui s'apprend pour vivre en société, la culture, l'histoire, la morale ? Il écrit : « *Les gènes ont confié leur maîtrise de l'évolution humaine à un agent non biologique (la culture, donc). Mais cet agent dépend du génotype humain.* » Bref, il ne renonce pas, et bien au contraire salue la naissance d'une science biologique générale de tout ce dont les humanités s'occupent : anthropologie, psychologie, sociologie, etc. D'où la réception pour le moins polémique réservée à l'ouvrage : globalement hostile de ce côté de l'Atlantique, beaucoup plus favorable de l'autre. En France, trois livres et d'innombrables articles l'accablèrent avant même que sa traduction soit disponible en 1987. Si *La Sociobiologie* reste citée dans ce pays, c'est souvent comme exemple de ce que le naturalisme peut faire de pire, voire comme porteur d'une idéologie délétère. Aux États-Unis, le programme trop ambitieux de Wilson a laissé la place à diverses spécialités comme la psychologie évolutionniste et l'écologie comportementale, qui recueillent parfois un écho positif aujourd'hui, comme chez le sociologue Bernard Lahire (*Vers une science sociale du vivant*, La Découverte, 2025). ● **N.J.**

© Coll. personnelle

Littérature

ROMAN

UN PROLÉTAIRE À L'ESPRIT LIBRE

On a un peu vite oublié Georges Navel, écrivain poète et ouvrier vagabond qui fuyait la tristesse de l'usine pour une vie de travaux de plein air. La réédition de son dernier livre, *Passages*, se révèle donc bienvenue. Ami des gens de lettres, de Jean Giono à Colette, reconnu dans le mouvement ouvrier et par les historiens du social, comme Gérard Noiriel **(1)** et Anne Steiner, le personnage était hors du commun. Tour à tour manœuvre, ajusteur, terrassier, correcteur d'imprimerie et apiculteur, il fut parallèlement un auteur publiant à la NRF et dans *L'Humanité*, un temps pressenti pour le Goncourt.

Passages est un roman sur les illusions et désillusions de l'enfance et de l'adolescence. Il s'ouvre sur des descriptions poétiques et enchantées de la nature et de la vie rurale dans un petit village lorrain. On y suit les travaux quotidiens de la maisonnée pauvre des Navel, le père à l'usine et au café pour y noyer la souffrance du labeur, la mère à la cueillette et au potager avec ses treize enfants à élever. Tout cela est vu à travers les yeux innocents d'un gamin, qui dans le même temps s'émerveille des promenades aux champignons le long de la Moselle, des altiers militaires allant à cheval sous sa fenêtre, des jeux avec les papillons et les libellules près du ruisseau dans la langueur de l'été. Mais le récit signe aussi, et surtout, le passage à l'adolescence et à l'âge adulte du jeune Georges, suscitant de l'amertume et rendant plus forts la nostalgie et le souvenir de l'enfance.

Lors de la Grande Guerre, l'exaltation des premiers jours laisse peu à peu la place à une indicible peur de la mort. Son village se situant proche de la ligne de front, il observe les soldats agonisants et ce qui reste des champs de bataille. Puis il est envoyé par la Croix-Rouge, avec d'autres petits, loin du front, en Algérie : il y côtoie le monde colonial – un instituteur guindé, un gardien de prison placide – et voue une admiration aux fiers « indigènes » avec qui il ressent une proximité, peut-être de classe. Le retour se fait à Lyon, où sa famille a été évacuée, et où il apprend le métier d'ajusteur. Sur les pas de son grand frère, il fréquente le milieu anarcho-syndicaliste, suit les cours de l'université syndicale, défile pour le 1er mai derrière le drapeau noir. Esprit rebelle à toute idéologie, il mènera ensuite une vie itinérante. Déserteur du service militaire, il rejoindra l'armée républicaine dans la guerre d'Espagne en 1936.

Outre sa qualité poétique, l'intérêt historique et sociologique de cette œuvre s'avère considérable. Le lecteur touche du doigt la condition des prolétaires, la vie des campagnes et dans les forges, où un accident pouvait vite mener à se faire scier la main – à chaud, sans anesthésie – par un infirmier peu formé. Des sociologues, de Georges Friedmann à Philippe Ganier **(2)**, ont noté que la vie de Georges Navel était exemplaire d'une classe en transition, entre une économie rurale déclinante et une société industrielle de production standardisée. *Passages* est ainsi empreint du regret romantique d'une impossible vie paysanne autosuffisante, et du refus d'une existence épuisante et répétitive à l'usine. C'est aussi un magnifique hommage à la condition ouvrière. ● **RÉGIS MEYRAN**

NOTES

(1) Gérard Noiriel, « Pourquoi l'ouvrier Georges Navel est-il devenu un révolutionnaire désenchanté ? », Le Pourquoi du comment, France culture, 7 juin 2024.

(2) Philippe Ganier, « Écrire le travail : les *Travaux* de Georges Navel », dans *Le travail en représentations. Actes du 127e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, Éditions du CTHS, 2005.



Thomas Anshutz (1851–1912), *Boy in Brown* (*ca.* 1880), Princeton University Art Museum.

© Gift of Stuart P. Feld, Class of 1957, and Sue K. Feld/Princeton University Art Museum

Passages
Georges Navel,
L'Échappée, 2025,
384 p., 22 €.



Culture

NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres
culturelles et documentaires

EXPOSITION

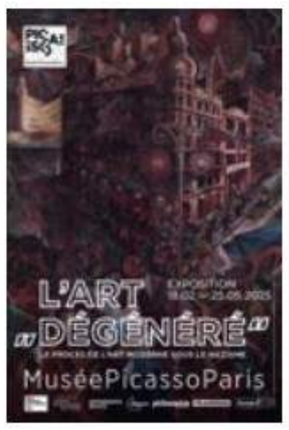
Le nazisme face à l'art moderne



Pablo Picasso, *Nu assis s'essuyant le pied*, 1921.



Paul Klee, *Légende du marais*, 1919.



Exposition « "L'art dégénéré" : le procès de l'art moderne sous le nazisme », musée national Picasso-Paris, 5, rue de Thorigny, 75003 Paris, jusqu'au 25 mai 2025.

En 1937, une exposition intitulée « Art dégénéré » est organisée à Munich. Elle donne à voir plus de 700 œuvres d'art moderne jugées décadentes par le régime nazi. La manifestation circule en Allemagne et en Autriche accueillant des millions de visiteurs. C'est le point d'orgue d'une série d'expositions programmées en Allemagne dès la prise du pouvoir des nazis en 1933. Leur cible : les avant-gardes, de Van Gogh à Chagall en passant par Picasso, Kandinsky, Paul Klee ou Otto Dix. Une riche exposition du musée Picasso revient pour la première fois sur cette histoire édifiante qui a conduit à détruire, décrocher ou vendre plus de 20 000 œuvres au nom de théories racistes et antisémites. Une révolution culturelle au nom de la pureté de la race allemande qui aurait été menacée par ces œuvres.

Une partie de l'exposition revient sur le concept de dégénérescence qui émerge à la fin du 18e siècle dans les sciences naturelles, l'anthropologie et la médecine. Liée à la théorie de l'évolution qui remet en cause l'idée d'une espèce humaine immuable, elle traduit une angoisse de la régression, qu'elle soit physique, psychique ou morale. L'écrivain Max Nordau joue un rôle central dans l'exportation de cette notion dans l'histoire de l'art.

Les œuvres d'art moderne sont perçues comme corruptrices. Le pastel de Pablo Picasso, *Nu assis s'essuyant le pied*, reprend un sujet antique de la statuaire : le « tireur d'épine ».

Sa réappropriation est mise en regard d'une photographie médicale d'un homme atteint d'« acromégalie des mains et de la partie basse du visage » dans l'ouvrage *L'Art et la Race* de Paul Schultze-Naumburg. Le collectionneur Paul Rosenberg sera spolié de cette œuvre de Picasso en 1940 – elle lui sera restituée en 1945.

Les artistes, tel Marc Chagall, mais aussi collectionneurs et galeristes juifs sont particulièrement visés. Les inspirations extraeuropéennes de l'art moderne, surtout l'art africain et océanien, sont aussi vivement critiquées. L'intérêt de Paul Klee pour « l'art des fous » ou les dessins d'enfants en font une cible de premier plan pour le nazisme, ce qui le conduit à fuir l'Allemagne dès 1933. S'il y a de nombreuses destructions d'œuvres, le régime nazi souhaite néanmoins faire une utilisation lucrative des confiscations. Une vente organisée en 1939 par la galerie Fischer met ainsi aux enchères 125 œuvres de Van Gogh, Gauguin, Beckmann, Matisse ou Kandinsky. Quelques marchands se spécialisent dans ce commerce de l'art « dégénéré ». La vente de ces œuvres à l'étranger a paradoxalement permis de les sauvegarder. ● CATHERINE HALPERN

© Museum Berggruen, Neue Nationalgalerie, Stiftung Preußischer Kulturbesitz/bpk/Nationalgalerie, SMB, Museum Berggruen/Jens Ziehe © Succession Picasso 2024. © Städtische Galerie im Lenbachhaus und Kunstbau München et Gabriele Münter- und Johannes Eichner-Stiftung, Munich, accord en 2017 avec les héritiers de l'ancienne propriétaire Sophie Lissitzky-Küppers, avec le généreux soutien financier de la Kulturstiftung der Länder et de la Ernst von Siemens Kunststiftung

CINÉMA

VIVRE AUTREMENT L'ALZHEIMER

Dans une belle demeure du Finistère, des soignants et patients d'unités Alzheimer participent à une création théâtrale en résidence. Dans un documentaire d'une grande sensibilité, Bertrand Hagenmüller, réalisateur, sociologue et formateur à l'Institut européen de philosophie pratique, donne à voir une expérience singulière et joyeuse. Plus de blouses blanches, de murs aseptisés, de soins dans l'urgence…, mais une vie libre en commun qui laisse la part belle à l'expression des sensibilités et à la création, malgré parfois les angoisses, la désorientation ou l'agressivité. À travers cette expérience thérapeutique et artistique, le film ouvre la réflexion sur l'actuelle prise en charge des patients et montre qu'une autre voie du soin s'avère possible. Pour le bien des malades en premier lieu, mais aussi des personnels. ● C.H.





© Aloest distribution/Dark Star

***Les Esprits libres*, de Bertrand Hagenmüller,** produit par Aloest Films, avec la participation du CNC, de la Région Bretagne, des ARS Pays-de-Loire, Île-de-France et Bretagne, des groupes Klesia et Malakoff-Humanis, de la Fondation Recherche Alzheimer, du Synerpa, de France Alzheimer, de la Scam. Sortie cinéma : 30 avril 2025.

CRÉATION

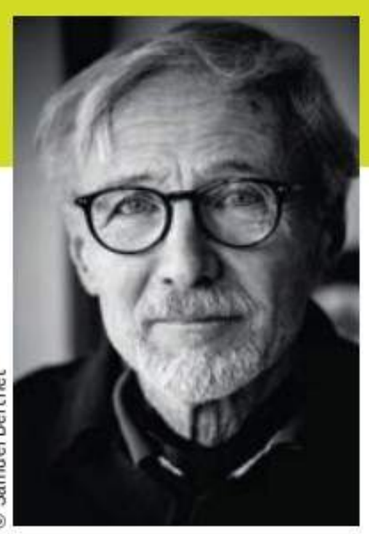
CULTURE DES CHAMPS



© Klaus Stoeberr

La création culturelle n'appartient pas qu'aux grandes métropoles. Bien au contraire, les ruralités, dans leur diversité, attirent de jeunes artistes. C'est ce que montre la géographe Claire Delfosse, professeure à l'université Lyon-II. Certes, tout n'est pas rose, car les équipements culturels ou les financements peuvent manquer. Les acteurs se sont donc employés à construire d'autres stratégies et à prendre appui sur les spécificités du territoire. C'est ainsi par exemple que l'itinérance effectue son grand retour en milieu rural. Ainsi le MuMo (musée mobile) diffuse-t-il l'art dans des espaces pastoraux ou des quartiers urbains ségrégués. En Saône-et-Loire, le projet Roulottes en chantier offre une école ambulante qui assure un enseignement des pratiques culturelles, avec des intervenants en arts du cirque, théâtre, danse, arts plastiques… Le patrimoine culturel immatériel des territoires champêtres constitue aussi une ressource précieuse pour la création, qu'il s'agisse de prendre appui sur l'histoire ou les savoir-faire. Les espaces ruraux permettent également d'occuper des lieux insolites, favorisant des projets originaux. Au cœur des Alpes, dans le massif de Belledonne, l'association Scènes obliques propose avec le festival de l'Arpenteur une autre manière d'investir les planches. Le mot d'ordre est improbable : « *Théâtre pentu, parole avalancheuse.* » De quoi susciter la curiosité et l'intérêt de bien des citadins… ● C.H.

Claire Delfosse, « Les ruralités, un ailleurs de l'innovation culturelle », 27 février 2025, sur le site de l'Observatoire des politiques culturelles : www.observatoire-culture.net



© Samuel Berthet

LA QUESTION QUI FÂCHE

LA CHRONIQUE

de **Nicolas Journet**

S'HABITUER ou s'indigner ?

Paru il y a peu en traduction, le livre du juriste philosophe Cass Sunstein et de Tali Sharot, psychologue, deux spécialistes bien connus des mœurs humaines, se penchait sur un phénomène presque banal, mais rarement étudié d'aussi près : l'habituation (1). Les deux auteurs américains nomment ainsi l'effet d'usure lié au temps d'exposition à une expérience, plaisante ou déplaisante. Exemple : vous débarquez aux Bahamas et tombez aussitôt sous le charme de la chaleur ambiante et des odeurs fleuries. Le lendemain, vous n'y faites déjà plus attention. On pourrait appeler ça la « baisse tendancielle du taux de plaisir », qui correspond au simple fait que, plus un *stimulus* se répète à l'identique, moins il suscite de réponses. Or, l'observation vaut aussi pour des expériences plus désagréables, auxquelles on s'habitue tout autant : selon Sunstein et Sharot, les gens accoutumés à peu de libertés en éprouvent moins le manque que ceux qui en sont d'un coup privés.

Tout cela paraît de bon sens, mais trouve une résonance particulière dans l'actualité pour le moins stimulante dont la vie politique états-unienne offre les spectacles depuis le 25 janvier 2025.

La nouvelle équipe dirigeante, président Trump en tête, pratique en effet une communication qui exclut *a priori* toute possibilité d'habituation. Leurs annonces tonitruantes et leurs propos incongrus puisent certes dans le même registre idéologique, mais leurs auteurs prennent soin d'en varier le contenu quotidien : licenciements massifs un jour, purge de bibliothèques le lendemain, coupe budgétaire le surlendemain, puis expulsion d'immigrés, instauration de taxes douanières, insulte à chef d'état étranger, menace d'annexion néocoloniale d'un pays voisin, et ainsi de suite, jusqu'à – cerise sur le gâteau – quelques saluts nazis glissés à l'écran. À chaque moment donc sa surprise, soulevant une somme égale de satisfaction béate chez les supporters, mais aussi en retour, un degré d'indignation similaire chez tous ceux que ces forfaits révoltent. Il est cependant peu probable qu'un tel effet de stupéfaction puisse être maintenu très longtemps, voire soit vraiment profitable aux nouveaux maîtres de la Maison Blanche.

Selon Cass Sunstein et Tali Sharot, l'absence d'habituation est propice au maintien de l'attention et à la créativité, ce qui en l'occurrence devrait favoriser la vigilance des ennemis du trumpisme et leur suggérer autant de pistes de résistance que de raisons de protester. Tant que les propriétaires de Tesla éprouveront le besoin d'afficher le macaron « *cette voiture a été achetée avant le 25 janvier* », la partie ne sera pas complètement gagnée. À l'inverse, la lente répétition du même mot d'ordre, comme le pratiquent certains partis européens hostiles à l'immigration, assortie de mesures graduelles, est plus à même de produire l'accoutumance. Nos deux auteurs rappellent utilement à cet égard l'efficacité de l'antisémitisme obsessionnel hitlérien qui, de 1933 à 1939, rendit plus d'un citoyen allemand insensible à la persécution brutale de leurs voisins juifs. Voilà qui pourrait donner de mauvaises idées à un président américain un peu trop exubérant, et nous remémore que l'effet anesthésiant de la récurrence peut nous faire accepter le pire. ●

NOTE

(1) Tali Sharot et Cass Sunstein, *Regarder d'un œil neuf. Comment réapprendre à voir ce qui se trouve sous nos yeux*, Odile Jacob, 2025.

N° 189
Mai 2025

philosophie magazine

Peut-on réparer ses erreurs ?

Avec un dialogue entre **Jacques Audiard** et **Emmanuel Carrère**



JEAN ECHENOZ
« Se prendre au sérieux serait inélégant »

HYPNOCRATIE
Et si l'IA nous aidait à penser mieux ?

AGIR EST-IL LE PROPRE DE L'HOMME ?
Par Tristan Garcia

ALEXANDRE KOJÈVE
Les tribulations d'un espion philosophe



CAHIER CENTRAL

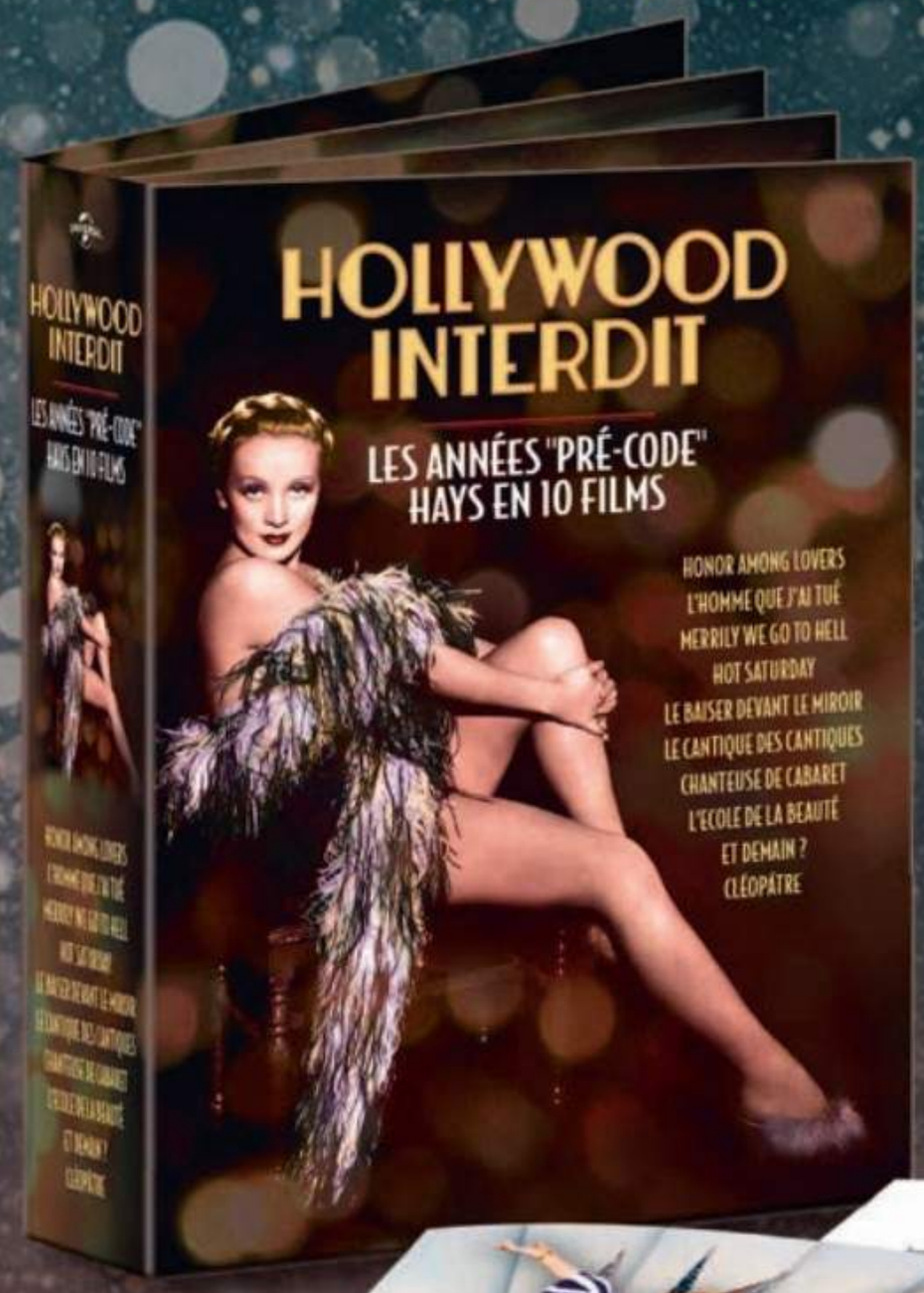
En vente chez votre marchand de journaux

et sur **philomag.com**

"UNE SÉRIE DE 10 FILMS FOLLEMENT EXCENTRIQUES : PLUS DÉCHAINÉS, PLUS SALACES, PLUS SUBVERSIFS ET TOUT SIMPLEMENT PLUS BIZARRES QUE TOUS CEUX QUI ONT SUIVI."

THOMAS DOHERTY *(PRE-CODE HOLLYWOOD)*

10 chefs-d'œuvre d'une époque où tout était permis, restaurés en Haute-Définition.



MEDIABOOK ÉDITION LIMITÉE 10 Blu-Ray ou 10 DVD

INCLUS : Livret 96 pages par Denis Rossano

Tous les films sont également disponibles en Combo (Blu-Ray + DVD), DVD Collector et Blu-Ray single.

EN SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- LES FILMS PAR : Véronique le Bris, Laura Tuillier, Frédéric Mercier, Justin Kwedi, Jean-Pierre Dionnet, Fabien Mauro, Xavier Leherpeur, Nachiketas Wignesan
- PORTRAITS DE : Dorothy Arzner, James Whale, Marlene Dietrich, Cecil B. DeMille, Claudette Colbert
- FILMS INTERDITS : *Hollywood au temps du Code Hays* (Documentaire)
- FILM BONUS : *Femmes délaissées (Wives Under Suspicion)* de James Whale (1938 - SD-VOSTFR).



LE 20 MAI

INFORMATIONS & COMMANDES : 01 55 17 16 16 elephant1@wanadoo.fr www.elephantfilms.com



© 2025 Elephant Films. Tous droits réservés.

UNIVERSAL A COMCAST COMPANY

LES ANNEES LASER LE MAGAZINE DVD-HD HOME CINEMA

positif

ELEPHANT Classics FILMS